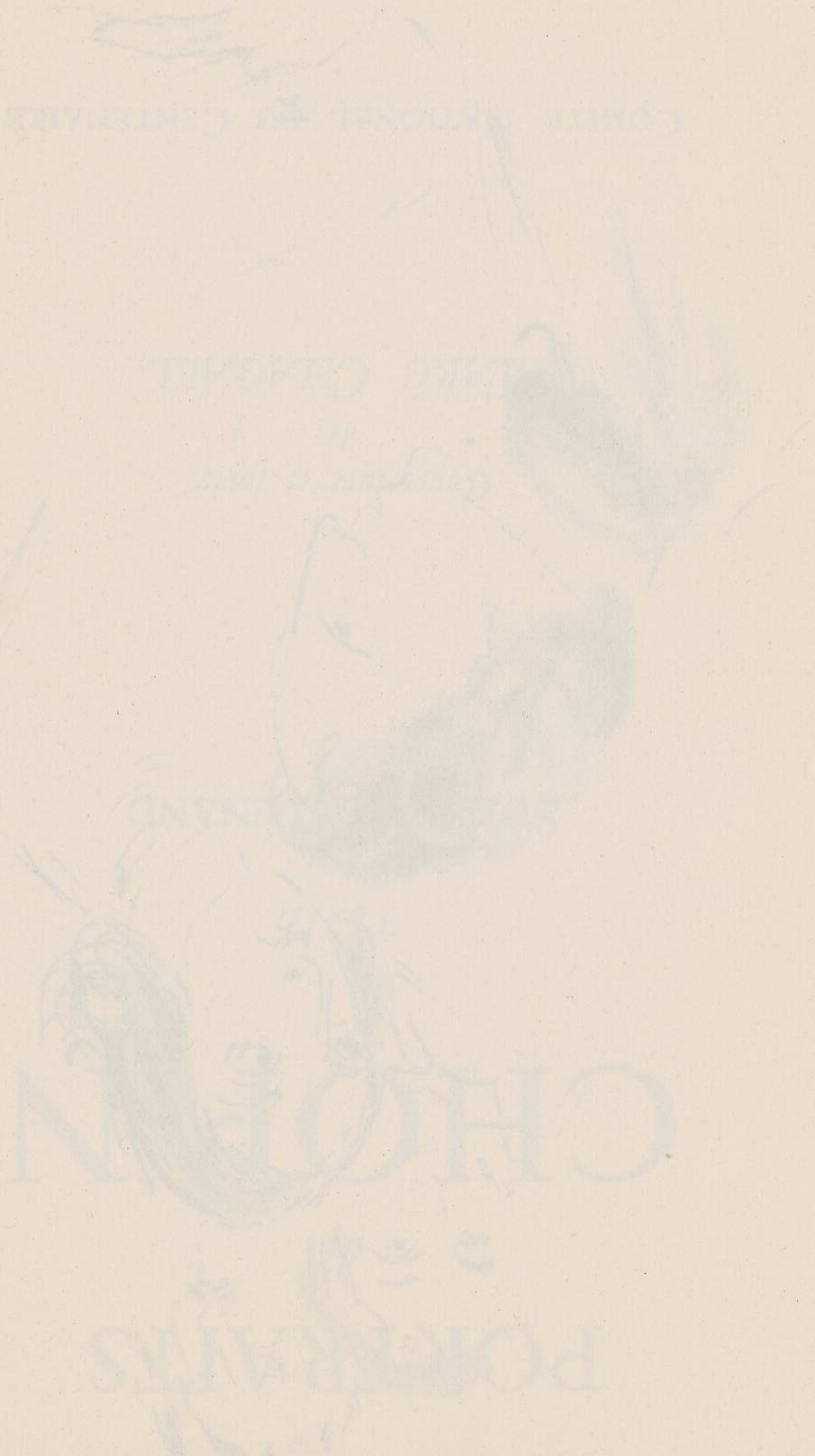
PORTRAITS
& CHOPIN

PORTRAITS
de
CHOPIN





PORTRAITS
de
CHOPIN

Texte
de
SUZANNE TENAND

Couverture et lavis
de
MARC CHAGALL

COMITÉ NATIONAL DU CENTENAIRE

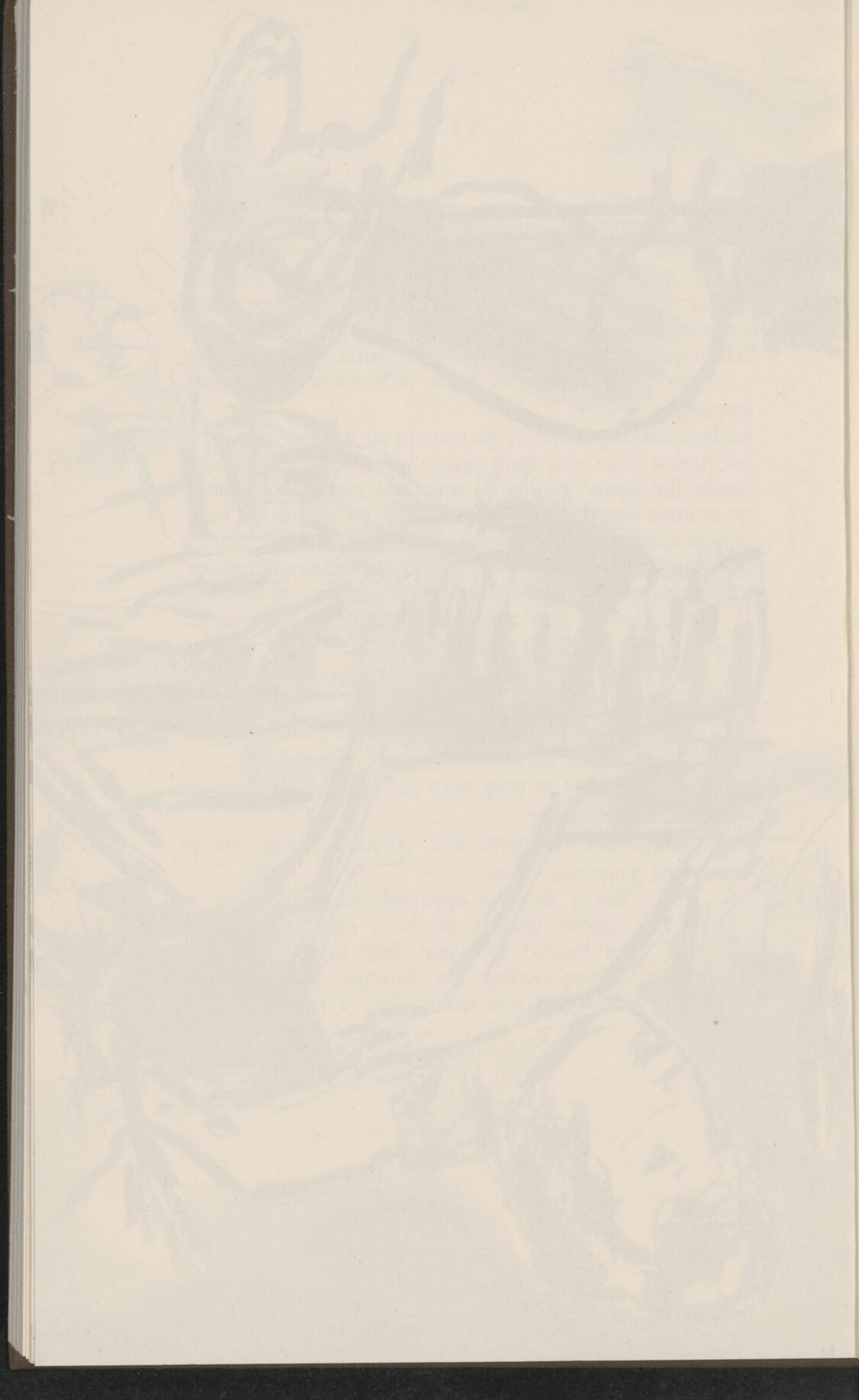
Zbiory Stowarzyszenia I.F.C.
1096

UN BERCEAU
PORTÉ PAR LA MUSIQUE

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR LES ÉDITIONS
A L'ENFANT-POÈTE, 31, RUE DE BOURGOGNE
PARIS, ET PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DU COMITÉ NATIONAL DU CENTENAIRE
DE LA MORT DE FRÉDÉRIC CHOPIN

1849 *1949*

Un berceau
porté par la musique





UN VENT, très doux dans la nuit, frôle les vignes-vierges du porche, les bouleaux du jardin; si doux, que, sur la route du village, marche un petit orchestre campagnard qui, en chantant, se dirige vers la maison de Zelazowa-Vola.

Des lumières brillent aux fenêtres basses, de la chambre à la cuisine.

— Qui veille si tard chez les Nicolas Chopin, ce soir ? se demandent les jeunes gens de l'orchestre.

— Ma foi, dit l'un, on ne dérangera donc personne en jouant notre sérénade.

— Certainement, dit l'autre. Attention, un, deux, trois !

Les flûtes de bois, les cornemuses et les instruments mélodieux de la campagne polonaise soufflent en cadence, éclatent joyeusement dans la nuit, stridents et vagabonds, tels les roseaux froissés par la main des fiancés, les rubans de mousse enroulés sur les branches, les herbes du printemps qui vient, les jeunes filles aux tresses blondes et les jeunes gens aux yeux clairs. La noce du village se prépare pour demain, et de maison en maison, donne sa sérénade.

Les flûtes s'apaisent pour le couplet. Elles vont reprendre leur ritournelle lorsque, entre deux mesures, un petit cri d'enfant résonne et traverse l'air. L'orchestre s'arrête, interdit. Un souffle de flûte palpite encore dans la nuit doucement. Les musiciens regardent en souriant la maison, puis, sur la pointe des pieds, les fluteaux et les cornemusiaux s'éloignent, dans les chemins où croît l'herbe nouvelle.

Le bébé Frycek, le petit Frédéric, l'enfant de Justine et de Nicolas Chopin, vient de naître. C'est le soir du 22 février 1810. Un oiseau dans la nuit accompagne les premiers pleurs de l'enfant et l'orchestre campagnard qui disparaît au détour de la route a laissé pour toujours en cadeau le murmure des flûtes insoupçonnées.

Le lendemain matin, le bébé Frycek reçoit la visite de sa petite sœur Louise qui vient regarder ce qui gémit dans le berceau. L'enfant dort. A côté de lui Nicolas et Justine sont heureux. Ils choisissent en ce moment les témoins de la naissance afin de déclarer l'enfant à la mairie du village et d'arrêter le jour du baptême qui aura lieu dans l'église de Brochow.

Ceci fait, le comte Skarbek étant parrain, au milieu des chants du village, des cloches de Brochow, des gâteaux de Zelazowa-Vola, le bébé Frycek peut enfin commencer sa petite vie dans son berceau.

Il a des yeux bleu-gris, des cheveux blonds, des joues roses, un petit nez mignon.

— Ah! dit Nicolas, il a tes cheveux, Justine, tout à fait les tiens.

— Il ne les gardera pas toujours aussi blonds, tu verras, répond sa femme, ils deviendront cendrés. Par contre, il a un nez mignon, si petit.

— Pour cela ma chère, je suis sûr que ce nez grandira, il aura mon nez!

— Je le crois, mon pauvre Nicolas, il aura ton grand nez, mais il restera toujours très beau, notre Frycek.

— Regarde, dit le père, comme il écoute nos voix, ses mains gracieuses sont levées vers son visage et il semble nous entendre...

Nicolas et Justine s'arrêtent de parler, aussitôt les petites mains de Frycek s'agitent, son menton tremble, et il pleure. Oh! le gros chagrin.

Alors ce jeune papa, qui est très bavard, reprend instinctivement son dialogue avec cette maman si douce, et Frycek ne pleure plus.

— Eh bien! dit Nicolas d'un ton ferme, nous voici avec nos deux enfants à présent; il faut songer à nous établir à Varsovie. Nous ne pouvons pas rester indéfiniment à Zelazowa-Vola, mon préceptorat chez le comte Skarbek n'est plus suffisant pour nous faire vivre tous.

— Nous serons tristes de quitter Zelazowa-Vola, dit doucement Justine Chopin.

— Non, assure Nicolas, nous reviendrons souvent, Varsovie est à peine à vingt verstes d'ici, et lorsque je serai professeur de français au lycée, nous serons très heureux de notre décision.

Frycek à nouveau écoute les voix qui se répondent au-dessus de son berceau. Des bruits parviennent jusqu'à lui, de la cuisine, la petite sœur se fait gronder par la servante. Louise a renversé son lait. Il y a des cris affreux, des pleurs et la servante, l'instant suivant, commence une chansonnette qui console Louise. Alors, Frycek agrandit ses yeux, il rêve. Et il pleure dès que les bruits cessent.

Un jour d'été, son berceau est placé devant la fenêtre. Au delà du jardin de la petite maison, le bois est plein d'oiseaux, le ruisseau qui le traverse plein de grenouilles à la voix de flûte. Frycek ne dort pas. Il entend les murmures du jardin sous le soleil, des pas dans les allées où l'herbe pousse entre les pierres; des enfants chantent des rondes sur la route qui passe non loin entre les champs de choux, les blés et le houblon en fleurs. Et les voiles du berceau remuent avec force. Cachée, une petite main suit tous les bruits de cette campagne joyeuse et le berceau semble porté par la musique comme un esquif sur une onde bleue.

A quelque temps de là, Justine Chopin, qui était une très bonne musicienne, s'aperçut que la musique tenait décidément une grande part dans la vie du bébé Frycek. Lorsqu'elle se mettait au piano et qu'elle chantait les vieux airs populaires polonais, le bébé Frycek arrêtait brusquement ses pleurs. Dès que la musique commençait, les sons du pauvre instrument de campagne, tout désaccordé qu'il était, semblaient néanmoins le ravir.

Lorsque le petit Frédéric atteint l'âge de marcher, il fait ses premiers pas à Varsovie où toute la famille est installée depuis la rentrée d'octobre de 1810. Justine et Nicolas Chopin habitent maintenant faubourg de Cracovie, un appartement où toute la famille peut se loger à l'aise et les trois enfants emplissent de rires, de jouets et de chansons le pavillon du palais Kasimirowski. Maman, et Louise elle-même, sont à présent frappées de l'état dans lequel se trouve Frédéric dès qu'il entend un air de musique, un son même qui rappelle la musique. Le soir, Justine chante souvent une jolie chanson, « Dors, doux Jésus... » qui berce les petits.

— Oh! maman, s'écrie Louise, regarde, Frycek est sage! Comme il écoute bien! Il sera peut-être musicien!

— J'en suis sûre, dit maman lentement, il sera musicien, ... peut-être un grand musicien... dis, mon Frycek? et elle caresse les cheveux blonds et bouclés de son fils. Les yeux de l'enfant brillent et, pendant que maman va mettre au lit la toute petite sœur Isabelle qui est née depuis peu, au mois de juillet 1811, Frycek s'échappe. Il revient tout seul au salon.

Il a deux ans passés maintenant, il marche comme un petit homme. Mais il se met à quatre pattes et se dirige ainsi vers le piano. Il se cache contre le bois de l'instrument. Il appuie sa tête, il écoute, et ne bouge plus. Les cordes résonnent sous le moindre bruit. Il passe sa petite main sur le bois. Encore... Quelqu'un marche dans la galerie, un porte au loin s'ouvre qui fait vibrer le piano. Dans le salon silencieux, personne ne peut entendre, mais Frycek, lui, sa petite oreille collée contre la caisse de résonance, écoute le frémissement des cordes qu'un souffle invisible touche à peine. Le fil de cuivre est plus doux qu'un violon, on dirait le vent le soir dans les arbres de Zelazowa-Vola, ou la clochette de l'entrée lorsque le son lancé, puis abandonné dans l'air, se perd en gouttelettes d'argent.

— Frycek! Frycek où es-tu? Frycek! que fais-tu là?

Il parle à peine, mais ses yeux répondent pour lui, il

INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA NARODOWY BIBLIOTEKA
Zbiory Stowarzyszenia

rêve à ce qu'il a entendu dans le piano, à tous ces mystères cachés là, à cette boîte pleine de merveilleux trésors.

— Oh! c'est toi, mon merveilleux trésor, s'écrie maman, qui devine ses pensées et le couvre de baisers, c'est en toi que sont tous ces mystères qui ravissent le petit cœur de mon Frycek.

Enfin, un soir, il a trois ans, tout le monde dort dans la maison depuis longtemps. Brusquement, les parents s'éveillent. Quel est ce bruit? Est-ce, par la fenêtre, la flûte d'un pauvre homme qui grelotte de froid dans la neige et qui, en jouant, se réchauffe les doigts? Ce bruit vient du salon. On joue du piano, on essaie des notes et puis le son se met à courir, un air mélodieux se dessine, qui rappelle le « Doux Jésus », n'est pas du tout hésitant mais solide et sûr, triomphant, heureux, un peu malicieux.

Nicolas et Justine ouvrent tout doucement la porte, la servante, aussi réveillée, accourt et joint les mains.

— Frycek! mon chéri!

Frycek, en chemise de nuit, a grimpé sur le petit banc devant le piano. Il est assis bien droit, ses mains sur l'instrument, et ses petits pieds qui pendent sous la grande chemise sont tout gelés. Mais il ne sent pas le froid. Maintenant il regarde tranquillement ses parents affolés venir vers lui. Ils arrêtent leurs pas, et Frycek en profite pour reprendre sa musique. Alors, des larmes coulent des yeux de Nicolas et de Justine Chopin.

— Je l'avais bien dit, murmure maman dans un souffle.

— Mon fils... murmure papa dans un autre souffle.

Ils emportent leur petit Frédéric dans son lit, le réchauffent de leurs baisers, et Frédéric s'endort, un sourire sur sa petite bouche en épelant dans ses rêves les touches noires et les touches blanches, qui disent mieux que des mots les soupirs de son cœur.

Il y a ainsi des enfants merveilleux, qu'il faut aimer et qu'il faut nourrir de tendresse. Alors ce cœur peut vivre, dans cette petite tête peut éclore couleurs, musiques, images, paroles...

Si le mot de génie effleura cette nuit les pensées de Nicolas et de Justine Chopin, ils ne le retinrent point. Ils ne virent que la fragilité de leur fils chéri, ce trésor que leur vigilance et leur amour devaient protéger jour après jour jusqu'à ce qu'il fut un homme. A ce moment-là, alors, si génie il y avait, on verrait bien comment est fait un génie.

Sait-on de quoi est fait un génie? se demandait Nicolas Chopin.

Frédéric le savait moins que tout autre. Et si sa mère soulevait parfois le petit visage de son fils vers le sien, elle ne voyait du regard brun que les prunelles scintillantes de lumière.

La neige recouvrait Varsovie chaque hiver. Les corneilles, de leurs ailes légères, traversaient le ciel et croassaient en tournoyant autour de la cathédrale Saint-Jean. Le génie, épars dans l'air serein, amassait ses trésors autour de Frédéric. S'il écoutait les clochettes des traîneaux qui tintaient joyeusement dans les rues de Varsovie, les sons, qui se propageaient en petites vagues sur la neige, parvenaient jusqu'en son cœur.

Lui qui mangeait son goûter, le rideau de mousseline du salon soulevé et qui contemplait, le nez sur la vitre, les toits tout blancs et la neige sur les arbres du Jardin Botanique silencieux dans l'hiver.

Le génie? ce mot le faisait bien rire! Il avait en lui plus de rêves et de chansons, de danses des campagnes et de farces des Arlequins que n'en pouvait posséder le génie en personne. Le génie en effet, cela pouvait être une personne guindée et solennelle, toute de sérieux habillée, se promenant les mains derrière le dos. Alors que lui, Frycek, ah! l'heureux enfant, il était gai, et joyeux, ses rêves n'interrompaient ses rires que pour lui laisser, tout à coup un sentiment immense de fraîche étendue où venaient surgir des mélodies en costumes de villageoises, des phrases qui n'étaient pas faites de mots mais de musique et se mettaient à danser en cadence autour de lui.

Alors, il s'asseyait devant son piano, et ses sœurs,

elles étaient trois maintenant, Louise, Isabelle et la dernière née, Émilie, attirées par le ruissellement des notes, entr'ouvraient la porte et écoutaient en silence, les yeux brillants. Dès qu'il les apercevait, il courait les embrasser. Leurs rires l'emmenaient encore vers les rêves qu'il n'avait pas quittés. Leur maman qui survenait enfin, les prenait dans ses bras et les couvrait de baisers avant de les chasser vers leurs devoirs et leurs leçons. La vie était un rêve si doux.

Chez Nicolas Chopin, le repas du soir passait pour être le moment le plus agréable. Toute la famille était réunie, les amis de la ville venaient bavarder un moment avec Nicolas qui, ses classes de français au lycée terminées, et les devoirs corrigés, se reposait en surveillant gaiement ses enfants.

Frédéric est entré dans sa huitième année. Depuis trois ans, Albert Zwyny, un vieux maître, venu il y a bien longtemps de Bohême, lui donne régulièrement des leçons de musique, et Frédéric apprend à jouer du piano en même temps qu'à lire. D'ordinaire, les soirées se déroulent dans un calme familial. Justine, lorsque sa maison est en ordre, aime à jouer pour ses enfants, des mazurkas et des cracoviennes, des rondes pour les faire danser, Nicolas leur apprend des fables et des compliments que chacun d'eux récite à tour de rôle. Mais ce soir une animation peu ordinaire règne dans la maison Chopin. Les amis de Nicolas se sont répandus dernièrement dans Varsovie en racontant les dons artistiques qui viennent de se révéler chez l'élève de Zwyny, le petit Frédéric. L'enfant compose des morceaux qui ressemblent absolument aux vieux chants polonais, et il a été invité à jouer demain, le 26 Septembre 1818, au concert de bienfaisance auquel assistera l'Impératrice-Mère de Russie, Maria Théodorovna, en visite à Varsovie.

La veille donc, il n'est naturellement plus question de devinettes et de chansonnettes. Justine Chopin essaie encore une fois à Frédéric le costume qu'il doit mettre le lendemain. Mais ce costume fait bien sérieux, et Frédéric paraît encore, s'il se peut, plus mince, plus menu... Avec un col, ce serait beaucoup mieux. Alors Justine, quoiqu'il soit déjà tard, taille vite ce col,

l'essaie, l'ajuste et le brode. Lorsqu'il est fini, c'est un cri d'admiration ! Il est ravissant, il pèse tout raide sur les épaules du petit garçon qui secoue d'aise ses boucles blondes. C'est un succès et Frédéric ne se tient pas de joie. Le voilà qui saute et qui danse, mais le père l'arrête.

— Et maintenant, il faut savoir ce que tu feras quand tu arriveras sur l'estrade.

— Oui, c'est vrai!

— Écoute Frycek...

— Oui, écoute maman, dit Nicolas qui sait que sa femme, bien élevée, parente des Skarbek alors qu'elle était Justine Krzyzanowska, connaît les bonnes manières.

— Alors, dit maman, dès que tu t'arrêtes devant le piano, tu regardes le public, et plus spécialement l'Impératrice, et tu fais un salut.

— Tu fais un petit salut, rectifie papa.

— Oui, pas un grand salut, mais un petit salut gentil...

Frycek s'incline à peine.

— Comme ça... oui.

Chacun approuve.

Puis Frédéric répète encore une fois devant Zwyny le concerto de Gyrowetz qu'il a appris par cœur et les deux danses polonaises qu'il a composées et qu'il doit offrir à l'Impératrice. C'est parfait. L'émotion est à son comble.

Le lendemain, le directeur du concert vient chercher le jeune artiste et Frédéric dit au revoir à ses parents et à ses sœurs qui le regardent partir dans une muette extase. La voiture s'éloigne, un gros soupir gonfle les cœurs.

Quand Frédéric revient, il ne sait que dire. Il dit seulement qu'il y avait beaucoup, beaucoup de monde, des lumières innombrables et l'obscurité qui envahit ensuite la salle quand il joua. Il n'avait rien vu du tout, avoua-t-il. Les gens l'avaient applaudi.

— Enfin, demande maman, j'espère que tu as été admiré ?

— Oh! oui! maman! s'écrie Frycek en embrassant sa mère. Ton col était tellement joli !

— Mais non, mon petit, je voulais dire, a-t-on admiré le concerto et tes danses ?

— Je ne sais pas, maman, dit Frédéric étonné, tout le monde regardait mon col.

Nicolas et Justine Chopin éclatent tous deux de rire et se regardent sans un mot, Leurs yeux se comprennent. Frédéric a passé au milieu du succès avec son âme d'enfant. Ils le prennent alors par la main, les petites sœurs accrochées à eux, les enfants vont s'asseoir sur le canapé et de là sur les genoux des parents.

— Pour vous récompenser tous, dit maman, Frycek pour avoir bien joué et les petites pour avoir été sages en l'attendant, je vous raconterai donc une histoire.

— Oh! oui! maman! crient-ils tous.

— Laquelle voulez-vous ?

Et de s'écrier ensemble :

— Le canard aux pattes d'argent!

Et pendant que le canard navigue sur les rivières de la Mazovie, Nicolas Chopin, ses enfants dans les bras, rêve, très loin...

Du fond de sa mémoire affleure une vieille chanson française qu'il a autrefois apprise dans son enfance. Il pouvait avoir l'âge de Frycek, 8 ans, 9 ans peut-être. Il était assis sur un banc devant la petite maison du village de Marainville, en Lorraine. Devant lui, s'étendaient les vignobles chargés de pampres, à l'horizon, les lignes bleues des montagnes qui s'appelaient les Vosges et qu'un manteau de sapin recouvrait, plus près, d'une sombre verdure. De la plaine ensemencée de blé montait le chant des laboureurs et il entendait, à côté de lui, venant de la maison, le bruit de la forge de son père, charron de son état, qui frappait sur son enclume les lourdes roues des chars. Son grand-père était un alerte vigneron chez qui la gaîté, comme le vin, à chaque génération formait la meilleure raison de la vie. Ces fils de la terre de France vivaient d'elle, de sa sève et de ses fruits. Mais si pétillant était le vin, si chaud le feu de la forge, et peut être si pauvre la maison, que Nicolas Chopin, un jour de l'année 1787 quitta

son village de Marainville. Nul ne le revit en Lorraine. Il avait alors seize ans, étant né le 15 avril 1771 dans la maison du charron, cette petite maison qu'il revoit à présent si nettement dans sa mémoire. Pourquoi avait-il fui ? Sans doute, on m'appelle le « fugitif », mes sœurs, Anne et Marguerite sont-elles mariées ?...

Lorsqu'un matin de 1787, il quitta sa famille, qui donc pouvait deviner qu'un jour lui-même verrait partir son propre fils vers le pays qu'il abandonnait en cet automne ? On parlait beaucoup de la Pologne en Lorraine depuis le règne du duc Stanilas, et Nicolas Chopin, que l'intelligence rare portait à l'étude, écoutait avidemment les récits qui venaient de ce lointain pays, les vastes domaines, les horizons infinis, et, peut-être, la richesse à qui s'en irait la conquérir. Assidu et travailleur, le maître de l'école du village et le curé lui avaient appris correctement le français et le latin. Puis ayant acquis des connaissances par ses propres lectures, il décida de tenter sa chance. Elle devait lui sourire. Il traversa l'Europe que les Révolutions déjà agitaient sourdement, aux bruits des hymnes libéraux qui naissaient chez chaque peuple, et après bien des mois d'un long voyage il arriva sur la terre de Pologne. Il débuta dans une manufacture de tabac et tout de suite il aima ce pays, ces plates campagnes; le profil des isbas noires aux toits de chaume lui rappelait les paysages rustiques de son pays, mais il préférait plutôt demander au charme aristocratique des riches propriétés le calme qui convenait à sa santé et à son goût pour la réflexion et l'étude. Abandonnant Varsovie et la vie joyeuse qu'il entendait mener autour de lui, il entra comme précepteur dans la famille du comte Skarbek. Une jolie jeune fille s'y trouvait, dont elle était une parente éloignée et qui apprenait la musique aux enfants des Skarbek. Au bout de quelques mois ils se marièrent et le comte Skarbek leur donna pour habiter, une petite maison qui faisait partie du domaine de Zelazowa-Vola, toute enfouie sous la vigne-vierge et le jasmin, petite maison de la campagne polonaise, posée sur le sol, un gros toit de chaume et de mousse descendant sur ses murs bas percés de fenêtres étroites. Un porche qui précédait l'entrée

lui donnait un air moins paysan et plus charmant. Justine eut vite fait d'accrocher aux fenêtres des rideaux de dentelles, d'arranger la salle comme un salon, le soleil vint jouer sur son clavecin et sa corbeille à ouvrage.

Nicolas Chopin ne pensait plus à Marainville en France, il avait fondé son foyer sur la terre polonaise, dans la calme campagne mazovienne, et le bonheur était entré dans la maison, avec ses trois petites filles, et ce garçon, si beau, si sensible aux chants de la Nature, aux langages secrets des choses qui l'entouraient.

Ne lui apportait-t-il pas, à présent, cet enfant, le sentiment troublant d'une force mystérieuse ?

Ces fluctuations et ces renversements successifs, ce dialogue secret à deux voix que mènent en lui la France et la Pologne, son pays d'origine et son pays d'adoption, quelle part auront-ils dans le cœur du petit Frédéric que Nicolas Chopin tient sur ses genoux ? S'il pouvait deviner! S'il devinait cette répétition du destin, cette tendresse éperdue et déchirante, qui va dans quelques années, envahir son fils et faire éclater un extraordinaire génie, s'il pouvait imaginer un instant que les pressentiments et les angoisses de ce fils, ses hésitations, ses désirs de bonheur, étaient les siens et que si, lui, Nicolas, les avait cachés dans une union heureuse, Frédéric ne les trouverait apaisés que dans un art immense, où les souvenirs de l'une et de l'autre patrie s'entendraient à créer l'harmonie d'un impérissable art.

... *Le canard aux pattes d'argent termine heureusement son voyage, il rentre à son nid de paille de roseau et s'endort aussitôt...*

Nicolas Chopin sourit. Les quatre enfants relèvent leurs visages où, dans les yeux voilés, ont basculé le temps et l'espace. Dès que leur mère prononce le dernier mot, les enfants sourient, soupirent et un à un quittent les genoux de leurs parents.

Un peu avant Noël, pour la Saint-Nicolas, le 6 Décembre, tous les enfants préparèrent la fête de leur père avec un soin qui fut bien récompensé. Frédéric écrivit une lettre qu'il recopia après une grande quantité de brouillons, mais dont la tournure atteignit la perfec-

tion dans le genre épistolaire. Voici ce que lut Nicolas Chopin sur la petite feuille qu'il trouva le soir près de son assiette :

« *Mon cher papa,*

Qu'il me serait plus aisé de te faire part de mes sentiments s'il était possile de les exprimer au moyen de la musique, mais le meilleur concert ne suffirait pas à rendre, mon cher papa, toute l'étendue de l'affection que j'éprouve pour toi, aussi suis-je contraint de n'employer que les mots que me dicte mon cœur, pour déposer à tes pieds l'hommage de ma tendre reconnaissance et de mon attachement filial.

Frédéric Chopin

C'était aussi bien tourné que c'était bien écrit et si le style ressemblait plus à celui du vieux Zwyny qu'à celui d'un enfant, tout le monde savait que c'étaient là les sentiments du petit Frédéric, il aimait mieux composer de la musique que tracer des épîtres

Et pourtant, à mesure qu'il grandit, il prétend toujours qu'il n'aime pas écrire et il envoie à ses parents et à ses amis des lettres d'une longueur interminable. Cette bienheureuse passion a permis de suivre les principales étapes de sa vie, de connaître ses pensées et les jugements qu'il portait sur autrui. Lettres précieuses, à présent disparues pour toujours!... Nous en saurions davantage encore s'il avait eu l'habitude de raconter ses premiers succès à Varsovie, succès qui étaient survenus rapidement plus nombreux après le concert de bienfaisance où assistait toute l'aristocratie varsovienne du jour. Mais ce silence très lourd, est à déchiffrer, et à aimer et peut-être même à surprendre.

Qui avait eu, par exemple, l'idée, dans l'entourage du petit Chopin, de faire jouer à l'enfant devant l'Impératrice de Russie ces mazurkas de sa composition qui lui avaient été inspirées par des danses essentiellement polonaises ? Elles étaient nées de nouveau en lui comme une chanson natale. Les mazurkas étaient la danse polonaise par excellence et les jouer devant l'Impératrice de Russie qui exerçait alors son autorité sur la Pologne en vertu

du Congrès de Vienne, était purement un acte de patriotisme. A Varsovie, ville autrefois polonaise, on jouait de la musique italienne, qui pouvait être inquiet d'une musique si fraîche, jouée par un enfant si jeune qui en avait surpris les échos dans quelque village mazovien, ou sur une place d'église, le soir, ou sous les érables d'une forêt ?

Mais aussitôt après, plusieurs invitations furent envoyées aux parents de Frédéric leur demandant la présence du petit artiste devant les personnalités aristocratiques de la ville qui toutes étaient de vieille noblesse polonaise, attachées depuis longtemps à leur sol et qui supportaient mal l'occupation tzariste. Les Radziwill, entre autres, manifestèrent depuis ce temps un grand et amical intérêt à Frédéric Chopin.

En 1820 il fut présenté à une célèbre cantatrice, Mme Catalini, au cours d'une représentation où Frédéric vint jouer une de ses polonaises. Son jeu et l'inspiration géniale de sa musique frappèrent si vivement l'artiste qu'elle lui donna une montre d'or sur laquelle Frédéric put lire « *Madame Catalini à Frédéric Chopin âgé de dix ans* ». C'était un beau souvenir pour un petit garçon. Il n'en sut pas le prix, tout occupé qu'il était à écouter, dans sa main, le bruit des minutes qui comptaient déjà celles d'une gloire précoce.

Le vieux maître Zwyny hochait la tête et Nicolas et Justine Chopin s'empressaient de veiller sur la santé de leur fils qui était fragile, délicat à élever. Il semblait faire passer toute son énergie physique dans sa musique bien-aimée, dans ses jeux aussi où brillait un esprit qu'il avait très vif et porté à la moquerie. Aussi ses parents l'envoyaient-ils le plus vite possible à la campagne l'été, et c'est là que Frédéric écouta et surprit les chants et les mélodies de sa verte patrie.

En britchka

Frédéric est en âge d'aimer les champs de la campagne mazovienne. Il ne les décrit jamais, il semble s'y promener comme un jeune citadin, c'est-à-dire avec un enthousiasme modéré qui n'emprunte à la nature aucun lyrisme d'attributs ou d'adjectifs.

« *Je ne lis pas, je n'écris pas, mais je joue, je dessine, je jouis du bon air...* » Il n'en faut pas plus pour être heureux. Et surtout, Frédéric a tout le temps pour rêver.

Il se promène, heureux d'avoir échappé à Varsovie dont le climat n'est pas très favorable à sa santé. Ses premiers souvenirs de jeunesse se rencontrent dans la campagne de la Mazovie, quand sonne l'heure des vacances. En 1824 il est à Szafarnia et à Sokolowo, dans la famille de ses camarades de Varsovie qui, durant l'année scolaire, prennent pension chez les Chopin, en suivant les cours du lycée. A la rentrée de 1824 d'ailleurs il entre à son tour au lycée poursuivre des études qu'il a commencées à la maison. Ses leçons chez Zwyny prennent la plus grande partie de son temps d'écolier qui doit compter aussi avec un état de santé fragile. Il lit beaucoup sans doute à Varsovie, car ses lettres d'adolescent déjà sont celles d'un garçon cultivé, à l'expression aisée. Il écrit avec cette liberté, cette élégance de style qui viennent d'un commerce fréquent avec la lecture et qui ne sont pas seulement d'un apprentissage scolaire. Il a beaucoup d'esprit, l'intelligence vive, précise. Il est un charmant camarade de vacances. On l'invite à l'envi, pour lire aussi sur son visage d'enfant pâle le sourire qu'amène une promenade dans l'allée d'un bois, ou le soir, devant les grandes personnes de la maison, la musique d'un concert improvisé où Frédéric joue ses premières compositions. Il invente

déjà et compose des partitions que chacun des invités accompagne tantôt en chantant, tantôt apportant les sons de leurs violons. Le matin, tout le monde part en excursion dans la campagne mazovienne. Les plus alertes vont à pied, à cheval, les autres en voiture. A cela rien n'est comparable pour Frédéric. Comment en serait-il autrement ? Il fait une journée magnifique. La Mazovie brille de tous ses champs en fleurs, ses bouleaux d'argent, ses blés dorés. Un vent doux court à la surface des prairies, et dans les bois, les ruisseaux innombrables coulent sous la mousse. Il est assis dans une légère britchka « *et honoré, s'il te plait, au point d'occuper l'arrière et jamais l'avant* ». Un air vif fouette son visage, le jeune cheval enlève la voiture, et Frédéric respire avec délices la vitesse qui brise les branches de sapins et disperse les troupeaux d'oies. C'est ainsi que l'on va passer l'après-midi chez les Wybraniecki à Sokolowo, à Szafarnia chez les Dziewanowska. On reçoit les voisins, M. Piwnicki, le chambellan qui porte sur les joues de beaux favoris grisonnants et sait danser la varsovienne avec une grâce de jeune homme. M. et Mme Dziewanowska aiment beaucoup le camarade d'école de leur fils Dominique. Frédéric anime les soirées d'été de son entrain, de sa belle humeur, il s'amuse à rédiger un Journal qui parodie le « Courrier de Varsovie » et qui relate, avec dessins à l'appui, les faits du jour. Le « Courrier de Szafarnia » fait partie de la tradition humoristique de Frédéric qui s'exerce aussi à inventer des pièces de théâtre et des divertissements du goût de l'époque.

La comédie l'amuse, le jeu le passionne et la poésie le retient. Vêtu de sa blouse d'écolier varsovien ou de jeune propriétaire campagnard, chaussé de ses bottes vernies, ses cheveux au vent, il va et vient par les routes et les sentiers. Puis il retourne sur ses pas, brusquement il rentre à la maison. Il se dirige vers le piano. Le soleil est si beau ce matin. Il a entendu les bruits du village et les cris de quelques pauvres juifs qui, la Thora sur le front, étaient poursuivis d'enfants moqueurs. Dans l'auberge, des chants étranges s'élevaient. Plus étranges, plus purs qu'un chant de moulin. Une voix monte des

terres promises lointaines et qui mesure cependant sa marche sur les pavés quotidiens. Les mots ont le même sens, la même trille bleue de l'horizon ou des bois de l'isba que picorent les poules de leur bec attendri. Dans l'ombre brûlent des cierges à l'odeur de palme. Le petit juif marie sa fille. Un bouquet jaune est plein de feu sur le banc de la table dans les plis de la nappe blanche. C'est une prière, une marche nuptiale, un bruit de traîne qui accompagne une reine pieuse. Comme elle est belle!.. Les pieds des danseurs se joignent, les tailles se cambrent, les yeux brillent et la jeunesse s'assemble pour danser.

Frédéric les a entendus, les a vus, tous vêtus de leurs costumes magnifiques, Esther et Assuérus, ou le jeune David, frêle adolescent chantant de sa voix pure devant un seigneur brutal et ignorant. Quel univers pour Frédéric! Son camarade et lui étaient tout prêts à déranger la cérémonie ou la danse, par une espièglerie, à donner le coup de talon dans l'auberge juive, mais Frédéric écoute. Ce rythme oriental et serein qui rompt la barrière du temps et rejoint les assemblées calmes où naît la poésie, l'a ému. Ces rythmes, ces chants, ont frappé son âme et résonnent longuement en lui. Il a éclaté de rire, rudoyé peut-être un vieux juif à barbe blanche. Mais il marche à présent plus lentement, ses yeux suivent les traces des pas qui suivent les chars aux roues de bois, sur le sable de la route. Les kilomètres, les déserts, les terres étrangères ne brisent pas le chant des peuples. Chacun l'emporte, chacun naît, vit et meurt avec ce trésor d'un matin de fête.

De Szafarnia, il va à Kowolewo, de là à Torun près de Dantzig. Il s'arrête dans maints villages où l'attendent des camarades et leurs parents, il décrit tout ce qu'il rencontre, les pains d'épice aussi bien que les monuments, il rédige ses lettres dans le style qui est propre à son âge, mêlant le latin du lycée aux dissertations, les joies aux malheurs de l'amitié qui casse le bec de la plume, s'engraisse d'infidélité ou se morfond dans l'ingratitude. Plaisanteries de collégiens qui se battent dans la cour. Ils font de la musique ensemble, jouent, crient et chantent à plusieurs voix, se partagent aussi les rôles dans les

comédies et n'oublient pas de railler la perruque du vieux Zwyny, sa redingote verte et sa tabatière.

— Mes enfants! mes enfants, répète souvent celui-ci à la joyeuse bande de garçons qui chaque jour envahit la maison, après les heures de classe, pendant que Justine Chopin prépare le goûter de tout ce monde, que Louise a bien de la peine à les supplier de ne pas faire trop de bruit, qu'Isabelle s'interrompt d'écrire une longue histoire qu'elle a inventée et qu'Émilie aux joues roses cherche la rime d'un poème.

Antoine Barcinski, le jeune étudiant qui prépare sa thèse, a la charge de surveiller les leçons et les devoirs. C'est dire qu'il a un rôle difficile au milieu de ces solides gaillards habitués tout l'été à courir à cheval dans leurs propriétés et qui préfèrent la chasse au renard à l'étude, mais qui s'apaisent en entendant la musique de leur village ou celle de l'Opéra de Varsovie, car tous sont fous de musique. Souvent ils font irruption chez les marchands, choisissent des partitions à quatre mains, des chants, et tous plaisantent des éditions futures des œuvres de leur ami Frédéric.

— Quand verrons-nous là, ton nom, Frycek, dans les boutiques de la Marzalskowa?

— Plus tôt que tu ne crois, mon cher, médecin Matuzinski, et toi gentilhomme campagnard, Titus Woyciechowski!

Et riant, se bousculant, ils sortent et ils chantonnent leur chant préféré : le « Houblon ».

Aussitôt, à leurs yeux, surgissent tous les merveilleux souvenirs de vacances. Les chants des paysans, les couronnes de fleurs champêtres dans les tresses blondes des jeunes filles et les joues barbouillées de myrtilles des enfants aux yeux bleus, aux cheveux dorés, qui dansent pieds nus dans la poussière de l'été. Devant l'isba de bois broutent des chèvres blanches, les coqs perchés sur les palissades vertes attendent la fin du jour tandis que dans les bois sombres les rayons du couchant glissent en longs pointillés rouges sous l'horizon. Contre le talus, la vieille baba garde sa vache.

Est-ce l'hiver? est-ce Noël? Les élèves sont en

vacances, Varsovie s'apprête à amonceler ses jambons, ses pâtés, ses choux, ses innombrables gâteaux, ses fêtes et ses réceptions. Quelques jours avant Noël, Frédéric et Louise complotent dans un coin.

— Maman ne voudra jamais, dit Louise.

— Pourquoi pas? dit Frédéric, ce n'est pas si loin!

— Et si tu t'enrhumes?

— Mais non, le froid est sec. Oh! ce serait si beau d'aller là-bas, dans la petite maison.

« *Maman n'était pas très décidée à me laisser partir, rien n'y a fait, moi et Louise nous sommes à Zelazowa-Vola* (1).

Cette escapade est leur meilleur souvenir. Il ne neige pas; un givre léger couvre les plaines et les bois. Les routes sont libres, durcies par la gelée qui immobilise les pierres et enferme la campagne dans son silence. A l'horizon rose du couchant le soleil disparaît. La nuit tombe peu à peu. Emmitouflés dans leurs manteaux, les pieds au chaud dans les bottes, nos deux amis sont assis au fond de la britchka qui les emmène à grande allure. Frédéric et Louise sont entourés de gros paniers d'osier pleins de provisions et du souvenir des recommandations de leurs parents. Mais vole la britchka sur la route de Zelazowa-Vola entre les saules des rivières gelées, les champs pétrifiés, les deux enfants chantent pendant que le conducteur claque le fouet sur le dos du cheval.

Lorsque la voiture s'arrête sur les larges pavés du jardin de Zelazowa-Vola, Frédéric ouvre la portière d'un grand geste, et prestement saute à terre. On décharge les paquets et pendant que Louise s'occupe de faire préparer le dîner, Frédéric qui a déjà rempli une partie de son programme, c'est-à-dire la promenade en britchka, s'asseoit devant une petite table, et écrit à son ami Jean Bialoblocki, pour tromper la faim et épancher son cœur plein de bonheur. La nuit est maintenant tout à fait tombée, la lampe est allumée près du gros poële. Les parfums de la vieille maison glissent le long des murs humides, des pommes et des maïs sont empilés dans la salle commune, les fagots de bouleaux craquent sous la

(1) 24 décembre 1825.

flamme. Sur la table, les airelles confites sont préparées. Au dehors, le vent commence à mener la sarabande de ses souffles démesurés et les pas du cheval, qui tourne bride sur les pavés, s'éloignent et se perdent dans le froid bleu.

« *Mon cher Jean, tu ne devineras jamais d'où je t'envoie cette lettre! Tu croiras sans doute que c'est de la deuxième porte du pavillon du Palais Kasimirowki?... Eh! bien, non. Alors est-ce peut-être de, de... ne cherche pas, ce serait en vain. Je t'écris de Zelazowa-Vola. Voici une chose résolue, mais devine maintenant quel jour je t'écris?... Tu ne devineras pas non plus. Il me faut donc te dire que je t'écris après être descendu de britchka, au moment de me mettre à table, la veille de Noël!... Je vais bien, que tout le monde va bien... Tu sais à quel moment je t'écris, ne t'étonne donc pas que je sois aussi laconique et si sec, j'ai trop faim pour t'écrire grassement, non est plenus venter itaque non scribit libenter, ad te, cujus litteras quotidie expecto...*

L'année 1826, après les joyeuses fêtes du Nouvel An, commence sous le signe de toutes sortes de maladies, fort désagréables, des rhumes, des maux de gorge. Frédéric a toutes les peines à tenir régulièrement l'orgue chaque dimanche à la chapelle du lycée.

La santé d'Émilie donne de plus graves inquiétudes encore à la famille Chopin. Le médecin de Varsovie, consulté plusieurs fois, on décide que les enfants iront passer l'été en Silésie, prendre les eaux à Dousznicki.

Dousznicki

Nom aussi doux qu'un gobelet d'eau fraîche dans ce chaud mois d'août 1826, Dousznicki, ville de Silésie, reçoit Frédéric Chopin accompagnant sa mère et ses sœurs.

La petite ville d'eau est envahie de touristes, principalement allemands, polonais, autrichiens... Frédéric ne laisse passer devant lui aucun ridicule qu'il ne s'amuse de pousser aussitôt à l'extrême. La longue cohorte des buveurs d'eau qui, chaque matin emplissent et vident leur gobelet, l'exaspère vite. Il se plie au régime, boit comme tout le monde, se promène, revient à l'heure dite à la source mais le démon de la musique s'empare vite de lui. C'est en vain qu'il cherche dans l'hôtel, ou dans celui de ses amis de rencontre, honorables familles polonaises en vacances, un instrument capable d'émettre un son convenable. De vieux instruments de l'époque, Dousznicki ne connaît qu'eux, pantaléons ou clavecins, et si les habitants sont au courant des nouvelles inventions d'instruments de musique, ils ne possèdent pas encore la sorte de pianos droits et longs qui s'acheminent vers le piano que nous connaissons et que Chopin connaîtra lui-même. Ceux qui ont été fabriqués pour la première fois à Vienne, par Graff, l'enchanteront tout de suite. Il découvrira les extraordinaires ressources de cet instrument, les sonorités prolongées, les nuances dans les forte ou les pianissime, le tempo rubato, le staccato et toutes les subtilités harmoniques que cette lyre fermée dans un bois précieux peut offrir au génie de Chopin. Sa musique s'adaptait maintenant au piano, il tirait toutes les magiques manières des vibrations harmoniques. Sa main légère découvrait des mondes inconnus jusqu'alors, des horizons plus grands que la plaine de Silés ie

elle-même sans limites et qui, des montagnes bleues se perdait, plus bas, dans l'émeraude des herbes sauvages.

La cure à Dousznicki commençait très tôt le matin. Dès 6 heures, les malades se dirigeaient vers la source, et Frédéric parmi eux avec son allure de jeune seigneur aimable. Le soleil brillait dans le matin encore frais, la fontaine répandait son eau fraîche et les jeunes filles qui étaient chargées d'emplir et de présenter les gobelets aux malades s'affairaient avec grâce. L'animation était douce, monotone et résignée. Une musique dans un kiosque distrayait par des airs légers l'ennui qui pesait sur des gestes chaque matin renouvelés par les mêmes gens. La musique et l'eau coulaient dans l'insouciante platitude de ce chaud mois d'août que le soleil accablait vite de ses rayons et qui chassait vers l'obscurité de la sieste, l'après-midi venue, tous ceux qui, levés tôt le matin s'étaient soumis à l'exigence d'une habitude nécessaire.

Alors que sonnent huit heures, Frédéric part pour la source afin de boire les deux verres d'eau de Dousznicki qui lui ont été recommandés. Entouré de vieilles gens, de malades, de solennelles familles, il erre le premier jour parmi ces groupes pitoyables sans se décider à tendre la main pour demander un verre. Mais une jeune fille vêtue de son tablier blanc, les bras nus et le visage frais, vient vers lui et lui tend un gobelet empli de cette eau renommée. La jeune fille est la plus jeune de toutes, sans doute du même âge que Frédéric; c'est aussi la plus jolie. Chaque matin, Frédéric revient vers elle, et elle, en souriant lui donne ce verre d'eau fraîche que le jeune homme boit avec moins d'amertume d'abord, puis avec délices. Dès le premier jour, Frédéric a engagé la conversation, il bavarde avec la jeune fille et se moque avec elle des étranges costumes que revêtent les touristes venus des vieilles provinces allemandes et des lointaines villes polonaises. Des airs d'opérettes, des mélodies italiennes passent au-dessus de leurs têtes et Frédéric parfois chantonne, bat la mesure défaillante des pauvres musiciens du kiosque. Il rit de bon cœur. La jeune fille écoute et ouvre ses yeux déjà agrandis par la vue étincelante de Frédéric qui chaque matin arrive beau comme un jeune

poète, la démarche aisée et sa grâce un peu fragile répandue sur lui. Son regard perd son ironie en le portant sur le visage de la jeune fille qu'il regarde avec douceur.

Au bout du huitième jour, la jeune fille sait que Frédéric n'est pas poète mais musicien. Cela ne l'a pas étonnée, il ne ressemble à personne, il est si jeune, si frêle, si maigre, et ce jeune monsieur qui est si aimable, si courtois avec elle, petite fille de Dousznicki, ce jeune monsieur est déjà connu à Varsovie, la capitale de la Pologne! Elle le regarde, son eau gracieusement bue, qui s'en va rejoindre sa famille sous les ombrages de l'Anstalt en dévorant un pain d'épice.

Le lendemain matin, la jeune fille ne se trouve pas à la source. A sa place une Gretchen énorme tend à Frédéric un gobelet empli d'une eau répugnante.

La jeune fille n'était-elle donc point la nymphe de la source, elle n'habitait point ici, à demeure, dans cette grotte son domaine où ses beaux yeux contemplaient la fougère et la mousse humides, et sa main, glissant dans l'eau, n'en retirait-elle pas sans fin le divin breuvage? Nausicaa, ou Aphrodite, qui, le jour et la nuit, ne cessaient de sourire à l'ombre de la source bienfaisante?

Son étonnement est si grand que la Gretchen répond à son regard :

— Non, la petite n'est pas là, son père est mort cette nuit, ne le savez-vous pas?

— Comment le saurais-je! s'exclame Frédéric.

— Son père est maçon, il a été victime hier soir d'un terrible accident.

La femme se tient droite, le verre vide de Frédéric à la main, elle dit :

— Le pauvre homme est tombé d'un toit, il s'est cassé les membres et cette nuit il est mort, dans d'horribles souffrances. Ses enfants sont des orphelins ce matin.

— Je ne savais rien de tout cela, s'écrie Frédéric. Pauvres gens, pauvres enfants...

— Et ce n'est pas tout, reprend la femme, la misère est grande à présent dans la maison...

Frédéric quitte la source en hâte, au déjeuner tout

le monde parle de l'accident et chacun connaît la jeune fille de la source. Les dames compatissantes ont appris entre temps que l'argent manque pour payer les frais de l'enterrement, et chacun de chercher comment venir en aide aux enfants du maçon mort si tragiquement.

Alors Frédéric lève la tête :

— Je veux jouer pour elle.

Il a dit ces mots avec son assurance, sa parole aisée, sa douceur. Dousznicki lui était ridicule et déplaisant, sa vie sotte et sans but. La petite nymphe de la source seule lui donnait à rêver et voici qu'elle n'est plus, à son tour que cette pauvre orpheline au visage trempé de larmes, veillant un corps mort. La souffrance humaine, si habile à se cacher sous les frais tabliers blancs, les kiosques à musique, les ombrages parfumés, apparaissait à Frédéric tragique, injuste et importune. A ce foyer détruit, à ce bonheur familial disparu, la pauvreté ajoutait sa tristesse.

Un concert fut organisé, que les dames en vacances à Dousznicki appelèrent concert de bienfaisance. Le jeune Frédéric Chopin, de Varsovie, exécuta ses premières Mazurkas. Sous les souvenirs heureux, chantent la nostalgie des ruisseaux calmes et verts, qui s'en vont pleins de roseaux et de fleurs à travers les forêts silencieuses.

Il joua de toute son âme pour l'orpheline, et ceux qui applaudirent à son talent donnèrent beaucoup d'argent.

Il était heureux de jouer, il joua longuement, sur un instrument affreux. Sa musique arrachait des larmes aux yeux des désœuvrés qui l'écoutaient et toute la petite ville de Dousznicki qui était venue se joindre à eux, entendit ce soir-là les improvisations du jeune artiste varsovien. Tapis dans un coin de la salle, les habitants de Dousznicki, les petits bourgeois, les boutiquiers, les camarades du maçon, étaient venus unir, dans leur cœur, le souvenir du plus humble d'entre eux au visage de ce garçon de seize ans qu'il ne devaient pas oublier.

Quelques jours après, le 22 août, Frédéric fut invité à donner un nouveau concert dont la renommée franchit cette fois la frontière de la Silésie et parvint jusqu'en

Pologne où le « Courrier de Varsovie » fit un compte rendu enthousiaste du concert du jeune Chopin à Dousznicki.

Ce fut son premier concert hors de son pays natal et sa musique, depuis lors, comme à la source de Dousznicki, répandit sur le monde sa fraîche limpidité.

Au retour, le charme de sa musique devait s'exercer d'une façon plus inattendue encore.

Un violent orage a déchaîné des trombes d'eau qui s'abattent sur la plaine et la longue route où trottent les chevaux d'une diligence. Les ornières sont bientôt comblées d'eau, la boue envahit les chemins et sous les éclairs la voiture approche du poste frontière où, de Silésie, Frédéric, sa mère et ses sœurs, vont passer en Pologne. La cabane oscille comme une barque dans l'obscurité qui s'épaissit et à quelques pas de l'arrivée, les chevaux épuisés s'arrêtent, la voiture s'embourbe et les voyageurs transis sortent comme ils peuvent de la voiture. Frédéric, lorsque son tour arrive, contemple la boue et la pluie, il tremble de froid, sa mère et ses sœurs sont inquiètes. Un douanier alors s'approche, prend Frédéric à bras le corps et l'emporte à l'intérieur du poste. Tout le monde est épuisé, les voyageurs harassés. Les douaniers, ne sachant plus comment installer tous ceux qui attendent impatiemment la fin de l'orage, leurs papiers en règle et des chevaux frais pour poursuivre leur route, les exhortent au calme. Il fait bientôt tout à fait nuit, une lampe à huile répand sa faible lumière, les douaniers vêtus de leur longue houppelande, de leurs hautes bottes de cuir, surveillent, par la fenêtre d'un œil calme, la route où chemine la noire pèlerine de l'orage. Frédéric est blotti dans un coin, sa mère pense : et voilà, tout le bénéfice des vacances est détruit peut-être, la gorge de Frédéric lui fera mal, tout sera à recommencer.

Cependant Frédéric brusquement rejette ses couvertures. L'immobilité l'irrite, et le bruit de cet orage, la vue de ces hommes, rudes douaniers moustachus qui vont et viennent lentement dans la nuit, portant leur lanterne et scrutant l'obscurité, cette cabane de bois au bord d'une ligne sans forme, mais qui est, au delà, son

pays, arrachent à son cœur une force troublante. C'est un instant qui n'est étranger que par cette attente à cette pluie torrentielle. L'heure n'appartient qu'à l'orage qui gronde, à ces hommes qui parlent à la nuit.

Il se lève et faisant quelques pas dans la salle où flotte le goût du papier, de l'encre, et de l'huile dans la lampe baissée, il découvre au milieu de l'ombre, un objet insolite, un piano.

Avec quelle hâte il l'ouvre. Il pose ses mains sur les touches qui s'éveillent et s'étonnent. Depuis longtemps Frédéric a oublié où il se trouve, la boue et l'orage. Il joue sans s'apercevoir de la fuite du temps et sans voir non plus, tout près de lui, les douaniers qui, le visage illuminé de bonheur, le contemplent avec tendresse. Ce frêle et blond jeune homme a dominé l'orage et l'impatience des mécontents, la tempête aveugle et la nuit.

Les bravos éclatent, les bottes rythment la danse interrompue par la nostalgique mélodie d'un air d'enfance et les voyageurs mêlent enfin leurs voix à ce joyeux concert. Les accords, amples et calmes, succèdent aux réminiscences des villages. Derrière la porte de la cabane, le jour se lève, l'orage est loin. Les chevaux sont prêts, la boue séchée, les douaniers s'emparent de Frédéric, à une main forte le portent dans la voiture, et lorsque la diligence prend la route, ils regardent longuement s'éloigner celui qui, pour eux, a su remplir la nuit de trésors inoubliables.

Frédéric avait quitté le lycée en juillet 1826 muni d'un excellent diplôme qui consacrait ses études et les belles citations latines dont en bon adolescent il savait émailler ses lettres et ses propos. Petenti venian dabo! s'écrie-t-il en pardonnant à Jean Bialoblocki son retard à répondre, perditi! s'écrie-t-il en se condamnant lui-même. Les abeilles de l'Hymette bourdonnent à son front et la douceur d'Horace l'incite aux banquets des dieux. L'esprit empli des humanités accomplies avec succès, l'âme s'enivre de souvenirs et d'exemples. Nos jeunes gens, Frédéric, Jean Bialoblocki, Jean Matuinski, Titus Woyciechowski, compagnons joyeux de l'adolescence goûtent à présent l'allégresse de leur fraîche science. Les uns sont éloignés des bals et des réjouissances et passent leurs jeunes années au fond de domaines où galopent les chevaux des plaines immenses, parmi les petits villages; les autres, à Varsovie même, se décident pour une carrière.

A la rentrée d'octobre, Frédéric s'adonne complètement à celle q'uil a choisi. Sa santé, rétablie à Doucznicki demande une activité qui n'atteigne pas le surmenage et son choix, étant fait depuis longtemps, Frédéric peut enfin se consacrer à ce qu'il aime le plus au monde, sa vocation totale à la musique.

L'hiver est venu, recouvrant de blanc le faubourg de Cracovie. La neige dessine sur le fronton grec des églises son liseré velouté, elle glisse le long des colonnes ioniennes des riches maisons où s'apprêtent les fêtes du carnaval. Dans les rues, les clochettes de traîneaux, tintant joyeusement. Leurs occupants emmitouflés de fourrures, de bonnets et de manteaux, dépassent Frédéric, rapides et légers.

Son carton de musique sous le bras, il marche d'un bon pas et se dirige chez Elsner, le directeur du Conservatoire. Six heures par semaine, il apprend la science difficile du contre-point. Il suit encore les cours de différents professeurs. Lui qui a déjà donné des concerts, composé des pièces déjà célèbres, il continue d'apprendre sans cesse pour parfaire un art qu'il possède d'une manière si originale.

L'esprit bourdonnant d'harmonie, il fredonne tout en marchant. Le soleil brille sur la neige, un soleil subitement doux et voici les Varsoviens qui mettent le nez dehors, des traîneaux circulent plus nombreux, Frédéric prend une rue animée et ses pas le conduisent tout droit devant la boutique de M. Brzezina, éditeur de musique chez qui il « *n'a pas mis les pieds depuis quatre jours* ». Que choisira-t-il aujourd'hui ? M. Brzezina s'empresse auprès de son jeune auteur, il se frotte les mains, sourit. C'est que Frédéric est déjà connu comme un virtuose en ville, et même au delà et c'est M. Brzezina qui a lithographié et édité en 1825, la première composition du jeune artiste, son *Premier Rondo* qu'il a dédié à Mme de Linde la femme du directeur du Lycée de Varsovie. En même temps qu'auteur, Frédéric est un client assidu :

— Avez-vous une bonne édition de morceaux de Rossini, M. Brzezina ?

— Que n'ai-je pas, M. Frédéric! En voici une imprimée à Vienne, transcrite par Diabelli. Ce sont des chants du Barbier de Séville, de La Gazza Ladra aussi...

— Me voici serviteur d'Euterpe pour mon ami Bialoblocki à qui sont destinés mes achats, s'écrie Frédéric en souriant. Mais puisqu'il me reste quelques zlotys, j'ajouterai un air du nouvel opéra de Weber, le Freischutz, qu'en pensez-vous, M. Brzezina ?

— Tout Varsovie découvre la musique allemande avec Weber, en ce moment! répond M. Brzezina en joignant les mains.

— C'est curieux... dit Frédéric, ce thème si allemand, ce romantisme bizarre, une harmonie extrêmement

recherchée, toutes choses répondant spécialement au goût allemand... Tout cela ne me plait qu'à demi.

— C'est bien contraire à votre musique en tout cas, M. Frédéric, et c'est tant mieux!

— Oui, voulez-vous me donner quelque chose de plus intéressant, un extrait de l'*Italienne à Alger* par exemple. Et demain j'enverrai le tout à Bialoblocki. Au revoir M. Brzezina!

Les clochettes des traîneaux se poursuivent dans la rue, la mascarade du carnaval traîne ses costumes bariolés de mains en mains. Mais de grands cris s'élèvent brusquement, un traîneau trop joyeux s'est fracassé dans la neige, les chevaux emballés fuient, une femme a été tuée et Frédéric songe tristement que la vie des peuples non plus ne va pas en ce moment sans accidents... La vie des hommes non plus. La tristesse n'avait pas épargné Nicolas et Justine Chopin, la petite Émilie était morte au printemps de 1827, un poème sur ses lèvres exsangues.

Rentré à la maison il prépare la musique pour son ami; il essaie la partition et ajoute à l'envoi la mazurka qu'il a composée dernièrement, une mazurka qui réveille les échos villageois de Szafarnia, où la vie chante comme une fête au son des cornemuses. Puis il écrit quelques lignes : « *Tu supposes peut-être que je les ai (les zlotys) utilisés à l'occasion du carnaval ou d'un bal, ou encore pour sacrifier dignement à Bacchus en tant que fils d'Apollon... Honteuses pensées* ».

Le fils d'Apollon en effet ne pense plus qu'à sa musique, au concert, à l'opéra. Un soir il entend pour la première fois « *Don Juan* » de Mozart. Il est bouleversé. Son jeune front tout empourpré d'émotion il écoute les notes sublimes, les divins accords du maître de Salzbourg. Plus proche de la musique italienne, gracieux et léger, le Don Juan qu'il entend le ravit et l'entraîne à composer sur le thème choisi par Mozart cette composition qui doit le rendre célèbre à travers toute l'Europe. Il écrit les « Variations ». Il a choisi entre tous les airs de Don Juan, le *Ci daren lo mano* qui berce son cœur d'un émoi inconnu. Plus doux que la

soie des costumes, et la blancheur des perruques, plus éclatant que la lueur chaude des mille bougies qui illuminent la scène, les chants de Zerlina et de Leporello montent et se mêlent, ailes de papillons brûlés à la musique. Frédéric à son tour brode, sur l'air de Mozart, de nouvelles mélodies, Zerlina et Leporello poursuivent un duo que Frédéric enrichit à chaque mesure d'une invention harmonique. Il écrit une partition pour orchestre qui sera sa première œuvre imprimée deux ans plus tard à Vienne.

Il compose dans une activité musicale croissante. Il a dix-huit ans et il écrit le *Rondeau à la Mazur*, la mazurka « *le petit juif* » qu'il dédie à Titus Woyciechowski, et son *Etude en do majeur*. Au mois de juillet 1828 il a quitté le Conservatoire. M. Elsner l'a guidé comme on guide un être doué d'un talent qui ne ressemble à nul autre. Conscient de la valeur de son élève qui s'éloigne pour embrasser définitivement la carrière musicale, il lui donne un diplôme où sa main ajoute ces mots : « génie musical ».

C'est la joie, le bonheur, le théâtre et son arlechino italiano le soir, la musique toute la journée, la petite chambre au dernier étage de la maison, son piano et ses papiers, la vie de la famille que préside Nicolas Chopin avec le vieux Zwyny, toujours habillé de sa longue redingote verte et fourrée, et coiffé de sa grise perruque. Justine est entourée de ses deux filles, Isabelle et Louise, et Frédéric compose et joue près d'elles lorsqu'il ne va pas au théâtre. A présent, il brûle de connaître tous les auteurs, les artistes dont le nom brille dans les pays étrangers. Nicolas Chopin met tout en œuvre pour faciliter à son fils un voyage où Frédéric puisse étendre ses connaissances musicales et agrandir son horizon artistique. Il projette Vienne, mais voici une occasion extraordinaire de partir pour Berlin, entendre les artistes fameux, Spontini, Mendelsohn et peut-être Paganini, qui se produiront en même temps que se tiendra dans la ville allemande un Congrès de Naturalistes. Il écrit à Titus « *Je pars aujourd'hui pour Berlin, pour un opéra de Spontini* », combien de kilomètres ne ferait-il pas pour entendre de la

musique, veut-il aussi essayer ses forces pour un voyage plus lointain ? Son séjour à Berlin l'amuse, il se promène avec un carnet de croquis dans sa poche, et il caricature férocement les personnages qu'il rencontre. Il assiste à tous les concerts, il entend du Haendel, du Cimarosa, et toutes sortes d'auteurs qui lui étaient inconnus, « *cependant là aussi, tout n'allait pas sans* mais, *ce ne sera qu'à Paris sans doute qu'il n'y aura plus de mais* ».

Il visite aussi la ville, ses monuments, ses bibliothèques et dans l'une d'elles, il se trouve en présence d'une lettre de Kosciusko dont il aide à la traduction un biographe allemand du héros polonais.

Peu de temps après son retour à Varsovie, il achève le *Rondo à la Kracoviak*, un de ses plus célèbres morceaux dont il dit lui-même le caractère exceptionnel : « *L'introduction est originale plus que je ne le suis moi-même en redingote de gala* ».

L'année suivante, le 31 juillet 1829 il arrive à Vienne en compagnie de quelques amis avec lesquels il partage les mille aventures d'un voyage commun. De Cracovie il a traversé la belle région de la Galicie, de la Haute-Silésie, de la Moravie et arrivé à Vienne, Frédéric est « *gai et bien portant* ». Dès que sa présence est connue, introduit par quelques lettres d'Elsner chez Hasslinger son futur éditeur, et chez un administrateur de théâtre où les concerts ont lieu, que chacun le supplie de se produire en public. Frédéric est tout étonné. Vienne veut entendre ses *Variations* et son *Rondo à la Krakoviak* qui d'après les connaisseurs frapperont tout de suite par leur originalité. Enfin on le présente aux chefs d'orchestre, on lui donne du « maestro » en le comparant à Moscheles, Herz et Kalkbrenner, on l'attend, on veut l'applaudir. Et c'est le premier concert à l'étranger le mardi 11 août 1829 à 7 heures du soir. Il fut accueilli avec un grand enthousiasme et on lui demanda d'improviser suivant la coutume. Frédéric choisit le « Houblon », le chant des noces joyeuses au village, « *qui électrisa le public* », écrivit-il ensuite à ses parents.

Mais ce qui le touche le plus ce sont les éloges des

musiciens eux-mêmes, qui fréquentent Vienne et sa société friande de belle musique, Gyrowetz, Czerny, Nidecki, Kreutzer. Partout il est accueilli avec admiration et chacun loue la délicatesse et l'élégance de son jeu.

Rentré chez lui, le doute l'assaille, il se demande si ce succès est durable, si ces louanges ne sont pas trop éphémères et trop brillantes pour être véritables, si demain, un article de journal, malveillant, ne viendra pas « *l'éreinter* ». Si cette triste chose arrive, « *j'ai décidé, écrit-il, de me faire peintre en chambre, le pinceau glisse à ravir sur le papier de tenture, et l'on reste toujours fils d'Apollon* ».

Mais le destin le veut, il est un heureux fils d'Apollon-musicien. Vienne lui demande un deuxième concert huit jours après, plus brillamment applaudi encore que le premier. Depuis les musiciens de l'orchestre jusqu'au corps de ballet où danse un compatriote, toute la jeunesse de Vienne l'accueille, la noblesse, le monde le fête. Le soir du départ, dans le café joyeux où se réunissent les fils d'Apollon assoiffés de musique et de douce bière, Frédéric, au milieu de ces nouveaux amis qui ne lui marchandent pas leur estime, Gyrowetz, Lachner, Kreutzer, Seyfried, il est à présent Chopin.

Il revient à Varsovie par Prague où il rencontre le patriote Hanski. A Teplitz il joue chez le prince Clary, seigneur de Bohème et amateur de musique qui le comble de lettres d'introduction pour de grands personnages. Mais Frédéric échappe à leurs instances et préfère rentrer à Varsovie en compagnie de ses camarades.

Toutes ces joies et tous ces succès qui lui donnent confiance, en son talent et en son travail, l'emplissent d'une légitime force. Il va revenir dans sa ville, grandi et surtout riche d'expériences. Il aura entendu tant de musique et d'opéras, apprécié tant d'interprétations diverses, que son âme et sa lyre sont gonflées d'idées et d'enthousiasmes. Aussi a-t-il hâte, à présent, de rentrer. Et il rentre comme s'il était joyeux d'apporter ses couronnes de vert laurier à quelque idole inconnue, à quelque

secret de son cœur qui déborde de joie et qui depuis deux mois, bat plus rapidement et plus doucement. Les soupirs souvent mélancoliques qu'il mêle à sa rêverie sont semblables aux murmures d'un mystérieux adagio...

Un visage de jeune fille l'inspire, sa voix, son regard se présentent sans cesse à lui. A son piano seul, Frédéric dit un nom : Constance Gladkowska.

O quante lacrime per te versai...

Les fresques bleues et vertes des maisons teintées d'ocre dans Stara Miasta, sont baignées de lumière légère, vaporeuse ondée du soleil glissant sur les marbres. Elles rappellent au souvenir, l'insouciance et l'animation des places de Canaletto, et telle était à ses heures de 1830 Varsovie plus orientale que nordique, plus chantante que Venise elle-même, ou Parme, ou quelque autre duché de Lombardie. La musique y semblait le souffle de l'air et n'était la Vistule qui déployait ses larges eaux vertes dans la plaine de Praga, que la ville n'aurait été qu'une place forte de peintures et de chansons, de grâces XVIIIe siècle, où, églises baroques et hôtels rococos, alternaient leurs coquilles et leurs guirlandes avec les piliers et les frontons classiquement doriques du Théâtre National, et n'était la coupole du ciel gris, que des isbas noires aux lourds volets de bois soulevaient près de la terre aux quatre coins de l'horizon.

Toute la bonne société se rendait chaque soir aux manifestations musicales. Il n'était question chez les jeunes gens de la ville que des demoiselles de l'Opéra ou des élèves du Conservatoire qui se préparaient à la carrière de cantatrice, ou des artistes en tournée qui s'arrêtaient un soir à Varsovie et soulevaient des tempêtes d'applaudissements. Mais ce n'était ni la belle Mademoiselle Sontag, ni Mademoiselle de Moriolles que Chopin admirait en silence, ni les princesses Wanda et Elise, filles charmantes du prince Radziwill chez qui il fait un séjour d'une semaine au mois de juillet 1829, qui emplissaient le cœur de Frédéric, Il avait composé à Poznen cette belle *Polonaise en fa mineur* qui reçut tous les suffrages des princesses et qu'il recopia pour elles de sa main tandis que la princesse Elise dessinait deux fois

le portrait du jeune artiste dans son album de souvenirs. La vie de Frédéric est désormais partagée avec le secret de son cœur et ses compositions musicales Il se consacre à la recherche des thèmes polonais. Il retrouve sans peine les chants ou les évocations, si proches encore, d'un monde qui s'éloigne, telles que ce bouleau du domaine de Poturzyn qui frémissait sous la fenêtre de sa chambre, chez Titus Woyciechowski, et qui lui rappelle, au milieu de son activité artistique et ses soirées musicales chez les amateurs de Varsovie, la douceur de l'adolescence qu'il va bientôt devoir rompre.

Un soir, il y avait de cela six mois, une jeune fille chantait au cours d'une répétition du Conservatoire de Musique. Un visage rond et gracieux entouré de cheveux noirs, une voix délicieuse, transportèrent Frédéric dans un paradis. Il le tient caché à tous, il épanche le souvenir de Constance dans sa musique, il raconte à son piano ce qu'il ne veut dire à personne. Seul, son ami Titus entre dans la confidence. Une tristesse d'amoureux timide envahit le cœur de Frédéric. Elle se mêle à une mélancolie plus profonde, qui est un premier désir de quitter son pays pour se faire connaître à l'étranger et des deux il ne sait laquelle est amour ou laquelle est nostalgie de départ. Ses succès à Vienne lui ont fait trouver Varsovie provinciale et monotone, enfermée dans son décor d'autrefois, partagée entre la musique italienne, ses opéras aux chandelles, et la musique allemande, ses machineries enfantines et ses opéras grandiloquents. Il devine, inconsciemment peut-être encore, que sa musique opère un charme extraordinaire sur un public plus vaste et plus varié. Au lendemain du premier concert qu'il donne à Varsovie, le 17 mars 1830, il pense que sa musique d'inspiration polonaise n'a pas atteint auprès du public varsovien le but qu'il se proposait. Elle « *n'a pas fait sur la masse l'effet que je pensais* ». Les amateurs apprécièrent beaucoup son *Concerto*, l'*Adagio* et le *Rondo*, mais applaudirent peu sa grande *Fantaisie sur des airs polonais* et cela l'étonne.

Chez Kopiciek, le café à la mode où s'assemblent les artistes, les gens de lettres et les journalistes, les discussions vont leur train, mais la critique est bonne, sauf

qu'on demande à Chopin plus d'énergie dans son jeu. Frédéric apprend ce jugement et il en cherche les raisons. Il découvre que sa musique et son jeu réclament un instrument moins sourd que le pantaléon, alors pour son deuxième concert il joue sur un instrument viennois, sans doute un piano de Graf, et la gloire vient couronner ses efforts. Le public nombreux l'applaudit avec ivresse, les thèmes polonais mis en valeur par une sonorité plus pure, apparurent dans toute leur beauté, la musique polonaise était née définitivement. Dans le *Rondo à la Krakoviak* chacun reconnut le chant de sa patrie, de sa terre, de ses moissons et de ses richesses. C'est à cette époque aussi que Chopin compose l'air de plusieurs chansons populaires qui restèrent longtemps peu connues et qui pourtant sont la preuve de son amour pour les thèmes de son pays. Il est très attaché à la terre polonaise et il déplore que, pas plus au Théâtre National qu'à l'Hôtel de Ville où le public lui a demandé de donner un troisième concert, ce public ne sera pas plus étendu. « *je jouerai de même pas pour tout le monde, mais soit pour la plus haute classe de la Société, soit pour la ville* ». Mais la réputation de son talent grandit de jour en jour et Frédéric ne cesse de composer, d'improviser encore.

Les mois passent, Frédéric ne sait que faire. Constance Gladowska a terminé ses études au Conservatoire, un décret ministériel la nomme cantatrice du Théâtre National de Varsovie et elle se produira pour la première fois dans un opéra de Paër, *Agnès*. Cette saison de l'été 1830 s'annonce comme une splendeur. — « *Que de musique il se prépare chez nous!* » s'écrie Frédéric au comble de l'animation.

Et que de promenades! C'est la Pentecôte, son temps fleuri, Varsovie joyeux, les équipages qui roulent à vive allure. Frédéric qui monte en voiture découverte et se rend chez la fille de M. de Moriolles, gouverneur du grand duc Constantin, donner une leçon, puis dîner chez eux en compagnie de musiciens. Ce sera peut-être enfin une promenade avec Constance si jamais il arrive à lui parler. Mais le fastueux concert se prépare, tout le mois d'août les violons vibrent. Le soir de la première repré-

sentation et de la première apparition sur la scène de Constance, Chopin est assis dans la salle. La jeune fille chante et le cœur de Chopin s'émeut à chaque note si pure qui s'élève Il tremble aussi de crainte. Elle chante des romances sur un accompagnement de harpe, elle conquiert l'auditoire et Chopin s'en va dans la loge la féliciter après la soirée. Elle lui donna un ruban dont il il ne se sépara plus jamais. Il le mit sur son cœur avec son incertitude.

L'idée de départ fait en lui son chemin. Dès qu'il se promet avec force d'ouvrir son cœur à Constance, la vocation de la musique s'impose à lui. Il veut associer Constance à l'un de ses concerts, le sort décidera peut-être, peut-être restera-t-il à Varsovie, pour Constance... Son secret ne voit pas le jour, mais sa décision de partir s'affermit. L'été passe, l'automne approche.

La mort dans l'âme, Frédéric va d'une pièce à l'autre dans le pavillon du palais Kasimirowski. Il recule tous les jours la date d'un départ qui n'est encore que probable puis il se rend au théâtre le soir entendre Constance et échanger quelques mots avec elle après la représentation. Elle est rougissante, elle attend que Frédéric déclare son amour. Mais Frédéric rentre chez lui. D'étranges pressentiments l'assaillent. La nuit est profonde dans Varsovie silencieux que la chaleur endort, les oiseaux du Jardin Botanique sifflent, mouillés de rosée nocturne et le murmure d'un lac sous la cascade de rocaille traverse l'air tranquille. Chopin est assis, il rêve tout éveillé... Je pars, mais je pars peut-être pour mourir... Cependant, j'étouffe ici, à quoi bon rester à Varsovie, j'en ait fait le tour et je n'ai que vingt ans... Tant de pays m'appellent à les connaître, et les airs polonais doivent franchir les frontières et bouleverser chaque pays, l'Italie d'abord, la France peut-être, puis l'Angleterre. Allons, partons. O Constance! ô Varsovie, ô mes parents bien-aimés..... quel déchirement!

Le concert d'adieu est annoncé, le cœur désespéré, il se laisse bercer une dernière fois par ce chant « O quante lacrime per te versai » qui le bouleverse et l'étreint.

C'était le 11 octobre 1830. Constance chanta dans la

deuxième partie du concert qui avait débuté par un passage de Guillaume Tell. Vêtue de blanc et des roses dans ses cheveux noirs, elle chanta sur une musique que Chopin avait transposée spécialement pour sa voix. Il revit en un instant tout Varsovie, la Varsovie en musique de son adolescence, les italiens d'opéra, Paganini et son archet, les petits scandales de société, les visites chez les familles amies. Lorsqu'il vint à son tour sur la scène, il joua les chants de son cœur polonais, une dernière fois, pour la terre natale.

La lune se lève sur le parterre des toits qui dorment. Dans cette immense nuit, profonde, et murmurante voyagent les imperceptibles voyageurs qui frôlent son front blanc. La lune, éclaire dans la ronde obscurité les secrets et les mystères austères contenus dans l'œuf de la terre, elle est le miroir des harpes célestes. dans ce silence effroyable. Mais des toits montent les souffles chauds des dormeurs sur la paille. Toute musique naît de ce souffle qui se rafraîchit à la nuit et se transforme en paroles voyageuses.

Chopin part à la conquête du monde. C'est là sa halte ultime, au delà de laquelle il ne peut regarder en arrière. Que la lune dorme sur les toits de Pologne, qu'elle glisse le long des chaumes, qu'elle lisse de son aile blanche l'eau plate des fleuves, à ras bord de la terre et des roseaux. Plus loin que la plaine et que la nuit se lèveront des jours qui n'auront de noms que lumière et musique, et pleurs terrestres.

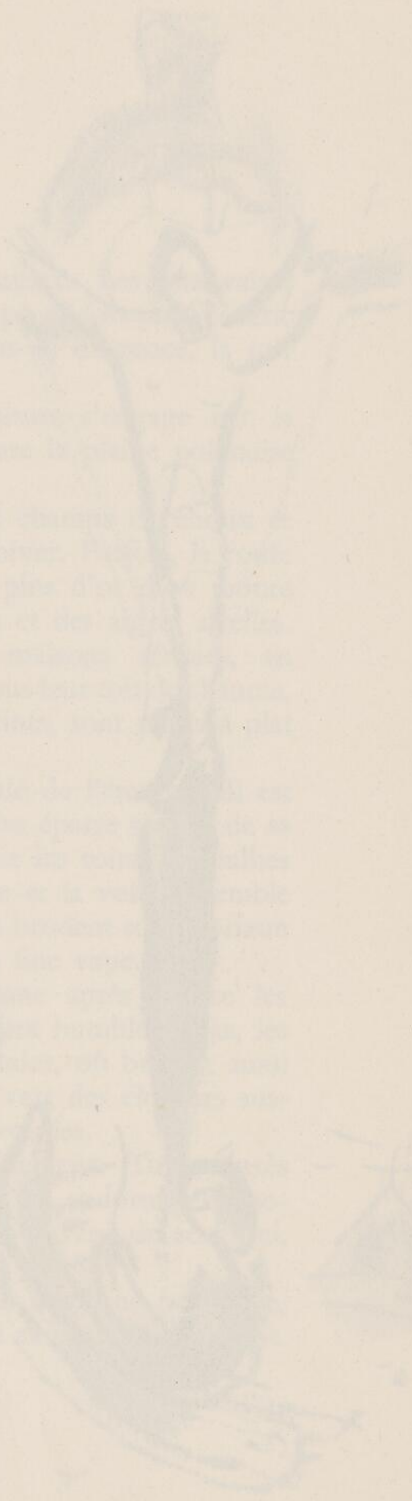
Qui le sait ? Comment s'éveilleront ces toits endormis, encore inconnus et toujours solitaires. Pour les défendre, il faut les connaître, pour les aimer, il faut entendre les hauteurs nocturnes de leurs secrets. C'est la nuit de la création.

Lorsque la diligence emmena Chopin, déjà il avait franchi beaucoup d'espaces, il s'en allait plus loin que le pays natal. Son profil d'oiseau altier et doux prenait place sur l'horizon ouvert. Sa petite silhouette mince et noire dessinait sur l'avenir le sillon des éclairs qui déchirent les mondes étroits et bavards.

Il n'est en ce soir du 1er novembre 1830 qu'un modeste jeune homme dont les yeux brillants sont voilés de larmes. Durant le dîner qui a réuni tous ses amis venus l'accompagner jusqu'à Zelazowa-Vola, il a contenu ses sanglots. Ses amis chantent une dernière fois le « Houblon ». Leurs voix puissantes montent des poitrines juvéniles. Tous sont sûrs de la gloire de Chopin, du succès qui l'attend au bout de la longue route. Ils chantent avec force, avec la sécurité de l'amitié qui encourage et fortifie. Titus au dernier moment, a pu se joindre à Chopin pour faire avec lui le grand voyage. Le chagrin est moins vif mais les pressentiments demeurent. Le vieil Elsner embrasse son élève chéri, et des bras de ses parents Chopin s'échappe.

Par la route de Zelazowa-Vola, il quitte à jamais sa patrie. Ne reviendra-t-il pas ? Constance l'attendra. Et pourtant, il peut mourir, les forces peuvent l'abandonner en route. De sa main il chasse les visions funestes, il essaie d'être gai, il sourit. Il part.

LE GRAND VOYAGE COMMENCE





IL DÉBUTA on ne peut mieux. Les mauvaises impressions n'ont qu'un temps, et lorsque Frédéric et Titus furent installés dans la diligence, la joie reprit sa nature.

Fouette cocher, la voiture s'engage sur la longue route qui va traverser toute la plaine polonaise jusqu'à Wroclaw, première étape.

Les plaines infinies déroulent champs de choux et terres à blé déjà labourées pour l'hiver. Parfois, la route longe un bois de bouleaux et de pins d'or d'où monte le parfum des champignons blancs et des aigres airelles. Des villages, quelques pauvres maisons réunies, en rondins noirs, parfois blanchis, et sous leur toit de chaume, leurs petites fenêtres aux volets peints, sont posés à plat sur la terre sombre.

Le ciel prend plus de la moitié de l'étendue. Il est immense et bleu. Une haute lumière éparse tombe de sa sphère sur l'horizon. On voit venir les toits, les bulbes et les flèches des villes de très loin et la voiture semble ne jamais devoir les atteindre. Elles brodent sur l'horizon un liseré délicat tout embué d'une fine vapeur.

C'est ainsi qu'apparaissent l'une après l'autre les villes de cette guirlande qui mêle aux humbles isbas, les stucs blancs des façades monumentales, où brillent aussi les coupoles de cuivre et le métal vert des clochers suspendus dans le profil des villes traversées.

Les relais sont franchis rapidement. Titus, après avoir répandu mille plaisanteries, s'est endormi et Chopin, ayant ri et répondu à l'entrain bavard de son ami, ferme lentement les yeux.

Ses premiers voyages à travers la plaine polonaise, depuis qu'il était jeune homme, lui reviennent en esprit.

Il se dirigeait aussi à cette époque vers Wroclaw, vers Toeplitz, Doucznicki en Silésie. Il avait vu défiler villes et bourgades étendues sur la plaine comme un tapis brodé, mais il n'était pas seul alors, sa mère bien-aimée, ses sœurs chéries étaient près de lui, et lorsqu'il soulevait les paupières, endormi par le roulement de la diligence ou le bavardage de ses sœurs, il voyait à travers les vitres la campagne polonaise brillante et verte sous les jours d'un été clair, les fleurs jaunes du houblon et de l'œillette dessinant des carreaux de soie douce sur le sol plat... Il n'était pas seul alors, c'était un voyage de vacances, où sa mère avait préparé les bagages et les friandises de la route. Il se promettait alors déjà d'écouter de la bonne musique, de la mauvaise musique, toutes sortes de musiques enfin, autant qu'il en pourrait entendre, et de jouer lui-même sur tous les pianos qu'il rencontrerait.

Chopin revoyait aussi son premier voyage à Berlin, au Congrès des Naturalistes, les relais de la campagne allemande, son premier voyage à Vienne, tout cela pour entendre quelque musicien fameux, quelque virtuose réputé, et si joyeux enfin de rentrer à la maison qu'à la fin du voyage, il ne pensait plus qu'à ce retour.

A présent, en ce 9e jour de Novembre, la Pologne, pour la dernière fois, offre aux regards de Chopin, sous la lumière d'automne, ses champs étendus et ses villages qu'il ne verra plus.

Il va connaître les villes les plus animées, les sociétés de ces villes les plus élégantes, il va connaître les rois, ducs et princes des royaumes les plus enchanteurs, les Cours et les grands seigneurs, les palais et les demeures les plus belles, les terrasses au clair de lune, les grottes enchantées des sites célèbres, les escaliers de marbre des jardins à l'italienne où rêvent les jets d'eau, les tables garnies de vaisselle précieuse et de mets rares, il va connaître enfin tout ce que la vie peut donner de plus confortable et de plus inouï, et pourtant c'est cette terre polonaise, ces bois où s'élèvent les troncs purs des bouleaux sur la masse assombrie des pins, c'est le murmure des ruisseaux dans les champs, la mousse des retraites forestières, les festins villageois où les tables sont couvertes

des acides concombres, des choux et des cerises aigrelettes, que Chopin emportera, pour toujours présents dans son cœur.

Les œuvres qu'il va écrire parleront du roulement ininterrompu des nuages sur le ciel natal où chevauchent les chants mystérieux d'un peuple.

Chopin emporte la musique de ces horizons immenses que la vie et la mort un jour laboureront et couvriront de sillons ensanglantés. Des combattants survivraient, d'autres par millions tomberaient sur les herbes, les fleurs et les pierres.....

Dans les cahots de la lourde diligence, Chopin ne pouvait sommeiller, il savait qu'il quittait sa patrie pour longtemps, peut-être pour toujours. Il laissait cette patrie en danger. Devinait-il que cent ans plus tard, la Pologne commencerait un long martyr qui anéantirait son pays, devinait-il que, éternelle et forte, la Pologne renaîtrait encore d'un printemps plus beau que tous les printemps et que sa musique à lui, serait à nouveau comme ce printemps, un immense poème où danserait son peuple, où chanteraient ses héros qui donneraient à la vie les accents triomphants du bonheur. Aussi sa musique ne serait-elle pas nostalgique, elle se souviendrait toujours des rythmes joyeux des campagnes. Au léger ciel de la Mazovie, s'élèverait un seul chant semblable à l'oiseau, qui, ses ailes encore mouillées, oublie la tempête et chante au ciel.

Cependant Chopin avait hâte d'arriver au relais du soir. Déjà le soleil baissait à l'horizon lorsque nos deux voyageurs parvinrent en vue de Wroclaw. La ville s'étendait, vaste et encore lointaine, sous les rayons du couchant qui illuminait la coupole du ciel. D'autres coupoles brillaient, dorées et miroitantes parmi les façades noires et rouges de la ville, et lorsqu'il fut six heures, et que la nuit tomba du ciel bas, Chopin pénétra dans Wroclaw « *par un temps magnifique et aussi confortablement que possible* ».

Les deux jeunes gens descendirent de voiture, se changèrent et sans perdre un instant se dirigèrent vers le théâtre. On jouait « Le Roi des Alpes ».

Le spectacle était commencé, il n'y avait plus de bonnes places, Chopin et Titus prirent d'un commun accord des places de parterre, à deux zlotis la place. La pièce était médiocre, les décors sans intérêt, mais Chopin trouva très heureux l'amour de la foule pour le théâtre qui, étant bon marché, donnait à beaucoup le plaisir du spectacle. « *Cette fois Wroclaw m'a mieux plu* », écrivait-il à ses parents.

La promenade à Wroclaw

Le dimanche matin, lendemain de leur arrivée, Chopin et Titus, rasés de frais, élégants et joyeux, après une courte promenade aux alentours de l'hôtel, zur goldenen Ganz, s'asseoient à la table d'hôte.

A côté l'un de l'autre, nos jeunes gens sont de fort bonne humeur. Chopin, reposé, content, ne pense plus au voyage, il a retrouvé cette étape qu'il connaît bien, aussi n'est-il point pressé de sortir, il a entendu la veille au soir de la méchante musique, il s'est amusé aux places du parterre à voir la foule éblouie par les décors, et le goût des Allemands qu'il retrouve toujours aussi mauvais, déchaîne à nouveau son ironie.

A la table d'hôte, Titus et lui ne se gênent point pour échanger des plaisanteries sur leurs voisins. C'est plus fort qu'eux, d'abord Chopin ne supporte pas la pesante silhouette des Allemands qui l'entourent et surtout il est décidé de ne pas se fatiguer à jouer pour eux. Il veut se restaurer convenablement et au besoin même, bavarder.

— Si nous cherchions à présent des visages sympathiques, dit Titus, après avoir promené un regard circulaire sur les personnes assises autour de la table et occupées ainsi qu'eux deux à manger gros pain, saucisses, dinde, et boire bière mousseuse.

— Pardon Monsieur, dit tout à coup Chopin à la personne assise en face de lui, puis-je vous prier de passer le sel ou tout autre ingrédient à votre portée ?

— Bitte schœn, répond l'Allemand qui s'exécute aussitôt.

Chopin engage la conversation. Le visage de l'inconnu lui inspire une soudaine confiance, il lui trouve un « *aspect sympathique* », Titus, en ami fidèle, se range à

son jugement et voici nos deux Polonais qui lient connaissance avec le monsieur allemand.

— Aurai-je l'honneur de savoir si vous connaissez Wroclaw, Messieurs, dit-il en s'adressant aux jeunes gens.

— Nous sommes arrivés hier soir, nous venons de Varsovie,

— Ah! Ah! de Varsovie, s'écrie l'Allemand. J'ai de bons amis dans cette charmante ville! Peut-être connaissez-vous l'un d'eux, M. Scholtz?

— Comment donc! réplique Chopin. Je connais bien M. Scholtz qui m'a donné quelques lettres à mon départ pour des amis à lui. Je dois dire que je lui ai promis de les remettre aussitôt après mon arrivée à Wroclaw, mais dans cette ville si grande, je n'ai pas encore cherché les destinataires.

Et il sort les lettres de sa poche.

— Qu'à cela ne tienne, s'écrie l'Allemand. Je les porterai moi-même, et jetant un coup d'œil sur l'adresse : — je connais fort bien ces personnes, et si vous le permettez, je dirai à M. Scholtz, que son ami Scharff les a portées à domicile.

— Vous êtes en vérité, trop aimable, monsieur Scharff.

— A qui ai-je l'honneur?

— Frédéric Chopin et Titus Woyciechowski.

— Enchanté, absolument enchanté, messieurs, et en se penchant il se présente : Scharff, commerçant.

Le repas s'achevait et leurs noms ne disant rien à M. Scharff, Chopin ravi de son incognito poursuit la conversation.

La fumée des cigares cependant l'incommode bientôt, l'après-midi s'avance et M. Scharff propose une promenade en fiacre.

— Oh! quelle excellente idée! s'écrie Chopin, que n'a jamais abandonné l'amour des promenades en voiture.

Les érables au doux feuillage bruissent le long de l'Odra où glissent de lentes péniches et de blanches voiles. Le fleuve trame des canaux à travers la ville. Les flots

calmes entourent des îles d'arbres où les maisons élèvent leurs façades baroques, leurs pilastres cannelés leurs toits de briques dans un ciel sans nuage. Les églises sont aussi nombreuses que les arbres qu'elles dominent de leurs flèches pointues et noires où se cachent aussi les bulbes dorés des chapelles.

Chopin aime les vieilles églises, le fiacre s'arrête et il entre dans l'une d'elles, Sainte-Elisabeth, ou Sainte-Croix. Les guirlandes baroques sont d'un blanc éclatant, l'or ruisselle à chaque autel, mais les vieilles statues de bois gothiques sont reléguées dans l'ombre, elles portent des noms de saints polonais. Il le sait et il prie pour sa patrie.

Chopin n'a pas vu, non loin de lui, une silhouette qui l'observe et l'admire. C'est M. Schnabel, chef d'orchestre. M. Schnabel va pour s'avancer vers lui, mais il hésite, il recule et ne bouge pas. Chopin est tout à sa prière, buvant le silence qui l'apaise aussi nécessaire que l'air qu'il respire.

— Chopin est à Wroclaw! murmure le vieux M. Schnabel. Chopin est à Wroclaw! Me sera-t-il donné de l'entendre! Comment faire pour lui demander de participer à un de nos concerts. Il ne voudra jamais jouer. Wroclaw n'est qu'une étape pour lui! Lui demander maintenant? Non. Il prie, si profondément penché, son profil qui dessine ses traits si fins sur la blancheur des murs..... Lui parlerai-je? Non, pas encore, peut-être des notes merveilleuses s'ordonnent et se tressent dans son âme. Ne le troublons pas.....

M. Schnabel sort à pas doux de l'église. Une fois dehors, vite il dépêche une invitation à l'hôtel pour Chopin. Il tient son affaire. Il a découvert la présence du musicien, il ne le laissera pas partir sans l'entendre.

Pendant ce temps, Chopin a quitté l'église, ses compagnons et lui reprennent leur promenade à travers la ville, franchissant les ponts innombrables, saluant au passage l'ancienne Voïvodjié et visitant la Rathaus, le gothique Hôtel de Ville. La nuit tombe, il est temps de regagner l'hôtel. Chopin et Titus veulent encore entendre de la musique ce soir, médiocre mais qu'importe,

ils iront voir « Le Maçon et le Serrurier » d'Auber. Ne sont-ils pas assurés du mauvais goût qui règne sur la musique de l'époque ?

— Nous nous excusons dit Chopin, en se tournant vers le brave M. Scharff, de ces propos sur la musique qui ne peuent que vous offenser, ce que je ne voudrais pas, ajoute-t-il avec sa gentillesse coutumière, et il poursuit, avec douceur, mais nous sommes amateurs de bonne musique,

— Monsieur, dit M. Scharff, je ne voudrais pas que vous jugiez notre ville sur l'opéra de ce soir. Nous avons d'excellents concerts à la Ressource. Vous plairait-il d'assister à l'un d'eux ? Vous verrez nos meilleurs artistes. Je suis sûr que vous reviendrez sur votre premier jugement.

— Bien sûr, dit Chopin, de toutes façons, nous nous reverrons demain.

— Oui, et si vous voulez bien, nous irons visiter l'Université.

— Entendu, à demain, bonsoir M. Scharff.

Le patron de l'hôtel à cet instant remet un carton à Chopin. C'est l'invitation de M. Schnabel, à entendre demain soir la répétition du concert à la Ressource.

Déjà les vieux maîtres s'inclinent devant lui, et oubliant son ironique mépris pour les exécutants allemands, leur incompréhension d'une musique lorsqu'elle n'est pas italienne, Chopin, gentiment, se laisse prendre au piège.

Le lendemain nos deux jeunes gens retrouvent M. Scharff, et, montant en voiture, tous trois se dirigent vers l'Université. Chopin sait qu'il accomplit là un rite traditionnel suivant lequel aucun étranger de marque ne pourrait quitter la ville sans inscrire son nom au Livre d'or de la célèbre maison ; célèbre depuis son passé qui avait été polonais sous la dynastie de Piast.

Elle élève sa belle façade du XVIIe siècle sur la rive du vert fleuve Odra. Par la grande porte sculptée, nos voyageurs pénètrent dans les blanches galeries et ils admirent les arabesques baroques qui entourent les peintures en médaillon, les plafonds dorés et les fresques des escaliers monumentaux.

Chopin inscrit son nom de bonne grâce sur les registres après avoir admiré les peintures, car il a du goût pour les arts et ne manque pas une occasion de visiter les galeries de tableaux, ainsi qu'il l'écrit à sa famille.

Ils flânent encore un instant à travers les rues, puis M. Scharff qui veut épuiser tous les plaisirs de la ville se souvient de la mélomanie de nos deux jeunes gens, ils les emmène chez une personne de sa connaissance qui pourra leur procurer pour le concert du soir des cartes d'invitation appelées Fremden Karten, cartes pour étrangers, et il ajoute :

— Je vous dis donc à ce soir, chers amis ! Ah, vous entendrez cette fois de bonne musique, je me réjouis à l'avance. Vous serez bien placés dans la salle avec les Fremden Karten ! A ce soir, donc.

C'est la fin de l'après-midi. Chopin arrive dans la salle où doit avoir lieu demain le concert. Les fauteuils sont silencieux et vides et la scène seule est éclairée des bougies au pupitre des musiciens qui l'attendent, debout, émus et respectueux. Le vieux Schnabel est plus ému encore, il présente Chopin :

— Il y a quatre ans, Monsieur Chopin, j'eus le bonheur de vous entendre chez M. Elsner à Varsovie. Vous avez reçu un don du ciel, car vos compositions et votre jeu étaient de ceux qu'il n'appartient qu'au génie de faire éclore.

Monsieur Chopin, continue le vieux Schnabel, les yeux brillants et joignant les mains, je voudrais donner à ceux-ci le même bonheur.....

Tous les musiciens, leur instrument à la main, violons et violoncelles, altos et flûtes, que visitait leur seul bien qu'on ne leur pouvait ôter, l'amour de la musique, se tenaient debout, timides et frémissants. Le pauvre pianiste qui avait été engagé pour le concert, « *un amateur du nom de Hellwig* » essayait de faire bonne contenance. Tous les autres attendaient, réunis autour du piano, que la poésie de la musique les emportât, eux les familiers des cordes et des lyres modestes.

— Monsieur Chopin, je vous en prie... supplie Schnabel, et n'osant formuler sa demande, il ajoute :

— Voulez-vous nous faire la grâce d'essayer notre instrument ?

Chopin alors de sa démarche légère, avec beaucoup de simplicité, touché de l'ardente admiration qui s'élevait des visages des musiciens, s'approche du piano. Il s'asseoit, et, souriant du stratagème du vieux Schnabel, il pose ses belles mains sur l'instrument.

Il joua, ce qu'il appelait, quelques *Variations*.

Lorsqu'il relève la tête, il voit devant lui M. Hellwig, blanc et muet, reculant d'un pas et s'inclinant devant lui. Tous les musiciens applaudissent, transportés, l'un lui serre la main, l'autre s'approche de lui et Schnabel, au comble de la joie, parmi les brouhahas et les cordes des violons qui raisonnent d'aise, s'écrie :

— Monsieur Chopin que votre nom soit béni! Vous bouleversez les âmes, vous enflammez nos cœurs. Oui, Elsner, notre grand ami Elsner a révélé au monde son plus grand musicien. Soyez des nôtres ce soir, Monsieur Chopin, nous, indignes de vous, voyez combien vous les rendez heureux, ceux-là, et de son bras ouvert, il désignait le groupe qui, à son tour, murmure et supplie.

— C'est un grand honneur pour moi, dit Chopin, de vous accompagner, mais je n'ai pas joué depuis des semaines et je ne suis pas venu à Wroclaw pour me produire — il n'ose lui en donner les raisons — seulement pour entendre de la musique et visiter votre belle ville.

— Oui, oui je sais, je sais tout cela, réplique Schnabel. Et à vos dons sublimes de musicien, vous joignez la piété d'un cœur religieux. Vous l'avouerai-je, Monsieur Chopin, je vous ai vu hier à l'église. Aurais-je eu l'audace de m'approcher. Non. Mais j'ai pensé que vous ne sauriez non plus refuser de connaître les pauvres musiciens de Wroclaw et que pour leur donner une seule fois un éclat dont ils se souviendraient toujours, vous accepteriez de participer à notre concert de ce soir.

— Allons, dit Chopin avec sa grâce habituelle, c'est bien pour vous que je le fais, cher Monsieur Schnabel, je jouerai ce soir. Mais ajoute-t-il, il me faut mes partitions.

Et il écrivit à ses parents : « *Je partis alors avec son fils pour chercher ma musique et je leur jouai la Romance et le Rondo du 2e Concert* ».

Ses mains effleuraient à peine le piano, des modulations lyriques et chantantes coulaient de notes en notes, d'ondes en ondes, aussi douces que l'eau sur l'herbe. Puis le rythme, régulier quelques instants, s'achevait dans l'écho d'un chant qui disparaissait très haut, très pur, par-dessus les têtes.

Les musiciens allemands se regardaient entre eux, étonnés. Jamais ils n'avaient vu et entendu jouer de cette façon.

— Was für ein leichter Spiel hat er..... dit l'un d'eux. Ils écoutaient encore, que les sons du piano s'étaient déjà tus. Titus, assis dans l'ombre, observe leurs visages. Dans les murmures qui suivent la fin du morceau, Chopin distingue l'admiration pour son jeu mais il devine bien que ses compositions les déroutent complètement.

Lorsqu'ils sortent, Titus dit :

— Tu as entendu ? L'un de ces gros lourds a dit que tu pouvais jouer, certes, mais pas composer.

Chopin éclate de rire mais s'assombrit aussitôt.

— Je te l'avais bien dit, répond-il à Titus. C'est bien pourquoi je ne voulais pas perdre mon temps ici. Pourquoi diable ai-je accepté de jouer ce soir. Mais qu'est-ce que c'est que cela, dit Chopin et il sort de sa poche les Fremden Karden. Ah! Monsieur Scharff s'écrie-t-il, et Chopin retrouve toute sa bonne humeur. Ce brave M. Scharff, quelle va être sa stupéfaction en voyant l'étranger lui-même sur l'estrade! Pour Schnabel et pour lui, allons! Je suis content de leur faire plaisir!

Il avait l'art de savoir être aimable avec chacun, quelle que fut la circonstance et quel que fut l'homme, à condition que celui-ci fût simple et franc, cordial et naturel.

Chopin joua donc ses œuvres, à la Ressource. « *En dehors du Rondo, j'improvisai pour les connaisseurs sur un thème de la « Muette de Portici* ».

C'était là son thème favori, et c'était aussi l'épreuve favorite des grands amateurs de musique et même de la foule qui, sans posséder le bon goût véritable, aimait du moins la musique, comme les musiciens de Wroclaw, d'un amour fanatique.

Ainsi que dans toutes les soirées musicales de l'époque, ici comme en Pologne, au concert succédèrent les danses et la collation. « *Schnabel voulut m'offrir à souper, mais je n'acceptai que du bouillon* ».

Chopin cependant assiste un moment à la soirée, à seule fin de jouir, et de l'étonnement de M. Scharff, et du plaisir qu'il causait au vieux M. Schnabel. Les Allemands, surpris et confondus par la nouveauté du jeu et des œuvres de Frédéric ne savaient s'ils devaient se joindre aux compliments de Schnabel et reconnaître en Chopin un des maîtres de la musique. Schnabel ne cessait de l'embrasser. Les Allemands préféraient se tenir sur leur garde et, « *Titus s'amusa bien à les regarder* ».

Afin de les confondre encore, Chopin parla de son vieux professeur Elsner dont les magnifiques œuvres étaient inconnues à Wroclaw. Après quoi, il pressa les présentations, pendant que l'orchestre se préparait pour les danses et que le Monsieur Hellwig « *le stagiaire* » comme l'appelait Chopin, chantait « *pour se consoler* » un air de Figaro, du Barbier.....

Les dames, coiffées de plumes et vêtues de lourdes robes, des pendantifs d'améthyste et d'or au cou désiraient le connaître, elles s'avançaient lourdement vers lui, mais il se glissa dehors en compagnie de Titus et tous deux, s'échappèrent en riant. Ils s'enfuyaient dormir, en pensant à la Pologne qu'ils venaient de quitter, et tout aussitôt, rêver à la prochaine étape qui était Dresde.

Dresde, la saxonne

Dresde, ville de Saxe, était encore un vrai décor du XVIIIe siècle où les perruques blanches venaient à peine de quitter les têtes chauves. On y trouvait en tout cas des chaises à porteur, et un des premiers soins de Chopin fut de se faire porter « *dans cette drôle de boîte* » pour se rendre à l'une des invitations qu'il devait recevoir en grand nombre durant son séjour à Dresde.

« *Pendant le trajet, je trouvai bien drôle d'être véhiculé par des porteurs en livrée; j'avais grande envie de défoncer le fond de la boîte mais je me retins* ».

Avec peine, sans doute. Mais il s'amusait, tout le premier, de ces fastes déjà désuets, de ces lentes cérémonies et pompeux protocoles, il descendait noblement de la chaise à porteur en question et gravissait avec légèreté les escaliers des demeures toutes illuminées.

Le son d'un orchestre plein d'entrain venait des salons où les dames de la Société buvait du thé et parfois même tricotaient, ce qui déchaînait toute son ironie :

« *Alors scintillèrent à mes yeux non pas tant les brillants dont elles étaient parées, qu'une myriade d'aiguilles à tricoter* ».

Les chanteurs italiens ici, faisaient fureur et lorsqu'il entendait à ce moment-là, Fra Diavolo il avait de plus en plus l'envie de continuer son chemin vers l'Italie. Que fut-il advenu de lui ? L'orchestre jouait, niché entre deux colonnes et répandait sa gracieuse musique, la Prima Donna italienne, chantait et souriait à Rossini le maître de l'heure, tout était joyeux, léger, musical, des sopranistes napolitains célèbres chantaient délicieusement, un violoniste italien l'invitait à Milan..... Il désirait encore entendre la Muette de Portici, son opéra favori, et désirait plus encore entendre que jouer, ainsi qu'il

l'avait fait à Wroclaw, mais Dresde lui promettait aussi un piège auquel il se livra par amitié.

Chopin était sensible à la bonté des personnes qu'il rencontrait, leur amabilité. Si le mot sympathique avait eu un emploi aussi fréquent que de nos jours, il en eût fait certes un grand usage. Un mouvement de sympathie qui s'établissait entre un être et lui détachait chez Chopin toute une plaine pure et diamantée où sa confiance, son amour des choses et des gens s'épanchait en suaves mélodies.

Malgré les réceptions, les soirées à l'Opéra, les grandes messes chantées où assistaient le Roi et sa cour dans les chapelles dorées, il se prit d'amitié pour un monsieur Klengel qui suffit à lui seul à le décider de paraître chez un notable de la ville, et de jouer ensuite. Ce projet, qu'il repoussait en arrivant à Dresde, finit par lui plaire. La ville entière résonnait de musique et avec « *son cher Klengel* » à qui il avait été rendre une première visite, il passe de nombreuses heures à jouer, à parler. « *J'aime causer avec lui*, écrivait-il, *parce qu'on peut apprendre quelque chose auprès de lui* ». Il joua à Klengel son *Concerto*, et le vieux Maître est enthousiasmé. Il court à travers toute la ville pour trouver une salle de musique libre, afin que Chopin puisse donner un Concert. Mais pendant ce temps-là, les invitations des dames polonaises commencent de pleuvoir de toutes parts.

Une très grande dame, Mme Dobrzycka, amie des Princesses de Saxe, a invité Frédéric à l'occasion de son anniversaire. Un soir, conduit par sa chaise à porteur, il trouve la grande demeure parée comme pour un gala royal. Les fleurs et les plantes garnissent les marches monumentales des escaliers de marbre, des serviteurs portent des candélabres d'argent dans le grand salon où plusieurs personnes sont déjà réunies. Des dames sont assises sur les canapés. Habillées d'immenses robes de soie, leurs blancs visages sont encadrés de boucles noires ou blondes, miniatures précieuses. Elles écoutent, comme écouteront tant de visages féminins. Chopin improvise à peine. Il se souvient des princesses Elise et Wanda, de Constance, des palais où se promenait

leur grâce déjà révolue et qu'il vient de fuir. Ne serait-ce pas plutôt un jour celle qu'il aimera ? La musique s'échappe de ses doigts, s'enflamme et s'anime. Il ferme les yeux. Sa route est longue encore. Il avancera, il grandira, sa musique bouleversera le monde.

Lorsqu'il eut fini de jouer, on lui présenta les précieuses miniatures. C'étaient les Princesses de Saxe, leurs Royales Majestés.

Elles demandèrent aimablement à Chopin dans quel pays il comptait se rendre après son rapide séjour à Dresde. Il répondit :

— Je désire vivement connaître l'Italie.

Aussitôt les princesses lui promirent des lettres pour les Cours Royales et Princières d'Italie, la Reine des Deux Siciles à Naples et une de leurs parentes, la Princesse Usilano, qui résidait à Rome, pour la Princesse de Luca et pour la Vice-Reine de Milan. Quelques-unes de ces lettres lui furent portées le matin de son départ par un aide de camp des Princesses. Il échangea des adresses, avec Mme Dobrycka et tous les Polonais de la ville, le Général Kniaziewzc qui s'était entiché de lui, Mme Niesiolowska qui le dorlotait, l'accompagnaient à son départ. Titus serrait des mains, Klengel embrassait Chopin et lui donnait rendez-vous à Vienne, lui promettant gloire et bonheur.

Il quitta Dresde La Saxonne, la tête emplie de musique italienne, de refrains napolitains, d'échos de ce Milan qu'il croyait proche. Et pourtant, rien en son œuvre ne se ressentit de cette courte agitation mondaine où les prestiges de l'Italie franchissaient les frontières sur un air de violon.

Sur Chopin, âme nourrie de sa patrie, rien n'avait de prise. Il n'avait qu'un but, qu'une idée : perfectionner son art afin d'être fort lui-même et faire entendre plus loin que son pays la beauté de cet art musical.

Délices et pianos à Vienne

Dès qu'ils arrivèrent à Vienne, Chopin et Titus allèrent passer la soirée à l'Opéra. On jouait Othello, où la jolie Mlle Heinsfetter chantait de fort agréable façon. Cette soirée plut à Chopin, il retrouvait Vienne et sa musique, son animation citadine, ses habitants imprévus, ses promenades favorites, le Prater, l'Altaria, et s'il loua un appartement sur le Kohlmarkt, il se rappela que Haydn, pauvre et inconnu, avait habité quelque cent ans auparavant cette même rue que de vieilles maisons bordaient alors assez misérablement. Mais Vienne, en 1830, était devenue une grande ville, plaisante et riche, après le Congrès de 1815, et son alliance avec la Prusse et la Russie lui déléguait une brillante population.

Dans la ville se pressait aussi toute une foule que Chopin, pour n'en connaître que les éléments les plus aristocratiques, ne rencontrait pas moins dans les nombreuses auberges, ou Kaffeehaus, qui étaient une des grandes attractions de la ville. Là, se réunissaient les premiers esprits libéraux à qui les récentes crises politiques françaises rappelaient l'existence nationale des peuples. La vie publique s'organisait de plus en plus dans Vienne dont l'hospitalité des habitants jusqu'ici était connue. Les étrangers continuaient d'apporter sans cesse les échos des pays voisins, la colonie polonaise était elle-même importante, l'italienne aussi, mais parmi les Français, Chopin semble n'avoir guère connu qu'un charcutier qui, d'après lui, colportait avec d'excellents saucissons, les idées subversives de la Révolution française. Et l'opinion des Viennois est que ce Français, « *dans son élégant magasin* », doit être considéré comme suspect tout aussi bien que les Polonais d'ailleurs, dont la faveur auprès d'eux semble diminuer de jour en jour.

Les nouvelles les plus singulières parviennent, en effet, depuis peu, à Vienne.

Dans cette ville où l'on s'amuse, les échos d'une lutte patriotique résonnent mal. Les détails manquent encore et Chopin lui-même est peu informé.

Varsovie s'est soulevée contre le Tzar Nicolas Ier dans la nuit du 29 Novembre 1830. Depuis longtemps épris de libéralisme, les Polonais qui subissaient le régime forgé de toutes pièces par le Congrès de Vienne, recevaient avidement les idées révolutionnaires qui couraient alors le monde depuis la République et le Consulat Français. Vienne, Ville du Congrès, pouvait-elle oublier les grandes gloires militaires qui avaient transporté avec elles l'idée de cette liberté des peuples, que Kociusko déjà avait écrit avec son sang sur la terre polonaise. Cette idée, bien qu'imparfaite encore, avait apporté comme une tempête qui, calmée depuis les partages du Congrès, où la Pologne s'était vue divisée en trois parties, l'une donnée à la Russie, l'autre à la Prusse et la troisième à l'Autriche, se réveillait aujourd'hui plus aiguë que jamais.

Les peuples voulaient vivre de leur propre force qu'ils sentaient immense. La grande ombre de Kosciusko revenait comme un fantôme glorieux, couronné de prisons et de tortures que les Tzars inassouvis avaient accumulées sur son corps et sur celui de la patrie polonaise.

Alors qu'en France, la Convention poursuivait l'établissement légal du nouveau régime républicain, à bien des kilomètres de là, la Pologne, qui n'avait cessé depuis des siècles de se tourner vers la France, se livrait à des expériences semblables qui devaient la conduire à des luttes sanglantes. Elles seraient soutenues par la vaillance indomptable, la persévérance de tout un peuple. La conscience nationale allait enfin se réveiller.

Une première constitution, en 1791, avait déjà appelé des réformes libérales qui visaient à la création d'une Chambre des Députés élus à la majorité, cette Chambre assisterait le Monarque qui réunissait la Pologne et la Lithuanie pour une unité politique et administrative. Si la bourgeoisie recevait des avantages, la paysannerie ne trouvait encore aucun changement à son sort, qui

était, on le sait, misérable. Les réformateurs crurent avoir plus de temps devant eux. Hélas, les monarchistes et les féodaux cherchèrent à l'étranger une alliance puissante qui les délivrât au plus tôt de ces institutions libérales et révolutionnaires. Ils firent appel à Catherine II de Russie, à la Prusse, à l'Autriche qui envoyèrent leurs troupes, entrèrent dans Varsovie et se partagèrent la Pologne sans plus de façon. La France et l'Angleterre ne purent envoyer que leur sympathie. Émigrés une première fois, les Chefs de la Constitution se révoltèrent et préparèrent l'insurrection qui placée sous le commandement du Général Kosciusko, entraîna les Polonais dans la lutte armée. Mais la Prusse et l'Autriche envoyèrent leurs troupes aux côtés des soldats de la tsarine et Kosciusko, battu devant Varsovie, fut fait prisonnier.

La Pologne fut de nouveau partagée et envahie par les monarchistes de l'Europe qui luttaient, Catherine II en tête, non contre les seuls Polonais, mais aussi contre ces Jacobins de Français qui osaient bouleverser la vie internationale de leur idéal de liberté.

Le Consulat et l'Empire allaient encore bouleverser les Cours royales, de la Saxe à la Galicie, de la Pologne à l'Autriche, de la Russie à la Prusse. Les sympathies de Bonaparte allaient indiscutablement à la Pologne, aussi lorsque Dombrowski lui proposa la création d'une armée polonaise, accepta-t-il avec intérêt.

Les « Légions polonaises Auxiliaires de Lombardie » rassemblèrent alors tous les Polonais émigrés. Non, la Pologne n'était pas morte, et de Paris, de Venise et de Constantinople, Michel Oginski et le Général Dombrowski commencèrent leur triomphante chevauchée sous les ordres de Bonaparte. Ils espéraient parvenir jusqu'à leur patrie opprimée et la délivrer dans un avenir proche vers lequel ils tendaient toutes leurs forces, aidés par les chants des poètes, tels que Woroniez qui déjà s'inspirait des luttes que menait le peuple polonais pour retrouver sa liberté nationale. Ces légions participèrent à toute la campagne d'Italie et bien que déçus par leur dissolution lors de la paix de Lunéville le 9 février 1801 et la conclusion de la paix entre la France et la Russie,

les Polonais ne continuèrent pas moins à mettre leur confiance en Napoléon. Et lorsque celui-ci, en 1806, jugea la guerre contre la Prusse inévitable, Dombrowski n'hésita pas à mettre les armes aux mains des Polonais qui reçurent triomphalement l'Empereur à Varsovie.

Napoléon créa alors le Grand Duché de Varsovie en lui donnant la constitution de l'An VIII qui laissait à la Pologne ses traditions, garantissait la liberté personnelle, l'égalité devant la loi, la suppression de l'esclavage. La Justice fut organisée et le code Napoléon entra en vigueur.

A l'heure de la campagne de Russie, l'empereur trouva l'armée polonaise commandée par le Prince Poniatowski prête à combattre à ses côtés. La Grande Armée, en 1812, comprenait 100.000 Polonais. Avec elle, ils se battirent à Smolensk et Borodino. Lorsque la défaite eut barré la route de Moscou et que les Français se retirèrent, protégés par les Polonais sur la Bérésina, l'on peut dire que l'enfance de Chopin, il avait alors 3 ans, entendit passer Napoléon, sa grande et valeureuse armée défaite dans les rues de Varsovie, les tristes sabres, les blessés, les tambours muets.....

Mais le prix de la liberté ranimait encore les dernières forces combattantes et Poniatowski n'abandonna pas Napoléon. Nommé Maréchal de France il périt sur les champs de bataille de Leipzig. Enfin les derniers lanciers polonais accompagnèrent l'Empereur jusqu'à l'Ile d'Elbe.

Le Congrès de 1815 avait ramené toutes ces belles troupes à la raison. La Pologne fut partagée. Or, voici que Vienne, qui avait sanctionné l'inique partage de la Pologne, apprenait en ce mois de novembre 1830, la nouvelle d'un nouveau soulèvement. Une fois de plus la liberté des individualités nationales était remise en question.

Vienne valsait avec Strauss et dans le même temps, Varsovie prenait les armes. Téméraire et chevaleresque, qu'allait-il encore advenir de ce courage sans cesse dépensé, sans cesse martyrisé ?.....

Chopin et Titus trouvent dans Vienne des plaisirs auxquels nos jeunes gens ne sauraient résister. La divine

musique emplit les demeures les plus somptueuses jusqu'aux auberges les plus sombres. Vienne est encore le rendez-vous des musiciens les plus célèbres. Chopin brûle de les connaître bientôt tous et de s'installer avec Titus dans l'appartement que leur loue une charmante baronne viennoise à côté d'un amiral anglais.

Mais il ne se décide pas à porter ses lettres de recommandation à toutes les personnes qui l'attendent à Vienne. Tous deux vont au théâtre à peu près tous les soirs et ne se lassent pas d'entendre, La Muette de Portici, Fra Diavolo, le Titus de Mozart, le Guillaume Tell de Rossini. Il ne voit pas encore très bien comment il donnera son concert. Il hésite. N'écrit-il pas le premier jour de son arrivée à Vienne qu'il a peur ?..... Est-ce parce qu'il est sans nouvelles de sa famille ? Les lettres adressées à Prague ne l'ont pas encore atteint ! Ou bien cette atmosphère de suspicion naissante à l'égard des étrangers et en particulier des Polonais, commence-t-elle de l'impressionner ?

Il sent l'air troublé par d'obscures veines gonflées d'une lente inquiétude. Les valses de Strauss emplissent les rues et les salons, le fleuve et les places, tout résonne de cette musique facile, mousseline légère et brillante que fredonne chacun dans la ville, comédiens et boutiquiers, tziganes et bourgeois, grands seigneurs et musiciens ambulants. Chopin est irrité de cette faveur. Par ailleurs, ses œuvres, la *Sonate* et les 2e *Variations*, ne sont pas encore imprimées comme le lui avait promis l'éditeur Hasslinger dont l'intelligence trouva vingt ans après que Chopin lui en eût remis les manuscrits, la prodigieuse valeur, tout occupé qu'il était d'éditer la musique d'un Strauss.

L'hospitalité que Chopin reçoit chez le docteur Malfati, un ami de ses parents, lui offre cependant maison et table polonaises, le jambon, les choux et la casha.

Il pense tout de même à son concert. En vue de cette manifestation, il s'exerce tous les jours chez le fabricant de pianos Graff en attendant que celui-ci fasse porter le magnifique instrument qu'il lui destine dans son nouvel appartement. Chopin « *veut délier ses doigts engourdis par le voyage* ».

En réalité, auprès de son piano, il oublie Vienne. Des accents troublants résonnent, qui ne sont pas les siens et qui sont de moins en moins à son unisson, malgré ses amitiés professionnelles avec Nidecki, les compositeurs Czerny, Hummel, les marchands de musique, les fabricants de pianos et les soirées musicales qui réunissent une belle et élégante société.

Titus part pour l'armée

Une fumée bleue emplit l'auberge. Elle plane contre le plafond doré et peint de scènes populaires, que décorent encore des papiers découpés, des jambons crus, des bouquets de fleurs. Un orchestre est caché par un peu de verdure, dans un coin de la salle. Les musiciens habillés de gais costumes accordent leurs instruments. Un menuet de Haydn s'élève léger, aérien, qui accompagne l'aubergiste portant à bout de bras ses lourdes cruches de bière.

Chopin vient d'entrer, il est souriant, rayonnant, il regarde de tous côtés.

Titus n'est pas encore là. S'asseyant à leur table habituelle et sans plus l'attendre, il sort de sa poche tout un paquet de lettres. L'une est la plus grande et la plus épaisse. Une autre est adressée à Titus.

— Ah l'animal, il est encore en retard. Mais, mon Dieu, que la vie est belle, s'écrie Chopin à mi-voix. Et des larmes viennent à ses yeux, en ouvrant la lettre depuis si longtemps attendue. Il relit doucement les lignes qui dansent devant ses yeux. En sortant de la poste, où il s'arrête tous les jours, il a décacheté et lu rapidement le courrier qui l'attendait. Maintenant, il retrouve à chaque mot, à chaque dessin d'une écriture si chère, la présence de ses parents bien-aimés et de ses sœurs chéries.

« *Mon cœur s'est doucement épanoui* » écrit-il dans la réponse qui déjà vient à ses lèvres. Son visage s'est apaisé, il retrouve un peu de calme, sa joie si près encore de la joie enfantine revient à flot et voici Titus qui entre :

— Il y a quelque chose pour toi, une lettre des tiens. Ah ! quel bonheur ! Vite, ouvre vite. Mes parents t'embrassent. J'ai une lettre d'eux. Oh! Chère

Varsovie, cela fait quatre semaines que nous l'avons quittée, le sais-tu Titus!

— Oui..... Laisse-moi lire.

— Pendant ce temps, je commande le dîner. Aubergiste! Apportez-nous du vin, ah! non pas de bière aujourd'hui!

Les musiciens commencent une valse de Strauss. Les clients de l'auberge applaudissent.

— Ah! les maudits Viennois et leur musique de quatre sous! s'écrie Chopin. rien dans mon cœur, ne fera taire les accords des mazoures de notre Mazovie bien-aimée. La Krakowiak chante plus fort en moi. N'est-ce pas Titus?

— Oui, dit Titus. Au diable leurs valses! Mais Varsovie est loin, tout de même, trop loin..... ajoute-t-il soudain assombri.

— Qu'as-tu? demande vivement Chopin.

— Rien, qu'un peu de nostalgie. Fais apporter des strudels, et tous leurs plats. Ce n'est pas un jour de fête, non..... Se peut-il vraiment.....

— Écoute Titus, dit brusquement Chopin, quels sont ces mystères?

— Rien, absolument rien, répond Titus, qui relève la tête et reprend son sourire et son entrain. Nous sommes à Vienne, il faut que tu sois installé rapidement, voilà mon plus cher désir.

Cher et vieux Titus! Il cache à Chopin les événements qui ont surgi à Varsovie, les troubles qui commencent à soulever la ville. Il veut laisser quelque répit encore à son ami. Quant à lui son choix est fait. Dès que Chopin sera chez lui, travaillant et composant enfin, il lui fera part de sa décision. Il partira pour la Pologne rejoindre les insurgés.

Déjà, sans doute, par lettre, il a dû avertir ses parents et les parents de Chopin qu'il n'est pas utile encore de tenir son ami au courant des vicissitudes que subissent les habitants de Varsovie, leurs inquiétudes et les combats qui déjà se livrent dans les provinces. Faible et inapte au service armé, Chopin doit remplir une mission que Titus pressent différente de la sienne. Il l'engage à s'en aller

plus loin encore, sur cette route qui est celle non seulement de Stuttgart, Munich, Paris et Londres, mais celle d'une gloire invincible qui ramènera un jour vers la Pologne l'éclat de l'art sublime de son enfant.

C'est ainsi qu'une nuit de décembre, il dut faire ses adieux à Chopin. A Chopin qu'il ne reverrait plus. A Chopin, dont il n'entendrait plus désormais que ce qui ne devait jamais mourir, des œuvres plus belles que tout ce que l'on avait entendu jusqu'alors, une musique qui était le chant d'une patrie malheureuse.

Les heures étaient sombres. Pour la quatrième fois Varsovie se soulevait. Chopin connaissait les fluctuations sensibles des Varsoviens dans leur vie sociale et politique, il pressentait les souffrances vers lesquelles se dirigeait encore vaillamment la Pologne. Il cachait son émotion à Titus, qui le rassure jusqu'à la dernière minute et le le quitte en souriant comme au temps de leur jeunesse. Tous deux s'embrassent longuement.

Chopin est seul. Il s'appuie au balcon de sa fenêtre, ses cheveux clairs entourent un visage pâle qui reprend peu à peu ses couleurs avec le jour. Il est en robe de chambre, et il attend le peintre Hummel qui fait son portrait au pastel. L'esquisse est parfaite. Chopin trouve qu'il lui donne une mine inspirée. Il se demande pourquoi.

Vienne s'éveille. Il connaît maintenant presque tous les musiciens de cette ville qui lui est devenue familière, il a des amis partout, qu'il rencontre sur les promenades aux beaux ombrages. Il retrouve à chaque instant ses compagnons préférés, Slavik, le violoniste virtuose, Czernry, Diabelli, Kessler, autant de noms qui d'une plume plus ou moins modeste fixent les échos de cette époque fertile en génies musicaux. Chopin au milieu d'eux apporte une forme neuve, fraîche et révolutionnaire. Si la Pologne elle-même était aux avant-gardes des mouvements libéraux qui tentaient de donner à tous les hommes, quels qu'ils soient, la place à laquelle ils avaient droit, bourgeois, paysans, israélites, intellectuels ou artistes, dans le domaine seul de la musique, Chopin apportait ces formes harmoniques inconnues jusqu'alors. Il était le révolutionnaire qui ne craignait pas, par amour de sa

patrie, de puiser dans les trésors méconnus des richesses populaires.

Ces richesses étaient toujours grandes en Pologne. Les arts jouissaient d'une grande faveur. Les sculptures les plus expressives, les peintures les plus imaginatives, témoignaient du goût que les paysans des villages les plus retirés, et sans doute les plus persécutés, portaient aux travaux d'art. A la veillée, lorsqu'un soir plus tranquille faisait oublier la misère de la chaumière, les rafles de police, les patrouilles militaires, les chants s'élevaient, le paysan prenait pinceaux et lames de fer et ses rêves, que rien ne pouvait suspendre, trouvaient leurs formes dans les bois bruts, les lins qu'ils tissaient, les verres qu'ils peignaient. Ces forces existaient, bien réelles, la période romantique donnait en effet à l'art polonais populaire ses œuvres les plus fraîches et les plus librement exécutées, c'était le trésor sauvegardé qui allait survivre à ce cataclysme comme à tous ceux qui devaient suivre et l'œuvre musicale de Chopin l'accompagnerait comme une justification grandiose de la Pologne toujours vivante.

A Vienne, Chopin commence de vivre plus proche de la foule même, étonné par elle sans doute, froissé plus d'une fois. Il n'en fréquente pas moins, en dehors des brillantes réceptions, les Kaffeehaus, ces cafés de Vienne déjà célèbres à l'époque par la foule où se trouvent mélangés des éléments qui ne se sont jamais rencontrés jusqu'ici, bourgeois, aristocrates et commerçants. Les valses de Strauss ne demandent qu'un facile oubli, par leur musique sans pensée véritable, et elles recueillent le succès étourdissant où, coude à coude, la foule chante et se réjouit dans un refrain du dimanche.

Sur ce fond de bruit, Chopin sent mieux aussi le retrait de son âme vers une solitude de plus en plus douloureuse à mesure que les nouvelles, les pressentiments, lui parviennent, mêlés les uns aux autres dans sa sensibilité qui va s'exaspérant de jour en jour. Une solitude qu'il ne connaissait pas s'approche de lui.

« *Comme je me sens bien dans cette chambre,* écrit-il, *en face, un toit, en bas des pygmées. Je me trouve au-dessus d'eux! Je me sens le mieux, lorsqu'après avoir joué sur l'ennuyeux piano de Graff, je vais me coucher avec vos lettres dans la main. Aussi bien je ne vois que vous dans mes rêves* ».

Et commence alors l'incertitude sur ce qu'il doit faire dans l'avenir proche. Parmi les souvenirs qui l'assaillent, s'avancent les airs polonais et les mazoures paysannes. Plus que jamais, dans le tourbillon bruyant et facile des valses de Strauss et de Lanner qui encouragent le « *goût corrompu des Viennois* », Chopin sent s'affirmer au contraire la vigueur, la pureté dure et aiguisée des airs polonais, il écrit aussitôt des mazoures qu'il envoie à ses sœurs en leur recommandant fermement sa décision : « *elles ne sont pas faites pour danser* ». Leur rythme est fait pour appeler sans cesse les pas sur la route, les marches scandées et les piétinements passionnés, où le souffle reprend force et courage, qui va droit vers l'horizon, dans les plaines sans fin.

Il ne compose pas pour plaire aux foules, lui qui sera chanté par l'univers entier, lui qui sera aimé du peuple, il compose pour donner un chant, une musique à ce peuple qui est le sien et qu'il écoute dans le jour et dans la nuit.

Une harmonie lugubre s'élevait en moi...

C'est la veille de Noël. Il fait beau et doux. Invités chez Constance Bayer, une dame polonaise, Chopin et Slawick le violoniste s'installent dans le salon où les albums de musique portent le nom de Constance. Chopin les feuillette en rêvant. Ce nom si harmonieux est celui de celle qu'il aime et qui est restée à Varsovie. Pendant ce temps, Slawick accorde son violon, Constance Bayer le regarde et l'admire. Nos deux jeunes gens sont tout à la douceur de cette maison qui rappelle, à l'un des souvenirs précieux, à l'autre, l'instant présent. Puis Chopin s'asseoit devant le piano et il commence à jouer les variations sur un thème de Beethoven que lui et Slawick ont décidé d'écrire ensemble, il y a quelque temps. Bientôt les pleurs du violon se mêlent aux notes claires des géniales Variations et les deux amis oubliant les deux Constance s'élancent dans une sublime harmonie.

Les heures passent. Quittant l'accueil de la maison, les deux musiciens s'engagent dans les rues de Vienne. La douceur du temps amène aussi des passants nombreux qui admirent les boutiques et les étalages, les sapins de Galicie garnis de verreries brillantes, les pommes dorées et les glands d'argent, les fines porcelaines emplies de friandises, les boîtes de fruits confits, les crèmes qui glacent les gâteaux et les petits pains piqués de cumin et d'angélique. Tout respire les Noëls parfumés de prières de crèches naïves, de fêtes et de familles réunies.

Slawick qui doit se rendre à la Messe de Minuit à la Chapelle Impériale laisse en route Chopin et celui-ci lentement revient, seul, par les rues tranquilles et vieilles du quartier Saint-Étienne. Les cloches de Noël n'ont pas encore appelé les fidèles à l'office. L'église dresse sa masse

noire et déliée, sa haute flèche, et nulle lumière ne brille encore à travers les vitraux sombres.

La place est calme, le ciel plein d'étoiles claires, un vent doux frôle les toitures et les colonnes du porche. Chopin pousse une porte basse capitonnée de cuir usé, il pénètre dans l'église. Il avance dans l'ombre et s'arrête aussitôt. Il s'est appuyé contre un pilier. Un bienheureux silence l'entoure, qui l'endort peu à peu. « *Parfois seulement les pas du sacristain qui allumait les cierges au fond de l'église, interrompait ma léthargie* ». Puis le froid l'envahit, tournant la tête, ses yeux se portent sur un tombeau, il regarde à ses pieds et il voit une pierre tombale, les pas du sacristain errent d'une chapelle à l'autre et l'idée de la mort apparaît à Chopin, il regarde les tombeaux « *il n'en manquait plus qu'un au-dessus de moi* ».

« *Une harmonie lugubre s'élevait en moi.....* ».

Dans l'église Saint-Etienne tout emplie d'ombres qui prennent les formes les plus lugubres des dangers que courent sa famille et sa patrie, seul dans cette solitude dont il « *s'abreuvait avec délices* », Chopin entrevoit la mort et la vie, leurs grandeurs et leurs misères. Mais la grandeur l'étreint davantage. Ce mot réveille en lui le passé de sa glorieuse patrie et il évoque Sobienski, fondateur de la dynastie qui donna une de ses frontières à la Pologne. Il voudrait deviner, « *ne fût-ce qu'en partie, les chants dont l'écho assourdi erre encore sur les bords du Danube et que chantaient les troupes du Roi Jean Sobienski* ».

Les cloches alors se mettent à sonner, les lumières envahissent la nef, les orgues répandent leurs vagues sonores et fuyant les hommes qui entrent par petits groupes, Chopin quitte l'église.

Le voici dehors, il remonte le col de son pardessus et ce geste lui rappelle le sien encore, lorsqu'il était à Varsovie sur le Krakowskie Przedmiescie, et il marche à travers les « *belles rues de Vienne* », il emporte ses rêves qui ne le quitteront plus de la nuit, il porte déjà ses pas sur un chemin qui vient à l'instant de s'ouvrir. Il est seul, il a laissé derrière lui son enfance, Varsovie, ses parents, ses sœurs, Constance, ses amis, ses premières œuvres qu'il a composées dans la tendresse ou l'indolente

douceur de l'adolescence. Il va vers une douleur que la patrie, apparue si distinctement cette nuit, éveille soudainement en lui. Cette douleur est profonde et il ne pourra se débarrasser d'elle qu'en la transposant dans un prélude qui deviendra une de ses plus belles œuvres.

Après avoir assisté dans la chapelle du château à une messe dont il n'entendit sans doute pas grand chose, tout absorbé par la musique qui déferle en lui, il rentre, il s'endort et il rêve à sa famille.

Rue du Faubourg de Cracovie, il règne un silence d'hiver. Nul souffle que la neige qui tombe, nulle plainte que le vent. Ce silence passe les portes, froid, chargé de mystère et d'incertitude. Il erre dans les galeries et les chambres et il frappe à la porte d'un grand salon où brille une lampe. Là, c'est aussi le silence. Des personnes, assises sur les chaises d'acajou brillant ou accoudées à des guéridons que la pénombre enveloppe, semblent écouter quelque invisible visiteur. L'une d'elles tient une lettre à la main et la lumière de la lampe glisse sur cette feuille couverte d'une écriture chérie. C'est la mère de Chopin et aussitôt qu'elle relève la tête, son mari, ses filles, les élèves de son mari, Titus Woycichowski nouvellement arrivé, Jean Matuzinski venu aux nouvelles, Constance peut-être, Elsner, Albert Zwyny, tous s'animent peu à peu, et la lumière de la lampe grandissant, les visages s'éclairent d'un coup, resplendissent et prennent la parole.

— Cher fils, dit Nicolas Chopin, il est loin de nous pour la première fois en ce soir de Noël.

— Sans doute rêve-t-il à nous, murmure Justine Chopin et elle regarde le piano muet dans l'ombre dont son fils Frédéric a fait tant de fois vibrer les accords les plus merveilleux, les notes les plus mélodieuses.

— Oh! oui s'écrie Isabelle toute joyeuse et vivante, je sais qu'il pense à nous dans ce Vienne de bruits et de brillantes dames. Je lui envoie souvent des cartes de Varsovie, la statue du Roi Sigismond, nos belles places, je suis sûre qu'il les regarde plus d'une fois, et ce soir, il pense que nous étions à prier pour lui tout à l'heure à la chapelle des Bernardins.

— Cher frère, dit Louise, en regardant plus loin

que les fenêtres closes de lourds rideaux, franchissant les plaines et les espaces que couvre une nuit d'absence et de rêve. Elle revoit son frère chéri.

Constance, Titus et Jean, sont assis dans un coin du salon, un peu retirés et chuchotant.

— Oui, soupire Constance. Il est fort occupé, il n'eut qu'à choisir entre vingt réunions, et peut-être même a-t-il été à toutes, élégant, pressé, fêté, joyeux.....

— Oh! dit Jean Matusynski, quelle femme injuste vous faites! Lui qui ne m'écrit que pour vous, pour que je vous dise que même après sa mort, ses cendres se presseront à vos pieds...

— C'est vrai, reprend Titus, lui qui craint que vous vous moquiez, alors qu'il est seul.....

— Mon enfant est seul, dit la mère, il s'est endormi et il me semble que nos pensées se rencontrent, que nos fronts se touchent, plus hauts que la nuit même...

Et des larmes viennent à ses yeux.

Mais quel est ce bruit?

Un galop de cheval retentit dans la rue dont il rompt le silence. Et le silence disparaît, d'autres galops surgissent, frappent la neige glacée, fouets et haleines qui froissent leurs nuages humides, fers cinglants qui se brouillent et s'emmêlent et brusquement l'arrêt que gronde sourdement le tambour.

Une voix. Un ordre. Puis, en cadence, les pas s'égalisent, se forment, se groupent, et dans l'accord qui les unit, le bataillon s'ébranle et s'enfonce dans la nuit. Ils sont sur la route. Titus est parti. Jean est parti. Les pas scandés font grandir le chant qui souffle et qui mugit et monte et s'affirme et éclate. Triomphe, victoire! Mais des cris résonnent, des coups de faulx glissent et tuent. Les pierres tombales se redressent, la mort engloutit les morts.

..... Mon Dieu, murmure Nicolas Chopin en fermant les yeux, heureusement que Frédéric n'est pas là. Il ne peut pas combattre, parce qu'il n'a pas les forces suffisantes.

— Dites-lui de rester où il est.

— Mais est-ce vraiment la meilleure solution,

demande le père de Chopin. Là-bas aussi il y aura peut-être des troubles quelque jour, ici nous serions tous ensemble si jamais les événements s'aggravent.

— Laissons-le faire ce qu'il veut.

— Ecrivez-lui de rentrer...

— Non, s'écrie Louise avec sa véhémence, il faut l'éloignement à Frédéric. Qui nous dit qu'il ne participe pas de toute son âme à nos frayeurs, à nos tourments? Ces cloches qui sonnent, ô écoutez, comme elles résonnent tristement, il les entend, et les rassemblements des soldats et leurs marches. C'est là-bas qu'il les entend. C'est là-bas qu'ils vont jaillir de lui. La lumière de notre lampe brille jusqu'à lui. Nous sommes sa force, mais son destin est plus fort encore. Il souffre avec nous et il entend les départs qui vident peu à peu Varsovie de ses jeunes gens.

La douce lampe a baissé sa lumière. Les chères présences ont achevé la veillée. Plus bas succède le visage des réunions secrètes qui se tiennent par tous les quartiers, dans toutes les maisons où déjà les mots d'ordre circulent, les armes se préparent.

Dans la ville, le mécontentement gronde. La Pologne veut retrouver sa liberté. Que le Tzar regagne sa Russie et laisse en paix le peuple polonais. Il va se choisir un gouvernement, il rassemble tous les patriotes qui un à un se joignent au Général Chlopicki que la Diète convoquée par lui, sans le Tzar, a reconnu comme chef du Gouvernement National. L'effervescence grandit dans Varsovie et le père de Chopin qui a déjà connu tant de révolutions et de luttes, alors qu'il était jeune, craint à présent pour sa famille, ses enfants bien-aimés qui l'entourent de cette tendresse égale à celle qu'il leur donne sans compter, à ses élèves dont il a la responsabilié, à ses leçons qui le font vivre, à son fils enfin, son bonheur et sa vie qu'il exhorte par tant de lettres attentives à poursuivre sur la voie qu'il a choisie, l'épanouissement d'un talent déjà reconnu par tous.

Sur Vienne et sur Varsovie les cloches de Noël roulent, emportant dans leur joyeuse envolée, les rêves qui se meuvent dans l'espace qui les sépare. Chopin, terrassé plus qu'endormi laisse un instant s'éloigner de

lui les harmonies qui dans cette nuit sont nées en lui. Et lorsqu'il s'éveille, il écarte les invitations qui l'attendent chez cet un et chez cet autre, il s'asseoit devant son piano. Son cœur est gonflé de tous les tendres souvenirs que le songe de cette nuit a ranimés comme une plaie vive. Les échos qui lui parviennent de Vienne imprégnés de musique et de bals, lui apportent tristesse et dégoût. Pour la première fois, il sent une douleur très secrète s'emparer de lui. Varsovie n'est plus la ville bien-aimée que ses jeunes années ont paré de flâneries et de premiers succès, la campagne polonaise n'est plus la britchka qui s'envolait si légèrement sur les routes des vacances joyeuses, c'est sa patrie qui forme l'une et l'autre, tremblantes sur une douce lumière. Voici que, brusquement, le danger survient. Il affermit et il avive leurs traits. La terre dégage ses parfums, la ville révèle ses silhouettes familières. Varsovie, la plaine polonaise, les fleuves, les ruisseaux et les chaumières c'est sa patrie, c'est la Pologne. Une Pologne qui veut vivre, étendre ses bras forts et jeunes, consciente de sa richesse. Chopin alors, retrouvant les thèmes de ses premières compositions, est emporté comme une lyre vivante dans l'afflux musical. De son piano ébranlé par les sons profonds, déferle tout ce qu'il a composé jadis, les Krakoviaks endiablés, les mazoures, gai bouquet de fleurs, et les chants et les danses, et peu à peu, leur richesse musicale lui apparaît si grande qu'il crée à nouveau pendant qu'il voit défiler devant lui les premières marches des patriotes rassemblés.

Il est devenu un patriote. Il s'est affirmé Polonais. Il le sentira jusqu'à sa mort. Si la Pologne se soulève c'est qu'elle veut être libre.

Six mois venaient de s'écouler. L'inquiétude qui s'était emparée de Chopin dans le mois de Noël n'avait fait que grandir. Du côté professionnel les déboires avaient été nombreux, les œuvres éditées en étaient restées aux Variations imprimées par Haslinger qui préférait Strauss ou Lanner ou Hummel, bien qu'il eut remis le manuscrit des Variations à la Bibliothèque Impériale. Son concert pour lequel il a fait tant de démarches n'a pas eu le succès qu'il était en droit d'attendre et il a vite fait de comprendre que la malveillance du public s'adresse plutôt à sa qualité de Polonais qu'à sa qualité de virtuose et de compositeur. Il s'est aperçu que son inquiétude, due à des événements politiques, ne datait pas seulement de cette nuit de Noël, mais qu'elle venait du 29 novembre même, le jour du soulèvement de Varsovie. A Noël, il en avait pris seulement conscience définitivement et depuis lors, le sort de sa Patrie avait envahi complètement ses préoccupations, et sa vie même. La forme la plus immédiate en était sa famille et les personnes qui lui étaient si chères, Constance Gladkowska, ses amis d'enfance, ses maîtres.

Puis, à la lumière de leur affection pour eux, il voyait quels liens l'attachaient à sa patrie, combien il était uni à elle par toutes ses fibres et regardant plus haut encore que le sort de sa patrie, c'était en même temps le sort de la liberté des peuples. Les peuples se révoltaient contre l'oppression étrangère qui ne favorisait que les riches familles et les grands propriétaires ou bien même les fonctionnaires obéissants, et serviles à l'ordre étranger.

A Moscou, l'Intelligenzia, les étudiants, faisaient corps avec l'élite polonaise qui luttait pour la liberté de ses forces nationales, contre l'impôt, contre la police tzariste.

Le 25 janvier 1831, la Diète Polonaise avait détrôné le Tzar Nicolas Ier, abolissant la Constitution qui faisait de la Pologne une colonie tzariste, depuis le Congrès de Vienne, et elle suspendait en même temps les articles de cette constitution qui donnaient au Grand-Duc Constantin la fonction d'un Roi. Un Gouvernement national était proclamé et l'armée polonaise se rangeait aux côtés des insurgés qui avaient pris le pouvoir. Le 26 janvier lorsqu'il écrivait à son vieux maître Elsner, Chopin avait déjà clairement analysé la situation de son pays et la sienne propre :

« *Du jour, cependant, où j'ai appris les événements du 29 novembre jusqu'à présent, il ne m'est arrivé rien d'autre que d'éprouver une inquiétude et une nostalgie croissante; c'est en vain que Malfatti s'efforce de me convaincre que tout artiste est cosmopolite. En serait-il même ainsi, qu'en tant qu'artiste je suis encore au berceau et comme Polonais j'ai plus de vingt ans; aussi ai-je l'espoir que, me connaissant, vous ne m'en voudrez pas Monsieur, si des sentiments plus anciens, prennent en moi le dessus et que je n'eusse pas encore pensé à m'occuper de mon concert. Des difficultés incomparablement plus grandes aujourd'hui y font obstacle. Non seulement la suite ininterrompue de concerts de pianos, tout en corrompant le genre de musique éloigne le public, mais surtout les événements de Varsovie, ont transformé ma situation, aussi défavorablement à Vienne qu'ils auraient pu agir en ma faveur à Paris.....* »

Il s'identifiait donc déjà la Pologne et dès l'instant où la situation lui apparut nettement défavorable, il n'eut qu'une idée; celle de poursuivre son voyage. Son hésitation maintenant était levée.

Aller en Italie ce n'était pas possible, les royaumes italiens demeuraient sous la dépendance de l'Autriche et par conséquent de la Russie, tous inféodés aux enfantements du Congrès de Vienne qui n'avait tenu aucun compte, on l'a vu, des revendications nationales et avait partagé les territoires au mépris de l'existence même des populations.

L'Allemagne, il la détestait pour les mêmes raisons, auxquelles s'ajoutaient des raisons d'aménités personnelles qui ne trouvaient à aucun moment à s'accorder avec la vie

berlinoise. Il ne connaissait pas encore les Schumann ou les Mendhelsonn qui, par leur talent, auraient pu effacer un temps la fâcheuse impression que lui avaient laissé le caractère allemand et le régime prussien.

Mais là aussi, lorsque le Prince Antoine Radzivill eut démissionné en 1830 de sa fonction de Lieutenant-Gouverneur de ce Grand-Duché de Posen que le Congrès de Vienne avait découpé dans le territoire polonais pour le joindre à la Prusse, l'hégémonie allemande après avoir écrasé la culture polonaise, avait vite repris ses droits et sa rigueur.

Il restait donc, comme il s'y attendait sans doute secrètement, la France et l'Angleterre, ces deux pays qui manifestaient à des degrés divers leurs volontés libérales et se montraient fiers d'accueillir les émigrés des nationalités opprimées.

Aussi bien, la vie de Vienne devenait de plus en plus lourde pour Frédéric Chopin. L'atmosphère de fête perpétuelle, les brillantes réceptions, les inimitiés des artistes viennois qu'il supporte mal, aiguisaient peu à peu sa décision. Avec Slawick seul, il retrouvait la beauté de la musique comprise et aimée, et il semble que ce soit là les meilleurs moments de sa vie à Vienne.

Le printemps est revenu. Chopin ne s'attarde pas à sa douceur qui se mêle aux airs de valse que tourne chaque orgue de Barbarie au coin des rues de la ville.

Des pressentiments l'oppressent, des certitudes l'étouffent, des souvenirs l'envahissent si précis, si nets qu'il se croit l'instrument vibrant d'une illusion merveilleuse et triste à la fois. Le visage de Constance lui apparaît proche et beau, il sent grandir son amour pour elle, son image ne le quitte pas, et en même temps, il sait qu'il ne la reverra jamais.

Le temps passe, le Prater après un temps vert est à présent fleuri, les promenades de Vienne ont retrouvé leur foule qui boit, danse et chante. Les amis les plus chers de Chopin, les Malfatti, regagnent leur maison d'été et Chopin, qui souvent leur rend visite, contemple mélancoliquement les beautés du paysage.

Une claire lumière illumine la campagne viennoise, le mois de mai est le mois des fleurs qui colorent les talus, les champs et les bosquets. « *D'un côté l'on voit Vienne s'étendre à ses pieds, si bien que la ville semble reliée directement à Schönbrun, et de l'autre de hautes montagnes, parsemées de villages et de monastères, font oublier les fracas et les pompes de cette ville bruyante* ». Mais c'est un printemps dont la douceur exquise lui paraît soudain fade et sans vie : ces campagnes tranquilles, ces hauteurs muettes que trouble seulement quelque appel de berger devant sa maisonnette, ces villages où le rouet familier tourne sa chanson monotone, ces auberges aux tonneaux rebondis d'où coule la bière fameuse, les tilleuls en fleurs au long des routes déjà poussiéreuses, et, sur tout cela, l'harmonie des paysages sans histoires où l'ordre règne dans une satisfaction honnête.

Un jour, par un bel après-midi, il crut voir s'annoncer un orage. Mais l'orage n'était que dans son cœur. Il grondait avec passion. Le vent qui soufflait sur les plaines mazoviennes parvenait jusqu'à lui, bousculant l'aimable paysage viennois. La lutte, la guerre, le sang ravageaient et inondaient sa terre. Le printemps, là-bas, se levait avec des armes dans chaque champ, dans chaque chaumière. Les fleurs de la ville étaient les jeunes gens qui abandonnaient leurs riches maisons pour gagner à leur pays le droit à la liberté. C'était le printemps d'un immense espoir, d'une vie qui demandait à créer, à s'épanouir, à fleurir, une vie qui n'avait pas peur d'elle-même, une vie qui était la jeunesse d'un temps, d'un peuple qui essayait encore une fois de vaincre l'étouffement.

Au soir de cet orage imaginé, Chopin écrivait dans son carnet de notes : « *Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent à l'étranger me semble vieux, insupportable et me donne la nostalgie de la maison, de ces moments délicieux que je ne sus estimer à leur valeur. Ce qui naguère me semblait grand me paraît ordinaire aujourd'hui, ce qui me semblait ordinaire, me paraît aujourd'hui incroyable, trop grand, trop haut.....* »

L'ardeur qui entraîne ses amis en Pologne, l'entraîne aussi, et le monde ancien qui valse et chante lui

paraît soudainement vieux. Et ce qu'il devine de là-bas, de son pays en gestation, lui apparaît incroyable! trop grand! trop haut! Il voit maintenant ce que son enfance choyée lui avait voilé sans doute, que ce qui éclate, à présent, existait déjà en puissance dans ce Varsovie de ses jeunes années. Lui maintenant est un homme, sa patrie veut vivre, il veut vivre avec elle. Il comprendra encore beaucoup de choses d'ici peu...

Et voici, Juillet. Le séjour à Vienne s'achève. Les plaisirs de l'été, concerts et opéras, terrasses au clair de lune, jets d'eau et parterres, promenades et panoramas, excursions et carrousels, égrènent leurs légers artifices qu'emporte la brise. Il se rend une dernière fois au théâtre entendre le « Siège de Corinthe » de Rossini, grandiloquent mélange de vaillance gréco-romaine sur un air italien, dans le décor d'un monde qui n'a ni rapport ni lien avec les combats qui dans le même temps se poursuivent sur la terre polonaise avec un acharnement désespéré. Le monde va bientôt retentir de chants de bravoure.

Chopin s'impatiente, il attend les derniers papiers qui lui permettront de franchir les frontières autrichiennes.

Ce passeport enfin arrive un jour de juillet. Les préparatifs commencent. Chopin va partir avec son ami Kumelski, pour Munich, par Linz et Salzbourg. Il écrit encore à sa famille, il demande à son père de lui envoyer une provision d'argent, il a peur d'en manquer. Il sait quels sacrifices il impose encore à son père, car les difficultés sont grandes à Varsovie; les premières batailles ont été victorieuses, enivrantes même, mais les échos qui parviennent à Chopin lui annoncent que les combats font rage, que l'armée polonaise seule devant l'armée tzariste essuie des revers, que les secours attendus ne viennent pas. L'Autriche et la Prusse profitant des avantages du Congrès de Vienne appuient la Russie. La coalition des armées et des intérêts monarchiques écrasent peu à peu la vaillante armée de la liberté. Elle a été vaincue à Ostrolenska le 25 mai. Cependant la capitale résiste encore, la province avoisinante aussi.

« *Qu'aucun de mes amis ne meure!* » s'écrie Chopin.

Hélas! son camarade d'enfance, Gustave, est tombé, et combien d'autres! Dans sa lettre il donne quelques mots d'encouragement à sa famille, « *rien ne sert aujourd'hui à se faire du tourment, mais il faut garder l'espoir!.....* »

« *Dieu, ayez pitié de moi, un point c'est tout* » et plus loin : « *J'ai peur! une peur panique!*

Enfin, un matin de septembre, la voiture s'ébranle, les chevaux glissent sur le pavé, et sans regarder en arrière, Chopin s'engage sur la longue route qui conduit à Paris.

Mais en chemin, une étape douloureuse va le retenir une nuit, une nuit tragique où tout porte à croire qu'il a composé l'œuvre la plus belle que le monde ait jamais entendue, l'Étude en ut mineur.

D'un carnet de notes, où Chopin a tracé des lignes lavées de ses pleurs, monte la plainte qu'on ne peut oublier. Il vient d'arriver à Stuttgart, la nuit est tombée. La voiture roule doucement à travers les rues que bordent les vieilles maisons de bois et lorsqu'elle s'arrête devant l'auberge, une nouvelle circule parmi les groupes qui regardent l'arrivée du lourd coche, tout de poussière couvert.

Fouets et fers des chevaux claquent encore dans les bruits qui s'apaisent et la nouvelle éclate à l'oreille de Chopin en même temps qu'il met pied à terre :

Varsovie est prise! Varsovie est tombée.

C'est le 8 septembre 1830!

Chopin, assis devant sa table relève lentement la tête. Son visage est d'une pâleur plus grande encore que dans l'instant où il a quitté ses parents bien-aimés. Ses yeux bruns, où brillait jusqu'ici une douce indolence que relevait souvent l'ironie, ont perdu leur juvénile éclat, ils ont dans le fond de leur prunelle la colère et la douleur.

Il monte devant lui la vision de Varsovie incendiée et détruite, l'ombre de ses camarades morts sur les remparts, prisonniers ou torturés. Il voit d'un coup toute la pauvre vie humaine piétinée, le passé glorieux de la Pologne dont il n'oublie pas qu'une suite ininterrompue de héros, a fait la grandeur. Il voit, le père, le

chef de famille, qui manque de pain à donner à ses enfants, la mère qui pleure sa vie déjà partie avec la petite fille morte, et le cimetière, fin dernière de la vie, qui garde les souvenirs, profané. Et la ville entière qui flambe et s'engloutit. La vision de son amour plane dans ces fumées d'incendie, mais il ne peut les voir mort, il les rend au présent, tous ceux qu'il aime, et la vie lui apparaît tenace un instant, ses sœurs, sa mère, son père, quoique désespérés, sont encore vivants. Puis la mort cependant fait place à la vie et recouvre de deuil l'âme de Chopin.

« *Des tours de Stuttgart les horloges sonnent quelque heure de la nuit. Combien y en a-t-il qui sont morts en cet instant de par le monde? Des enfants ont perdu leur mère, des mères leurs enfants.... Que de tristesses viennent de ces morts?.....* »

Il les voit submergeant les murs écroulés, écrasant de leur poids et de leur sang la terre qu'ont retourné les balles dans les rues encombrées de silence tiède. Ils n'ont plus de visages. Ils ont un seul et même visage, à présent que la souffrance va parmi eux retournant ces corps, étendant ces bras, et portant, sur eux tous, un masque uniforme.

« *Et quelle consolation! O morts, bons et méchants..... La vertu et le crime finissent de même, morts fraternels...* »

Cette apparition de la mort fraternelle vient alors grandir singulièrement le sens prophétique et humain de la pensée de Chopin.

Le voici seul, dans la chambre anonyme d'une auberge de passage. Les morts, qui sont tombés pour sauver la liberté de la patrie, défilent devant lui, ils ne les appelle pas des morts inutiles, des morts précoces, il les voit abattus par une mort qui ne distingue pas ceux qui se défendent de ceux qui attaquent. Il voit des hommes que des puissances qui ne sont pas aveugles, conduisent avec force, et dont le moins aveugle ne voit pas non plus le mobile réel. C'est le peuple qui se bat, il rêve que le peuple qui est devant lui comprendra qu'il est formé d'hommes comme eux. Du malentendu, les patriotes s'étonnent encore, leurs visages figés pour toujours dans une espérance, et l'ennemi abattu, leurs cadavres confondus avec les autres, fixent à jamais le monde entr'ou-

vert de cette énigme. Mais la mort, elle, chevauche les uns et les autres, ce sont des hommes, ce ne sont pas des gouvernements, des fauteuils d'assemblées, des chaises de sénat, des sacs d'or ou des esclaves nus, ce sont des hommes, des mères, des enfants, des orphelins, des veuves, qui recouvrent la terre de leur jeunesse brisée.

Ce sont des morts qui ont trouvé leur fraternité dans la mort elle-même. Que ne l'ont-ils trouvée dans la vie, dans la chaude vie qui laboure la terre, qui ensemence, qui couvre de fleurs et d'amour les rives des fleuves lents et purs!

Chopin souffre pour ces milliers d'hommes, pour cette espèce souffrante qui s'appelle l'humanité, il va l'accompagner dans son martyre d'une musique si poignante que chacun des hommes, dans le présent et dans l'avenir, la fera sienne pour sa propre douleur.

La mort n'a pas voulu de Chopin sur les remparts de Varsovie, son corps n'a pas basculé dans la Vistule. Il va donc évoquer la mort de sa patrie.

On porte la patrie en terre, au pas des lourds chevaux. Combien de fois n'allait-on pas l'emporter encore en terre. Tout Varsovie suit le cortège funèbre. Le Varsovie de l'enfance.

« *Père, Mère, ou êtes-vous? Morts peut-être?* »

C'est tout l'amour humain en même temps que l'amour patriotique, qui sombre dans la terre. C'est toute la tendresse qui disparaît, l'amour des êtres qui s'en va à jamais. C'est l'amour de son père et de sa mère, c'est sa maison, sa terre, son ciel. C'est imaginer Paris, cent ans plus tard où Paris a été pris : nos murs, notre école, nos jeux, nos parents, nos jardins, nos boutiques, notre marchande de bonbons, notre église de quartier, le trottoir des patins à roulettes, de nos billes et de nos ballons.....

Et pour Chopin, ce Varsovie où l'air était si léger, ses habitants si joyeux, prêts à tout moment à goûter les douceurs de l'existence si chanter était un instant permis, si aimer, si danser était le secret d'une vie tenace, ce Varsovie-là s'était effacé.

Des larmes coulent de ses yeux.

« *Serait-ce des larmes? Il y a si longtemps qu'elles n'ont pas coulé. Ah! je n'ai pas pu pleurer de si longtemps..... Ce fut sans doute une sorte de mort momentanée de mes sentiments, je mourus pour mon cœur un instant, ou plutôt mon cœur mourut pour moi un moment..... ah! pourquoi pas pour toujours?* »

Non, ce ne fut pas pour toujours que son cœur mourut en cette nuit tragique.

Un chant, une pureté infinie comme l'espérance humaine, monte après les accords funèbres. Il est la raison de vivre de tout un peuple. Il est la vie, et l'œuvre même de Chopin, désormais. Par lui, il immortalise son pays, par lui au milieu des plus noires souffrances, la Pologne trouvera la force de renaître encore.

Le balcon sur Paris



CHOPIN arrive à Paris en même temps que la nouvelle des récents événements polonais, et suivi de près par les émigrés. Ceux-ci, ayant pris part à l'insurrection manquée, ont quitté la Pologne en grand nombre. Cet échec ne saurait s'appeler défaite. Seul, demeure en Chopin, le ressentiment de tous les Polonais vis-à-vis du gouvernement de Louis-Philippe. Le Roi de France a refusé d'aider un soulèvement qui aurait libéré le peuple en libérant une nation. Mais le peuple français apporte aussitôt sa sympathie aux insurgés polonais qui affluent à Paris. Chacun d'eux mettra son devoir à évoquer sa patrie. Les soldats de l'armée et leurs généraux font retentir sur les bords de la Seine un dernier écho militaire. Les combattants qui ont échappé à la mort, les poètes et les écrivains, vont témoigner de l'existence de cette patrie. Et Chopin lui-même prend sa place. A lui va revenir la gloire de représenter son pays en transposant dans sa musique, sur le point d'être tout à fait célèbre, les harmonies et les rythmes polonais.

C'est une lourde tâche pour un jeune homme de vingt-deux ans.

Il en a pris conscience, mais il n'y a pas, toutes les nuits, des nuits de Vienne et de Stuttgart, des nuits où la destinée parle si ouvertement que le vent des cimes lui-même semble pauvre et muet! Ce projet, cette mission grandiose, certes il va les réaliser entièrement, mais pour ainsi dire malgré lui, à travers lui.

Il va connaître un très grand nombre de gens, parmi les plus illustres, qu'attiraient chez lui autant la distinction de son allure que son prodigieux talent, mais

il conservera, sous les apparences d'un parfait mondain, toutes les qualités qui le rendaient déjà si attachant au temps de sa jeunesse, simple, moqueur, bon et enjoué. Il aimait la société, il était essentiellement sociable, parlant à celui-ci ou à celui-là, parce qu'il établissait des rapports simples avec les personnes qu'il rencontrait, il ignorait les différences d'une société diversement composée, sauf celles du talent au degré duquel il attachait une très grande importance.

Il détestait seulement le bruit, la vulgarité qui entraînent les excès de toutes sortes, le tapage pour rien. Il détestait d'ailleurs tout autant la solitude. Il aimait surtout la compagnie de l'amitié fidèle et sûre et celle des gens doués d'intelligence et de mérite, il aimait une animation discrète autour de lui, la joie des repas où l'on devise gaiement et, par-dessus tout, les après-dîners où assis devant son piano, il improvise ou exécute quelques-unes de ses compositions. C'est la Pologne alors présente, la gaieté tenace de cette patrie qui revit, loin de son sol, chez Chopin, dans cet air de Paris, où, malgré les salons Louis-Philippards circule un souffle plus libre et plus léger qui donne à chacun courage et espoir.

Chopin transcrit les désirs, les aspirations, et les espérances que le peuple polonais fonde sur la puissance de voix de chacun des fils de la Pologne. Demeurer vivante et présente par sa musique, son art, sa littérature, sa poésie, ce sont là les seules armes, et la plus grande richesse de la terre polonaise, que rien ne saura vaincre.

Alors s'accomplira en Chopin le destin de sa patrie.

Le destin des peuples s'accomplira aussi en lui. Ses œuvres seront empreintes d'une telle nouveauté de sentiments que les peuples s'y reconnaîtront. Ils reconnaîtront la tristesse de l'étouffement, la pesanteur tombale des exactions, le désespoir parfois, mais toujours l'ardente gaieté, la joie profonde qui exhalte, qui donne à la vie le sourire d'un ciel bleu. Qui n'aime pas le ciel bleu, qui n'aime pas le vol de l'oiseau dans ce ciel où il étend ses ailes et contemple l'horizon du clocher ou de la ville, de la montagne ou de la mer ? Qui n'aime pas la gaie chanson des dimanches ensoleillés, ou le souffle tendre des maisons

de l'enfance ? Qui n'aime pas chanter, qui n'aime pas danser ? Qui n'aime pas aimer ?

Il n'a pas aimé sa patrie avec des regrets nostalgiques. Rien, dans ses œuvres ne révèle cette mélancolie que l'on a appelée romantique parce que vague et sans forme, composée de soupirs creux. Il a rêvé de sa patrie sans vaine amertume, il l'a vue, il l'a ressuscitée dans la clarté. Rien de moins sentimentale que l'œuvre de Chopin, sauf ce que de maladroits interprètes ont voulu ajouter de morbide et putrescent, tout est clair, tout est aérien, tout est pur, une envolée de notes en plein ciel ou en pleine tendresse.

Et si la douleur sonne son glas, elle a les pleurs magnifiques devant le courage. Aussi devint-elle vite le symbole des afflictions et des espérances polonaises.

Du haut de son balcon, au numéro 27 du boulevard Poissonnière, Chopin, regarde la rue bruyante et les instants de cet immense panorama où, des profondeurs grises, montent les cent visages qu'il connaît depuis peu. Il est ébloui, bien qu'il ne veuille l'avouer qu'avec une ironie parfois hautaine.

Les boulevards, qui étaient à cette époque le centre de Paris, présentaient une couleur que les gravures de Constantin Guys, ou de Gavarni, ont reproduites plusieurs fois.

Chopin est si absorbé qu'il n'entend pas la porte de son appartement s'ouvrir. Une main se pose sur son épaule. il se retourne.

— Ah c'est toi canaille ! s'écrie-t-il.

— Salut, Frédéric, que contemples-tu ?

— Salut, ami Freymanek, je contemple cet « *autre-monde* ».....

Chopin de sa main qui décrit une vaste courbe, désigne le spectacle déroulé sous ses yeux. Ce spectacle est toujours nouveau pour lui, le gris des murs et des toits, le bleu pâle du ciel, et, dans la rue, les équipages et les omnibus qui se suivent ou s'emmêlent dans le claquement des roues et des fouets, les jurons des cochers.

Ce balcon de fer, qu'il affectionne déjà, court en encorbellement noir au dernier étage de la haute maison.

Il lui apporte un air plus léger, et nul autre que Chopin n'aurait choisi de préférence ce balcon qui couronne la plupart des maisons de Paris maintenant vieilles, et qui dessine, sous les piliers des cheminées hérissant les toits, des plates-formes ignorées où tournoie un vent très doux.

— Pauvre Freymanek, es-tu essoufflé ?

— Ton escalier est terrible, halète le nouveau visiteur.

— Mais regarde maintenant!

Le balcon apporte l'horizon de Paris sous les yeux de Chopin. A sa droite, le boulevard Poissonnière monte légèrement encore pour descendre en pente douce jusqu'à la République, à sa gauche, la bruyante rue achève sa déclinaison vers la Chaussée-d'Antin, la Trinité. Et les yeux agrandis parcourant les toits, comptent mille et mille cheminées, des flèches et des dômes, le Panthéon, blanc comme une craie dans le ciel pâle, et la colline Montmartre, couverte de vignes et de jardins.

— Quelles nouvelles ? demande Chopin, sans quitter du regard la foule qui se presse sur le boulevard.

— Hier soir, à l'Opéra, je t'ai dit ce que je savais, je n'ai rien appris de nouveau. Les Polonais se réunissent et se regroupent à Paris, ils comptent sur toi pour les aider.

— Mais comment, de quelle façon, j'ai déjà donné tout mon argent.

— Tu trouveras bien la manière.

— Je sais bien quelle serait cette manière, s'écrie Chopin, en élevant brusquement la voix, crois-tu que je ne vois pas les véritables mobiles de cette agitation qui enfle les rues de Paris. qui nous accueille, nous, tous les Polonais, et tous les insurgés chassés de leur patrie!

La vision de ses parents le poursuit sans cesse, et eux sans cesse écrivent leur tendresse, leur douce sollicitude. Une teinte d'amertume perce dans leurs lettres. La capitale de la Pologne est retombée dans un calme absolu, un silence mortel. Ceux qui sont restés là-bas poursuivent une existence mélancolique et étouffée. Ils ne connaissent plus de l'extérieur que des échos lointains

qui doivent franchir plusieurs frontières pour parvenir jusqu'à eux. Et Chopin se félicite d'être à Paris. Bien qu'incommodé par le nombre croissant de ses compatriotes réfugiés, il découvre avec ivresse que les rues de la capitale portent des foules confuses, prêtes aussi bien à s'unir ou à se séparer, et dans la même minute. Les pas sont légers les paroles faciles.

Le boulevard Poissonnière, artère capricieuse de Paris a vécu les journées de Juillet, l'année précédente, en 1830. De ce balcon, Chopin assiste à de nouvelles manifestations du peuple parisien en faveur des émigrés polonais réunis autour du Général Ramorino, il sent monter vers lui cette générosité des Parisiens, tendre et désordonnée, enthousiaste et violente, qu'un chant est capable d'apaiser aussitôt et une larme, adoucir.

Les étudiants coiffés de bérets de couleur marchent sur la chaussée en se tenant par le bras, des ouvriers, des jeunes filles, se croisent, se dépassent, s'arrêtent, s'attroupent et se dispersent en un mouvement continu, une agitation, soudain, secoue ce long enchevêtrement de voitures, de chevaux et de silhouettes. Des chants montent.

— Ce peuple est extraordinaire, murmure Freymanek. Le voici qui déjà compose une chanson, antigouvernementale, bien entendu, en l'honneur des Polonais.

— En notre honneur, oui, répond Chopin, mais en l'honneur de notre pays, de nos libertés vaincues. Nous ne sommes plus qu'un grand peuple malheureux, un peuple de pauvres, d'exilés, de sans-le-sou..... Celui-ci aussi cherche ses libertés. Regarde comme il est tumultueux, nerveux autant qu'un cheval de race. Il fait sienne nos propres souffrances, par amour de la liberté. Le peuple de Paris aime d'instinct les peuples opprimés. Il ne se trompe jamais.

— Oh, dit Freymanek, c'est bien plus compliqué que cela ne paraît... La situation polonaise, la situation française, de nos jours, tout cela est encore confus. Peut-être dans cent ans, nos descendants verront-ils plus clair que nous...

— La lutte sera sans doute la même, répond brusquement Chopin. Dieu veuille pourtant que nous puis-

sions voir une ère de liberté et de paix fleurir sous nos propres yeux.

— Crois-tu aux religions nouvelles ? demande Fraymanek avec un sarcasme dans sa voix devenue amère.

— Pourquoi pas ? dit Chopin, je ne suis pas Saint-Simonien, mais j'aime tout connaître de la vie, et surtout de la vie dans ce Paris qui s'enflamme chaque fois pour une révolution, comme nous, et dont la belle flamme trop brillante s'éteint sous l'indifférence des individus comblés et des brimades royales. Je hais ce Louis-Philippe!

Un visiteur encore est entré. C'est le Comte Félix Wodzinski, un des meilleurs amis de Chopin.

— Oh! oh! s'écrie Wodzinski, quels violents propos t'anime Frédéric!

— Il regarde Paris de son balcon, intervient Freymanek, et il essaye de comprendre quelque chose aux élans, comme aux défaites du peuple français.

— Tu as raison, Frédéric, dit Wodzinski en mettant la main sur l'épaule de Chopin. Nous vivons dans une époque qu'il s'agit de comprendre, coûte que coûte, et de bien connaître.

Dès son arrivée à Paris, Chopin est le témoin de luttes implacables. Il assiste, en ce mois de novembre 1831 aux faiblesses du gouvernement de Louis-Philippe qui ressemble étrangement aux gouvernements du Congrès de Vienne. Sous ses apparences d'honnête bourgeois, le Roi a bien compris qu'il s'agit de modérer les sympathies de la population parisienne pour l'insurrection polonaise. Sa politique d'intervention au moment du soulèvement de la malheureuse Pologne a tellement traîné en longueur qu'elle s'est soldée finalement par une non-intervention dégradante pour la France. S'il avait aidé la Pologne, il n'y avait aucune raison qu'il n'aidât pas non plus tous les peuples d'Europe qui, les yeux tournés vers lui, attendaient du secours de cette France d'où était partie les journées révolutionnaires de 1830. Le Roi Charles X avait été chassé de son trône, Louis-Philippe, le Roi des Barricades, élu par le peuple, ne pouvait être qu'un roi

attentif aux libertés populaires, croyait-on. En vérité, le Roi Louis-Philippe ne s'appuie que sur la bourgeoisie. Il sème le mécontentement comme à plaisir. Incapable de soutenir l'autorité de son titre dans un gouvernement constitutionnel, il hésite, car il ne peut pas ne pas tenir compte des revendications populaires. Ce régime de « juste-milieu » ainsi que l'appelle Guizot, est destiné aux pires aventures. Une opposition de plus en plus grande s'élève, qui réunit les légitimistes ou carlistes, les partisans de la dynastie de Charles X et les grands aristocrates libéraux comme le Général Lafayette toujours prêts à combattre aux côtés des insurgés, et les Républicains qui représentent la masse du peuple destiné à lutter pour l'amélioration de son sort. Sûr du mot d'ordre de son ministre Dupin « Chacun chez soi, chacun pour soi », Louis-Philippe s'entendait, dans le secret, avec son ambassadeur à Londres, Talleyrand, pour assurer les souverains d'Autriche et de Russie qu'aucune aide de la France n'interviendrait en faveur des forces insurrectionnelles, l'Italie resterait donc sous le joug de l'Empereur d'Autriche, et la Pologne sous celui de l'Empereur de Russie.

On revenait sans cesse aux mêmes problèmes. Sans cesse résonnait le chant des combats. Comme de sourds accents, ceux-ci montaient vers Chopin qui discernait parmi eux les voix de ses compatriotes mêlées aux voix du peuple français.

Et le balcon sur Paris plonge dans la vie même de ce peuple toujours en généreux mouvement.

Il le décrira quelque temps plus tard à son ami Titus. Par lui-même nous apprenons que Chopin suit avec attention le spectacle qui se déroule sous ses yeux et qu'il en comprend les scènes les plus vivantes et les plus proches de lui..

L'arrivée du Général Ramorino qui s'installe en face de lui, cité Bergère, amène sous sa fenêtre des manifestations populaires répétées. Toutes sortes de groupes habillés de costumes particuliers, qui sont les fidèles des sociétés jusqu'ici secrètes telles que les Saint-Simoniens exaspérés par les indifférences de Louis-Philippe,

circulent dans les rues. Ils se mêlent aux corporations d'ouvriers dont Chopin entend les voix, mécontentes depuis les événements de Lyon qui ont eu lieu le 29 Novembre. « *Tu ne peux imaginer l'impression que me firent les voix menacantes du peuple mécontent! On espérait pour le lendemain que cette émeute, comme on l'appelle ici, tournerait à un commencement de constitution, mais les sots se tiennent tranquilles jusqu'à présent, seul Grenoble a suivi, l'exemple de Lyon, le diable seul sait ce qui va arriver encore en ce monde* ».

Et après cela, Chopin, n'a pu laisser le souvenir d'un homme indifférent à la vie de son temps. Il était bien trop l'homme qui écoute les murmures secrets du monde pour ne pas les recueillir malgré lui. Le monde lui-même était bien trop puissant dans ses bouleversements pour que Chopin passât en ombre placide au travers des événements qui s'accordaient à son œuvre, nouvelle elle aussi. La musique était son langage, le seul souffle de sa vie..

— Rentrons, voulez-vous, dit soudainement Chopin, cet air, ce bruit m'étourdissent, rentrons, mes amis. Et tous les trois derrière eux, ferment la fenêtre du balcon.

Dans l'appartement, Chopin s'est étendu sur le canapé de velours. Le plafond bas verse une blanche lueur sur son visage plus blanc encore. Des nuages noirs couvrent la fenêtre d'un rideau échevelé, qui devient peu à peu monotone. Il pleut...

Wodzinski parle, Chopin entend dans son assoupissement les noms des Polonais qui résident aussi à Paris depuis peu, Kunenski, Norwid, Lelewel, Brykczenski et qui fréquentent chez les grands aristocrates Polonais, les Princes Poniatowski, Czartoriski...

Chaque salon réunit par affinités les émigrés de toutes nationalités qui s'y rencontrent et s'y épanchent. Chopin jusqu'ici n'a fixé son choix sur aucun. C'est plutôt le contraire et si Chopin attribue à leur grand nom un pouvoir de gloire à donner aux artistes comme lui, il ne recherche pas leur amitié. Les Polonais émigrés, les insurgés, les combattants, le traitent en frère. Il possède la solide camaraderie et l'amitié d'enfance d'un Wodzinski qui demeure pour lui, dans un attache-

ment profond, le miroir fidèle des années du Varsovie joyeux.

Le ruissellement de la pluie amène le cortège de la nuit et des ombres. Soudain, Wodzinski qui avait respecté le repos de Chopin, se lève pour s'approcher du piano et se retournant dit avec un effort qu'il dissimule mal :

— Frédéric, sais-tu que Constance Gladkowska est mariée depuis une semaine ?

Chopin ouvre à demi les yeux. Wodzinski le regarde avec une virile douceur. Le visage de Chopin a la tendresse des archanges venus sur la terre, ses traits portent l'aérien dessin de la jeunesse qui mêle les courbes et les pleins sans rien connaître des creux et des profondes lignes. Son regard est une vibrante lumière brune que la nostalgie voile, à présent, des franges du regret.

— Est-ce vrai ? demande Chopin qui à ce mot s'est éveillé complètement.

— Oui, elle a épousé un gentilhomme campagnard du nom de Grabowski.

— Curieux destin.....

Il se lève et il vient s'asseoir devant son piano. Ses mains montent et descendent le clavier pour une indifférente gamme. Un sourire erre sur son visage à la recherche d'une image déjà lointaine...

Constance Gladkoswka, Constance, cette merveilleuse jeune fille à qui Chopin a dédié son Etude.....

Ses mains ont trouvé à présent le rythme cherché. Une mélodie s'élève, elle transporte nos jeunes gens vers le Varsovie d'autrefois, les équipages qui se dirigent vers le Théâtre National, joyau petit et délicat avec son fronton de temple grec, et gravissant les escaliers, les Varsoviens vêtus de pelisses de fourrures le soir d'une représentation. Les jeunes gens se bousculent pour admirer la cantatrice à qui le ciel a donné une voix de rossignol, et parmi eux, Chopin est le plus ardent, le plus fougueux. Assis au premier rang, il écoute Constance qui chante, éclairée des feux de la rampe aux mille bougies..... et maintenant, toute cette féerie est éteinte, les blanches mains qui pressaient un bouquet de fleurs devant de beaux yeux

noirs ont disparu du monde, Constance est emmenée au plus profond d'une campagne par un honnête et tranquille gentilhomme. La gloire de Chopin n'appartient plus à Constance. La pure lumière de Chopin ne l'éclaire plus que d'un souvenir lointain, qui va s'effaçant, dans la tristesse dont Chopin est à tout moment envahi.

Wodzinski écoute :

— Tu n'écriras rien de plus beau, tout ce que tu as composé à Varsovie, songe au nombre de pièces que tu as apportées ici, tes *Polonaises*, tes *Etudes*, tes *Fantaisies* sur des airs polonais, tes deux *Concertos*, ta *Sonate en ut mineur*, et tant de morceaux admirables. Elsner a raison, ta famille aussi, Kalbrenner reconnaîtra ton génie et la nouveauté de ton œuvre. Nous autres Polonais, nous reconnaissons dans ta musique toute notre patrie et les instants de notre vie à Varsovie, à leur tour, Paris et le monde nous connaîtront par toi.

— C'est mon désir le plus cher... dit Chopin lentement. Sa rêverie a quitté Constance. Mais tu le sais, ajoute-t-il, je suis toujours inquiet. Je dors mal, je suis en proie à de perpétuels pressentiments, et parfois j'étouffe sous un poids qui est physique, ou moral, je ne distingue pas.

— Allons, oublie Constance, et préparons-nous pour l'Opéra. Tu vas entendre la Malibran ce soir!

Chopin, à ces paroles, retrouve son entrain. Dès qu'il s'agit de son art, le voici qui regagne vie et sourire. D'un bond, il est sur ses pieds. Il s'approche d'une glace ovale chargée de glands d'or. Il voit son visage au teint blanc que la joie teinte à nouveau de rose, ses longs cheveux bruns, et ce grand nez dont il aime lui-même à se moquer le premier.

Il songe au plaisir de la musique et des chanteurs qu'il va entendre.

— Quelle merveille que cette femme! dit Chopin, elle chante admirablement bien! Mais Valentin Radzivill la porte aux nues bien plus que moi!...

— Notre cher Prince Valentin est un grand amateur de musique, de chants, d'opéras et d'opéras comiques.

— Comme tous les Polonais...

— Oui, mais Radzivill a cet avantage qu'il peut encourager les artistes et je ne saurai pas m'étonner qu'il ne trouve bientôt une occasion de te faire produire en public.

— Un public choisi bien entendu, s'exclame Chopin avec ironie, devant tout ce que la France compte de ducs, princes et autres grands seigneurs. Je préfèrerai connaître Hiller, Litz, Berlioz ou Herzt, tous ces musiciens qui viennent ici.

— Patience; cela viendra, garde en ton cœur la présence de notre Pologne, et n'oublie pas que Paris ne t'a pas encore donné la centième partie de ses trésors.

L'étoile monte au ciel

Le soir du 26 février 1832, un jeune homme se dirige vers la salle de concert Pleyel. Il va dans un instant, faire éclater le monde d'une musique jamais entendue. Les violettes qui ont fleuri toute la journée aux éventaires des marchandes de fleurs, laissent traîner un parfum de gloire qui va naître, Chopin a retrouvé sa fleur favorite, puisse-t-elle lui porter bonheur.

Après bien des démarches, ce concert enfin a pu être organisé. « *C'est quelque chose de fou* » écrit-t-il à Titus. Grâce à Kalkbrenner qui a reconnu enfin à son tour le génie musical de Chopin, le programme a été établi de la façon la plus grandiose et la plus flatteuse pour le jeune artiste polonais.

L'heure de ce concert tant attendu a sonné. Pour la première fois, Chopin va paraître devant le public de Paris.

La salle est comble. Chopin, sans la voir, sait que s'y trouve toute l'émigration polonaise : les familles aristocratiques, les Radzivill, les princes Czartoryski, mêlés aux émigrés les plus humbles qui se pressent pour entendre la musique polonaise que Chopin va exécuter. Dans la salle sont aussi les musiciens dont Frédéric attend avec angoisse le verdict, l'un, qui doit devenir un jour son ami, un ami terrible, à la fois concurrent, confident et témoin, et qui unira la gloire de Chopin à beaucoup d'autres dans le ciel de l'art, Liszt, celui que Chopin redoute entre tous.

Dans l'ombre qui s'étend sur la salle et le silence qui plane à présent, Chopin ne distingue plus rien. Il rassemble ses forces et il prend place devant un « *petit piano, monocorde, mais qui porte loin, comme de petites sonnettes sur une girafe* ».

Kalkbrenner est assis devant un immense pantaléon.

L'un des quatre pianos est tenu par Hiller que Chopin admirait beaucoup, « *c'est un homme dans le genre de Beethoven, mais plein de poésie, de feu et d'âme* », Baillot le célèbre violoniste, et Brodt le hauboïste, font aussi partie du programme avec une cantatrice. Mais lorsque Chopin, exécute seul, son *Concerto en fa mineur*, un immense enthousiasme soulève la salle. Son œuvre est révélée. La gloire descend sur son front. Il a joué avec tout l'élan de son génie, avec tout l'amour que sa pensée entraîne vers les siens, vers sa patrie, il a emporté ceux qui l'écoutent plus loin encore, vers la patrie idéale à tous les hommes, où la misère et la souffrance ne sont plus. Il a donné courage et foi pour conquérir cette patrie ou pour la supposer déjà prête à offrir sa douceur.

La Pologne est venue mourir en France comme un ami trop fidèle qui ne trouve plus au logis que son frère lui aussi malheureux. Mais cette mort n'est que passagère. Cette musique est un gage de vie, elle bouleverse les lois jusqu'ici connues dans l'art musical, elle possède la poésie épique de Beethoven, mais sans tonnerre bruyant, elle rappelle les mélodies chantantes de Mendelhson mais sans facilité sentimentale, elle donne à Rossini un écho italien mais sans vaines fioritures, elle semble reprocher à Berlioz son fracas et pourtant elle apporte l'ardeur d'un souffle vivifiant. Chopin effleure son instrument, les sons coulent d'une source pure et se répandent avec une légèreté qui tient du miracle. Il laisse retomber ses mains. Il se lève et s'incline. La foule l'acclame. De cette foule se détachent tous ceux qui maintenant vont l'entraîner dans le monde élégant de Paris, le Prince Antoine Radzivill a retrouvé son protégé de Varsovie et lui promet pour demain plusieurs invitations chez différentes personnes qui appartiennent toutes à l'aristocratie française et étrangère.

Mais plus encore que les illustres personnages, lorsque les musiciens Hiller, Mendhelsonn, Paër, Liszt, Hertz, Franchomme, s'approchent pour le féliciter, Chopin connaît le plus grand bonheur, celui qui apporte l'estime et la confiance. Il oublie sans peine l'agitation d'une foule qui consacre son talent.

Au milieu de la nuit il regagne sa chambre. Un bouquet de roses est posé sur la table.

Plus capiteuses que les violettes, elles répandent un parfum qui alourdit l'air. Chopin est étonné. Il aperçoit près des fleurs un carton et il lit un nom, Comtesse Delphine Potocka, suivi d'une invitation à dîner pour le lendemain. Ce nom lui rappelle, en effet une femme très belle, vêtue de blanc, qui s'était approchée de lui.

Dans l'heure avancée de la nuit, il ouvre son piano et il joue, pour la dernière fois, l'Etude à Constance Gladkowska.....

Le lendemain, Chopin achète, les frais du concert payés, ce qu'il désirait depuis si longtemps, une canne et des gants blancs.

Les poètes chez les musiciens

Un jour du mois de juin 1833, dans les avenues que fleurissent les bouquets roses des marronniers, des Champs-Elysées à la Concorde, de la Madeleine au Square de la Trinité, des calèches découvertes emportent à bruyante allure les élégants parfumés et les élégantes vêtues de mousseline, la tête abritée de blanches ombrelles.

Chopin marche à pied, sa canne à la main, son gilet de soie jaune moulant sa taille sous sa redingote bien prise. Il descend les boulevards après avoir tourné la rue de la Chaussée-d'Antin où il habite à présent au nº 5.

Tout à coup, il aperçoit devant lui une silhouette qui n'est pas très différente de la sienne sauf en ce qui concerne l'élégance qui est beaucoup plus négligée chez celui qui avance vers lui. Mais tous deux marchent avec le même nez en l'air, l'œil vif et curieux, moqueur et prêt à dénicher l'humour à tout moment. Celui qui avance se nomme Henri Heine, et dès qu'il voit Chopin, il s'écrie :

— Mon cher Chopin, que je suis heureux de vous rencontrer! Je voudrais vous remercier aujourd'hui de l'émotion que votre Prélude m'a causé cet hiver au concert de Hiller avec Liszt, chez Miss Smithson.

— Mon cher poète! s'écrie Chopin, en riant, c'est trop de bonté! Vous le poète clairvoyant, celui que l'Allemagne appelle son poète et de tous les noms chéris du génie, n'êtes-vous pas abusé!

— Oh! l'Allemagne a depuis reconnu en moi un fils félon, dit Heine en éclatant de rire. Déjà, au moment de la parution de mon premier recueil, quelqu'un m'avait nommé avec quelque suspicion : poète du Tiers-Etat...

Le poète porte son chapeau à la main, ses longs cheveux blonds encadrent son visage régulier où brillent des yeux noirs et vifs.

— L'Allemagne est trop en retard sur vous, mon cher ami, elle n'est pas encore sortie des nuées romantiques où Hoffmann l'a embobinée comme dans du coton, et n'était Goethe, la pays entier vous aurait chassé depuis longtemps!

— Je n'aime pas le monde froid, s'écrie Heine avec véhémence.

Ils ont repris tous deux leur marche. La foule les bouscule au passage, parfois les sépare, mais ils se retrouvent vite, toujours parlant, leur tête un peu raidie sous le poids du haut chapeau, et leur main agile qui suit avec la canne au pommeau doré leurs discours animés, tracent dans l'air les signes cabalistiques de leurs pensées aussi vives que serpent dans l'herbe, ou nuage dans le ciel.

— Quelle animation, quelle ardeur, dans les rues de Paris! s'écrie Heine, je me sens comme un poisson dans l'eau!

Henri Heine en effet est semblable à un jeune animal curieux. Chopin sourit, la vivacité de Heine lui plaît et se tournant légèrement vers lui il aperçoit l'œil de Heine, taillé comme un prisme d'optique qui absorbe et dissèque les images offertes par la foule.

— Oui, je regarde! Mon travail consiste à regarder! n'est-ce pas admirable! Et vous, Chopin, n'écoutez-vous pas?

— Certainement, dit Chopin d'une voix douce, comme vous vous regardez... Puis il ajoute brusquement :

— Voulez-vous que nous nous retrouvions ce soir chez moi? Berlioz et Franchomme seront là, nous bavarderons, nous ferons de la musique!

— Vous entendre! ô cher Chopin! quel plus grand bonheur, vous le Raphaël de la musique!

— A ce soir, petit elfe!

L'appartement que Chopin occupait rue de la Chaussée-d'Antin était devenu rapidement un lieu d'accueil pour ses nombreux amis attirés autant par son affabilité et l'amitié qu'il avait su faire naître, que par son talent et ses manières aimables que le succès n'avait point corrompues.

Que beaucoup d'artistes, de poètes, de peintres aient fréquenté sa maison de Paris, nul doute ne peut demeurer à ce sujet mais que toutes personnalités illustres s'y soient rencontrées en même temps, c'est peu probable, aussi nous évoquerons ces ombres, qui nous hantent de leur grandeur, dans ces instants où elles avaient quelque chance de se retrouver parce qu'elles étaient attirées chez Chopin pour une seule et même raison. Cette raison parfois leur demeurait secrète en elle-même : il est toujours difficile en effet de reconnaître sur le champ les quelques esprits de haute sensibilité qui portent en eux un trésor d'émotions pareils à Chopin. Attirés par son charme les amis de Chopin avaient deviné ces évidences déjà fortes qui éclataient dans chacune des œuvres, que leur ami polonais improvisait devant eux.

Il venait là toute une pléiade de penseurs et d'artistes. Des poètes s'y donnaient rendez-vous. Encore une fois, ce n'était pas le coup d'un hasard.

Suivons de quelque pas ceux qui, un jour, ou l'autre, un soir, ou cet autre, alors que les événements politiques du jour sont lourds à porter, ou bien que se déroule une de ces manifestations artistiques, qui apportent le sujet d'amicales discussions ou bien que survient quelque poète, timide et modeste et que la renommée hésite encore à couronner. Mais tous se dirigent avec une égale reconnaissance vers Chopin. Dès qu'il se mettra au piano, dès qu'il fera entendre les accents prodigieux d'une œuvre qui, de la terre s'envole vers un idéal firmament, tous retrouveront un langage qui est le leur, les images qui fréquentent leurs propres rêves. Sur Chopin le soir, se dirigent tous les regards, et tous les silences lorsqu'il s'asseoit devant son piano. La porte s'ouvre avec mille précautions. Chacun chuchotte, se nomme, puis se tait et prend place. Le domestique apporte de nouvelles bougies, les visages sortent de l'ombre.

Heine vient d'arriver à Paris. Il est heureux de trouver un monde où tout se côtoie, où il recueille les échos du romantisme, littéraire qui vont s'affaiblissant, et il regarde s'éloigner Chateaubriand, Lamartine et même Alfred de Musset qu'il rencontre de temps à autre chez la Princesse

Christine de Belgiojoso. Le salon de Christine est le lieu d'accueil favori de Heine, il rencontre aussi Mignet l'historien, et Thiers chez qui le poère n'a pas oublié malgré les calculs de sa politique favorable à la bourgeoisie, le brillant « historien de l'Empire ». Musset l'exaspère par le romantisme de sa personne et de ses œuvres qui marque en effet la borne extrême où le mouvement littéraire terminait sa nébuleuse destinée depuis les années 1816.

Goethe, le grand Goethe avait déjà averti Heine des impasses du romantisme qui avait brillé d'un si vif éclat en Allemagne avec Novalis et Arnim. Et il l'avait mis en garde contre ses rêveries et les excès d'une imagination qui n'avait plus aucun lien avec les données d'un monde pourtant si beau et si grand dans ses luttes et ses souffrances, ou ses bonheurs familiers révélés par J.-J. Rousseau. Mais le père des « Rêveries d'un promeneur solitaire », en se fondant sur la nature, n'avait point pensé que la situation allemande prendrait ce prétexte pour en dépasser les frontières et pourrait s'en aller se perdre dans la forêt des Niebelungen où la cruauté, l'amour et le brouillard absorbaient les hommes aussi facilement qu'un crocodile avale un nègre.

Cette quasi révolte contre un romantisme outrancier se faisait déjà jour en cette année 1833. Dix ans plus tard, Delacroix que l'on appelait encore un peintre romantique pour plus de commodité, écrira textuellement sa pensée dans son « Journal » : « *Je commence à prendre furieusement en grippe les Schubert, les rêveurs, les Chateaubriand (il y a longtemps que j'avais commencé), les Lamartine, etc... Pourquoi tout cela passera-t-il? Parce que ce n'est point vrai... ce vague, cette tristesse ne dépeignent personne. C'est l'école de l'amour malade* (1) ». Il avait déjà reconnu dans Beaudelaire le poète qui avait échappé à l'empreinte romantique et cherchait à décrire le monde qui l'entourait pour l'éclairer ensuite du feu de sa poésie.

C'est ainsi que cette patrie idéale que tous les artistes rêvaient d'atteindre, chacun dans son art, apparaît de

(1) Delacroix, Journal, 14 février 1850.

plus en plus distincte maintenant que nous connaissons mieux les relations qui existent entre un homme, son œuvre et son temps.

Cette patrie idéale, Chopin l'atteint déjà avec sa merveilleuse musique. Et lorsqu'il s'arrête de jouer il vient s'asseoir près de Heine, nons raconte aussi Liszt, leurs fins visages se rapprochent.

Une solide amitié unit aussi Chopin à Liszt qu'un même amour de l'art emporte dans de longues discussions, mêlées à l'exécution de leur propre œuvre.

Un jour, on frappe à la porte assez tard, un homme grand, entre, vêtu d'un immense manteau que le vent vient de gonfler comme une voile sous l'orage. Il porte une canne qui ressemble plus à un bâton de berger. Ses cheveux sont longs et brousailleux, son œil bleu, démesurément ouvert. C'est Mickiewicz.

— Procze pane ! s'écrie Chopin en tendant la main à son compatriote qu'une existence amère et dure conduit toujours, plein de passion et de flamme, au travers des vicissitudes les plus extraordinaires. Mickiewicz vient d'écrire son grand poème *Pan Tadeusz*. Sa puissante respiration soulève et abaisse sa poitrine. Il s'asseoit, fatigué, ramenant sur les genoux les plis de son manteau usé. Chacun le regarde.

Allant et venant, le domestique de Chopin sert le thé polonais. L'appartement est confortable et chaud. Les miroirs de Venise, ornent les murs, au sol des tapis épais, étouffent les pas, quelques bougies éclairent le piano noir, des fleurs à profusion mesurée garnissent de rondes potiches, des porcelaines, des coupes dorées.

Comme un grand fantôme, la Pologne meurtrie erre dans ce salon clos où Chopin, assis devant son piano, laisse glisser ses mains blanches. Le piano, à peine frappé, exhale des accents qui bouleversent en l'âme de Mickiewicz les souvenirs lointains de sa Lithuanie natale. Plaines et forêts, lacs profonds, chants d'oiseaux et jeunes filles des jardins, paysans des isbas, juifs des villages et seigneurs des blés, tout un peuple se lève que des armées emportent sur les chemins encombrés de révolte. Mickiewicz parle du jour où il a

quitté son pays pour toujours, emmené à Saint-Pétersbourg par la police tzariste.

Quelqu'un lui demande s'il avait connu le grand poète Pouchkine.

— Oui, répond Mickiewicz, dans la douleur de l'exil, j'ai trouvé ma consolation au milieu d'un groupe de jeunes gens russes parmi lesquels se trouvait Pouchkine alors âgé de 22 ans. Nous avions sensiblement le même âge. Son visage aux chairs épaisses était souligné de traits sombres, sa chevelure noire, son teint légèrement africain, des yeux brillants et parfois tendres, la parole rapide et souvent emportée, ardente. Ses poèmes, lorsqu'il les lisait, brusquement, étaient couleur d'eau bleue. Mais lorsqu'il avait lu *Boris Godounoff* qu'il était en train d'écrire, le génie de la souffrance et de la révolte passait en lui. Malheureusement, ajoutait Mickiewicz, la forme byronnienne comprimait encore comme l'armure de Saül les mouvements de ce jeune David, mais on voyait cependant qu'il était sur le point de la déposer (1). Nous connaissions ensemble les mêmes sentiments qui se font jour actuellement. Nous cherchions aussi à dégager les lois et l'esprit d'une poésie nouvelle. Au long des soirées merveilleuses qui nous réunissaient chacun apportait une image de son pays. Nous dirigions nos yeux et nos cœurs vers cette France qui toujours amène quelque progrès dans la liberté des peuples et nous oubliions, à cette époque Pouchkine et moi, ma qualité d'exilé et lui sa qualité de Russe qui devait, semble-t-il, nous séparer, pour nous accorder cependant une mutuelle estime parce que nous savions que c'étaient nos peuples, nos paysans qui étaient opprimés, qu'ils fussent russes ou polonais, par la même tyrannie des monarques.

Pouchkine ne pouvait oublier ces jeunes gens qui, pour s'être révoltés contre Nicolas Ier, avaient été pendus dans la prison de Moscou. Et les deux poètes rêvaient de l'heure où brillerait la liberté, et Pouchkine écrivait alors son poème « Mickiewicz ». Un soir ils avaient

(1) *Le Globe*, 25 mai 1837.

improvisé sur l'amitié entre les peuples. Un silence se fait chez Chopin.

Mickiewicz a pris subitement son regard qui le transforme en prophète ou plus encore en mystique du Moyen Age.

L'an dernier il avait écrit le livre des Pèlerins polonais il sort les feuillets de sa poche de ce livre étrange, et lorsqu'il lit un des versets, chacun écoute :

«... *Et la liberté s'étendait en Europe lentement mais sans cesse et avec ordre; des rois, la liberté passait aux grands seigneurs, et ceux-ci devenus libres, répandaient la liberté sur la noblesse et de la noblesse la liberté passait aux villes, et sous peu elle allait descendre sur le peuple et la chrétienté entière eut été libre, et tous les chrétiens comme des frères, égaux entre eux. Mais les rois ont tout gâté... Les rois dirent donc : Tâchons que les nations soient à jamais stupides, ainsi elles ne connaîtront point leurs forces, qu'elles se querellent entre elles, et ainsi elles ne s'uniront point contre nous...* »

Chopin écoute, les yeux agrandis par l'émotion. Pourtant son habitude de la société, sa dignité personnelle si grande et si bien déguisée sous ses élégants habits, sa chevelure soignée et sans doute parfumée, l'empêchent de manifester ses sentiments. La parole de Mickiewicz l'étreint et le bouleverse, mais il garde le silence.

Dans la littérature et dans l'art, cette lutte était la même, bien qu'elle fût en ce temps-là moins clairement formulée que de nos jours où elle nous apparaît maintenant comme un premier essai, cette lutte était déjà l'éveil de la personnalité propre à chaque peuple par ses livres, ses chants, son art, ses forces issues de la terre.

Le romantisme s'avérait de plus en plus contraire à une évolution qui menait le peuple vers un régime de liberté et de dignité de l'individu. Goethe après avoir dominé le romantisme — dont Werther était l'exaspération la plus caractéristique — s'apercevait lui-même qu'il représentait avant tout un classicisme que nous plaçons maintenant à une hauteur presque inhumaine. Il rendait la dignité à l'individu non pas en le traitant, ou avec humour, ou dans une plate description, mais en l'élevant à des sommets que, depuis la Révolution

française, bien des petits bourgeois avaient entrevus et que les âmes généreuses désiraient voir atteints par le peuple entier.

On comprend alors qu'un Heine se prît pour Goethe en Allemagne d'une immense amitié et que, dès en arrivant à Paris, où il lui était plus facile de combattre cet obscur romantisme, il se lie aussi avec Chopin.

L'œuvre de Chopin était à cet égard tout aussi significative. Cet amour de la Pologne, où chacun de ses fils exilés se reconnaissaient, n'était pas créé sous le signe de la rêverie utopique et romantique, elle venait du plus profond de l'être humain qui s'appelait Chopin, et elle appelait autour d'elle ceux qui étaient des êtres humains. Souffrir dans le malheur mais aussi dans l'espérance. Et si les conditions matérielles, la douceur de vivre, le ciel de la patrie, allaient faire défaut, il restait le bien le plus précieux, l'amour de l'art, l'amour de la beauté qui créeraient à nouveau cette patrie.

Alors Chopin se met encore au piano. Hiller, le violoncelliste allemand ami de Heine, Berlioz, le grand compositeur qui révolutionne lui aussi la musique par ses accents impétueux, Liszt, le fougueux génie, tous font taire leur passion et écoutent Chopin. Il les emmène là où il n'y a plus de luttes fratricides. Mais aussi, il les aide à se souvenir des puissantes réalités du monde en mouvement. Ces réalités c'était sa terre lointaine, les chants polonais, la musique polonaise qui ne devait pas mourir. Il avait écrit à Titus à son arrivée à Paris : « *Tu sais combien je voulais pénétrer, et jusqu'à quel point je suis arrivé au sentiment de notre musique nationale...* » Il avait écrit aussi : « *Tout le moderne me sort de la tête* ». Pour lui, le moderne c'était le romantisme, qui touchait à sa fin. Grâce à des génies comme Chopin, Delacroix et d'ici peu, Baudelaire, les sentiments humains vrais allaient transformer d'un coup cette époque de l'art.

A leurs propos, certains même évoquaient Mozart, Raphaël et Goethe, artistes parlant à l'homme et l'ayant trouvé l'amenant vers des sentiments purs, sans haine et sans calculs.

Un soir, Liszt était resté seul avec lui et Chopin jouait ses œuvres de jeunesse. Une profonde tristesse était peinte sur son visage dont la fatigue avait tiré les traits. Son front était moite et souvent il essuyait son visage d'un fin et blanc mouchoir. Il ne jouait pas une œuvre déjà achevée. Il improvisait. Le thème qu'il avait créé déjà, revenait en lui de plus en plus fort. D'autres survenaient que la nostalgie du pays de Pologne ravivait.

Liszt crût que Chopin l'avait oublié, entraîné qu'il semblait être dans ses évocations si poignantes. Il se levait tout doucement afin de partir à son tour, mais Chopin l'arrête d'un geste de la main et lui fait signe de rester en place. Liszt ne résiste pas à cette invite qui ressemble plutôt à la supplication d'un ami au cœur trop triste. Il s'asseoit, et il attend que Chopin se tourne vers lui.

Il est saisi de l'expression étrange qui est peinte depuis quelques minutes sur le visage de son ami. Tout à l'heure souriant et heureux, le voici à présent qui offre aux regards la vision d'un homme tourmenté et malheureux.

— Chopin, dit Liszt, sais-tu que ta musique comme toi-même est parfois inexplicable ?

— Pourquoi ? demande Chopin en détournant légèrement la tête dans un mouvement presque enfantin.

— Tu aimes le monde, ses réceptions, les concerts où tu as autour de toi les visages les plus précieux et les beautés les plus célèbres jointes aux noms les plus nobles, et tu sembles si heureux!...

— Je n'aurai garde de les dédaigner, eux seuls donnent le ton au bon goût, paraît-il, s'écrie Chopin avec une amertume qui contient des accents de sarcasme.

— Tu n'aimes pas leur société ? interroge Lizt avec ironie.

— Une illusion, mon cher, répond Chopin, qui ne se décide pas à ouvrir son cœur.

— Quand on te voit chez toi, seul, avec ta musique, cette musique prend un tout autre sens.

— Qui te dit que mes belles élèves n'expliquent pas aussi bien que toi cette musique mystérieuse ?

— Ce n'est pas ta musique, c'est ton cœur qui est mystérieux... dit gravement Liszt.

— Oui, peut-être... réplique Chopin avec douceur. Mais tu le sais, et mes amis de Varsovie le savent aussi, je suis sujet à de profonds tourments que rien n'explique en apparence.

Sa pensée s'enfuit vers Titus :

« *Comme je voudrais t'avoir auprès de moi. Tu ne saurais croire combien je suis triste de n'avoir personne auprès de qui je puisse m'épancher. Tu sais avec quelle facilité je me lie, tu sais combien j'aime parler avec quiconque de n'importe quoi, et bien j'en ai par-dessus la tête de pareilles connaissances, et personne à qui je puisse confier un soupir. En ce qui concerne mes sentiments, je me trouve toujours en syncope avec les autres. C'est pourquoi je me tourmente, à l'affût d'une pause durant laquelle il ne se trouverait personne pour me parler de toute une journée* ».

A bien dire, il n'a d'ami véritable que parmi les Polonais, ceux qu'il appelait « les miens », et encore, parmi eux, les amis d'enfance qui le connaissaient depuis longtemps, lui et ses tourments.

La figure qu'il avait jugé bon de prendre à l'époque de ses premiers concerts et de ses premiers jours à Paris n'étaient en somme que la figure d'un jeune homme qui désirait être à la mode du jour.

Dans ses fréquentes visites chez la comtesse Potocka, il ne voulait pas être le dernier à paraître homme du monde raffiné et bien vêtu. Il aimait jouer, il aimait se déguiser, à changer de visage avec des grimaces irrésistibles, à imiter les ridicules jusqu'à la caricature, mais alors, il n'avait plus le temps d'emplir ses albums de dessins et d'observations comiques comme il le faisait à Varsovie. Il méprisait les grimaces des autres, et afin de

ne se laisser surprendre par aucune faiblesse, il mettait sur son visage un pauvre masque de désinvolture, des cheveux frisés.

Mais que se passait-il dans son âme, en vérité ?

Ses yeux que les souvenirs déchirants éclairaient comme une veilleuse, s'emplissaient de tendresse. Ironiques et parfois durs ils n'étaient plus qu'abandon.

Il avait sans doute le complexe du génie qui mêle à une modestie exagérée, à une mésestime de soi-même trop grande, la certitude grandiose d'une œuvre à élever, l'assurance que sa voix était la vraie voix d'un langage nouveau.

Alors quand il était seul, seul Polonais parmi les Français qui l'estimaient et l'aimaient certes, il ressentait atrocement sa solitude morale. Seul, son piano, en recevait la confidence. Et peu à peu se fit jour ce que Liszt discerna ce soir-là, le secret du caractère de Chopin.

A ce moment-là l'amitié des deux artistes était intacte. Leur art, la musique, leur était la seule préoccupation. Du même âge tous deux, ils se comprenaient mieux et s'estimaient à leur valeur réciproque. Ils ne devinrent rivaux que plus tard. Mais il faut laisser à Liszt, le mérite d'avoir reconnu le génie de Chopin, même s'il s'affirmait égal au sien, et d'avoir apporté sur le grand musicien polonais des témoignages qui sont toujours précieux.

Ce soir-là, Chopin est triste, affreusement triste et Liszt se sent impuissant à lui apporter un réconfort quelconque. Il devine une chose étrange que Chopin porte en lui. Il a dans sa seule personne le mondain, l'élégant, le léger et sarcastique homme des salons, et aussi le tendre et joyeux jeune homme qui aime assister au spectacle du monde avec une ardente curiosité. Il aime à être heureux et il sait que les instants de bonheur se comptent sur les dix doigts de la main. Cet été, chez Franchomme, en Touraine, dans la maison du « Coteau » il a été follement heureux, les gens lui plaisaient, tout était simple et cordial autour de lui. La maison familiale lui rappelait Zelazowa-Vola, les allées du jardin bordées de fleurs, la vigne-vierge des murs, les massifs d'arbres

pleins d'ombres fraîches sous le soleil qui brillait sur les champs et les horizons bleus de la Touraine.

A Paris, ses activités musicales, ses leçons à donner chaque matin, et bien souvent toute la journée, l'absorbent et le fatiguent. C'est son métier : il faut bien qu'il vive.

Mais dès qu'il est devant son piano, il semble que Chopin exprime tout ce qu'il ne peut dire en paroles. D'abord, parce qu'il parle plus volontiers polonais que français et ensuite parce que la musique est son vrai langage.

Et lorsque les sons du piano se taisent, il reste seul à seul dans l'étrange domaine qui est le sien à ses instants de tristesse. Avec une nostalgie déchirante, il pense à Varsovie, il y pensera toujours. Il y pense sans cesse. Lorsqu'il était plus jeune, il y a de cela trois ou quatre ans, à Varsovie, il décrivait assez volontiers ses états d'âme, il épanchait son cœur dans des lettres à ses amis, et il se laissait aller à ces douces rêveries dont l'amertume qui leur succède n'en est pas moins le dernier charme.

« *L'adagio du nouveau concerto est en mi majeur. Je n'y ai pas cherché la force, c'est plutôt une romance calme et mélancolique, et qui doit donner l'impression d'un doux regard vers des lieux qui évoquent mille souvenirs charmants. C'est comme une rêverie par un beau temps de printemps mais au clair de lune. C'est pourquoi l'accompagnement y est en sourdine.* »

Depuis lors, il était devenu un homme et cette tristesse qui le submergeait il savait quel était son nom : le zal.

— Zal! Zal!... Zal... murmure Chopin qui laisse traîner ses mains sur son piano et murmure ce mot comme une mélopée. Aucun écho ne répond. Il improvise à nouveau, il oublie le décor qui l'entoure, que peut-il dire de plus ? Il ne sait pas, il ne peut pas dire en paroles, ce qui le hante et l'étouffe. Il rejette sa tête en arrière et les accords pleuvent, chantent et pleurent.

Comme un long poème aux murmures sans fin, dans le cœur de Chopin se noue des voiles noirs, un vent lugubre les emporte et les déchire dans une nuit épaisse. Aucune lumière ne vient rompre cette lourde chaîne. Il

se voit seul, debout dans une campagne perdue et grise où tournoient des oiseaux. Des herbes folles montent vers lui et il se met à marcher lentement. Il s'arrête à nouveau. Il se retourne. Derrière lui flambe un immense et blanc bouquet de fleurs parmi des cloches et des porches qui s'écroulent. Un air nuptial l'accompagne et s'éteint. Il reprend sa marche. Au bout de longues heures, il voit devant lui des villes dorées où s'attroupent de joyeuses bandes qui portent des flûtes. Alors l'immense désolation qu'il vient de traverser prend forme, et la rancune amène aux lèvres ses bulles d'amertume.

— Ces biens de ma patrie, comment les décrire, s'écrie Chopin, tout ce que je trouve ici m'irrite, mes pensées voyagent sur les grandes routes, les plaines infinies, les chemins de village... Mon enfance a été trop longtemps bercée de ces beautés fragiles et simples pour les oublier. A présent, mon âme a peine à supporter l'agitation, le bruit des conversations.

Je devine autour de moi, peut-être ai-je tort, une indifférence au sentiment secret de ma musique. Tout est fleur, tout est pleur... Oui, j'ai été trop choyé durant vingt ans de mon existence, il m'a semblé trop longtemps que tout était fête et douceur, festins et bonheur de vivre... c'est cela aussi le zal, un regret, quelque chose d'affreux où l'on sent son cœur chavirer, et, chercher la main secourable pour le retenir au bord de l'abîme est une souffrance.

J'ai cru aussi trouver l'oubli de mon amour. Ma déception est attristée par tous les regrets que je traîne après moi. Ma vie semble comblée d'honneurs et de satisfactions, mais le zal, cette fleur sauvage que ma patrie m'a donnée en cadeau, me rappelle à chaque instant la terre où je suis né, la terre polonaise qui m'a nourri de sa sève et des larmes de ma mère.

Et voici que tout revient à son cœur, avec le zal, la nostalgie de son pays plus vive que jamais, et le souvenir de Constance Gladkowska. Il relit la lettre de sa sœur Isabelle qui écrit tout ce qui lui passe par la tête et prend violemment parti en toutes circonstances.

« *Tu m'écris que ton amour est ici. Tant que tu n'as rien*

dit, je me suis tue, mais je sais ce qui se passe, et je crois, même je m'étonne avec toi, qu'on puisse être aussi insensible. On voit qu'un beau château était une plus grande attraction. Mais toi, je crois que tu as fait une mauvaise affaire, mais du goût et des sentiments! Oh! des sentiments, il n'y en avait que dans ses chants. Tu en as la preuve. » (7 déc. 1833).

Isabelle semble, elle, professer des sentiments bien démocrates. Comme elle donne des nouvelles de tout le monde, elle apprend à Chopin que son parrain, le comte Skarbek est malade, et elle ajoute « *Il a le temps d'être malade* ».

— Ma petite Isabelle s'ennuie, pense Chopin.

Car elle écrit encore :

« ... *Ne va pas croire que nous nous amusions ici, non mon cher, ce n'est cette fois que par suite d'un événement extraordinaire* ».

Cet événement extraordinaire était le baptême du fils de Louise, dont Chopin était le parrain.

Ses parents s'inquiètent de lui, de sa santé, de son surmenage.

Mais Chopin n'a-t-il pas encore envoyé la veille toutes sortes de cadeaux, chères reliques que nous ne pouvons même plus décrire puisque, sans doute réunies, pour la plupart, dans l'appartement de sa sœur Isabelle, tous ces souvenirs devaient être brûlés par une patrouille tsariste, et fatalité insensée, les souvenirs qui avaient été conservés ailleurs et réunis depuis à Varsovie furent impitoyablement détruits par les Nazis durant leur occupation sanglante de la Pologne.

Tout ce qui pouvait faire plaisir à sa mère, à ses sœurs, des bijoux, des gravures, des livres partaient régulièrement par le courrier de Varsovie. Quels étaient ces cadeaux choisis avec tant d'amour, où la tendresse filiale apportait inlassablement son message? Songeant à ce qu'il leur enverrait demain, Chopin sentait le zal s'éloigner peu à peu, écarter ses griffes, et la nature joyeuse revenait à cette surface désormais calme.

— Rien ne revient, murmure Chopin.

Le feu, dans la cheminée, achève de projeter des lueurs qu'un souffle d'air sur la main de Chopin, ravive

à peine. Le domestique apporte un candélabre garni de nouvelles bougies et souhaite le bonsoir aux deux musiciens.

— Rien n'est jamais pareil, murmure encore Chopin, le passé ne peut pas revenir, à nous de le faire vivre éternellement s'il est beau, rien que beau. Tout nous pousse vers l'avenir, vers la vie toujours renouvelée.

— Chacun de nous travaille à cet édifice, dit Liszt enfin, et le souvenir proche de leurs amis communs amène un sourire sur le visage de Chopin. Delacroix, Heine, Meyerbeer et cette étrange femme dont il a entendu parler et qui est venue le voir un soir, George Sand, l'auteur de « Indiana », Mickiewicz et combien d'autres, tous avec leurs inquiétudes, leurs angoisses, élèvent une œuvre d'art qui monte et déjà resplendit avant d'illuminer les mondes à venir.

— Accomplir son œuvre, n'est-ce pas la meilleure des raisons de vivre, murmure Chopin.

Il est tard à présent, tout est silencieux et tandis qu'il accompagne Liszt et referme sur lui la porte, il songe à nouveau à sa famille, à ses sœurs.

Isabelle avait écrit avec une fierté mal contenue :

« *Tu ne croirais pas, mon cher, comme c'est drôle d'acheter tes compositions, ou plutôt de les demander au magasin. Louise a eu les trois autres Nocturnes, ils sont superbes, merveilleux! A propos, ton portrait en taille-douce se vend ici* 10 *florins...* » (26 déc. 1834).

Tous trois étaient adorés de leurs parents et Chopin, lui, l'exilé, le grand musicien admiré de tous et surtout estimé de tous, il devait vivre avec courage et rêver au retour.

Nicolas Chopin, appauvri par le nouveau régime qui avait supprimé l'usage du français dans les lycées polonais, vivait péniblement d'une existence monotone. Il trouvait sa consolation dans ses enfants auxquels il avait donné une si douce jeunesse, et il écrivait à Frédéric, apprenant ses succès et surtout recevant de lui de tendres lettres : « *Enfin, nous rendons grâce au Ciel de nous avoir donné de bons enfants...* »

Rasséréné, peut-être fatigué, Chopin enfin s'endort.

Pendant ce temps, Heine, assis devant sa table, écrit fiévreusement à son ami Auguste Lewald :

« *... oui, il faut accorder à Chopin le génie dans la pleine acception du terme. Il est non seulement virtuose mais aussi poète, capable de nous dire la poésie de son âme, il est poète des sons, et rien n'égale la jouissance qu'il nous procure en se mettant au piano pour improviser. Alors il n'est plus ni Polonais, ni Français, ni Allemand, mais il nous révèle sa provenance seigneuriale du pays de Mozart, de Raphaël, de Goethe, sa vraie patrie qui est le Royaume des Rêves et de la Poésie. Ses doigts ne sont que les serviteurs de son âme, et c'est elle qu'applaudissent les auditeurs qui écoutent non seulement avec leurs oreilles mais avec leur âme à eux* ».

Au bout de quatre années passées fidèlement à Paris, le désir de voyager à nouveau prend Chopin. Le goût des diligences sur les routes, l'arrivée dans les villes le soir à l'heure où s'assemblent les populations sous les ombrages des tilleuls, le poursuit toujours.

Mais cette fois la gloire l'accompagne. Ses amis l'attendent avec une grande impatience. Au printemps de 1834 il se trouve sur les bords du Rhin en compagnie de Hiller qui rend visite à sa mère, dans la ville de Cologne. De là ils vont ensemble chez Mendelsohn. C'est le mois de juin. Ils ont pris un bateau à vapeur sur le Rhin qui lentement découvre ses villages escarpés, ses berges démantelées, ses gouffres verts où chantent les sirènes et les pêcheurs. Mais ils sont à peine dupes de ce romantisme. Tous deux viennent de Paris, Hiller et lui, musiciens connus, jeunes et pleins de talent et ils vont rendre visite à Mendelsshon comme à un vieux maître. Bien que le compositeur allemand ait leur âge celui-ci possède une plénitude que n'ont pas encore tout à fait atteint Chopin et Hiller. De son côté Mendelsshon est très séduit par eux, leur grâce, leur talent.

— Moi j'ai tout l'air d'un magister, dit-il, eux ressemblent aux mirliflores et aux incroyables.

Et il est plein d'admiration pour l'œuvre de Chopin. Il raconte le concert de Leipzig où, le mois dernier, Clara Wieck a joué les *Variations* et le *Concerto en mi mineur* que le jeune auteur avait écrit l'année auparavant.

La fiancée de Schumann et Schumann lui-même sont de grands admirateurs de Chopin et si Clara a choisi de jouer les *Variations* c'est que Schumann, alors qu'il entendait en 1831 pour la première fois l'exécution de cette œuvre en Allemagne, s'était écrié :

— Messieurs! chapeau bas! Voici un génie!

L'un et l'autre désirent se connaître, ils ne se rencontreront que deux ans plus tard.

Ici comme ailleurs, la musique de Chopin avait le don d'enflammer le cœur de tous ceux qui comprenaient d'où venait cette musique. Elle venait de cette souffrance secrète que, noblement, il cachait aux yeux de tous, qui était celle de sa patrie. En sa musique seule, chacun trouvait les véritables accents de cette profonde douleur et de cette espérance secrète qui donnait à la gravité une raisonnance si pure.

Ses amis allemands appréciaient la signification de cette œuvre par laquelle ils élevaient le sentiment de leurs compatriotes aux douceurs sereines de la patrie de l'art, au milieu de luttes les plus acerbes que l'ancien régime menait contre ceux qui désiraient sortir d'une petite vie facile et sans grandeur. Ils saisissaient dans Chopin, ce message si puissant qui exaltait l'amour des poètes, pour l'humanité, jusqu'à en mourir.

Mais en ce temps encore, Chopin vit quelques semaines de tranquillité. Le printemps est doux et fleuri. Il se laisse à oublier la vie agitée de ces dernières années à Paris, et surtout, ces quelques lieues parcourues en Allemagne le rapprochent, ne fut-ce que d'une distance dérisoire, du pays de son cœur, de sa patrie. Peut-être qu'un jour, son père et sa mère et ses sœurs, feront une partie de chemin vers lui... Il ne pense plus qu'à ce bonheur... il le désire de toutes ses forces.

Et ce bonheur arrive durant l'été suivant, à Karlove-Vary (1) en Bohème, au mois d'août 1835. Son père et sa mère lui ont donné rendez-vous dans la célèbre ville d'eau. Chopin est arrivé le 15 août afin de recevoir ses parents qui, fatigués de leur longue route depuis Varsovie, le serrent dans leurs bras, enfin, le lendemain 16 août. Les sœurs sont demeurées à Varsovie avec leurs maris et leurs enfants. Louise a épousé Joseph Jedrzejewicz, professeur à l'Ecole d'Agronomie, et Isabelle est devenue la femme d'Antoine Barcinski. Chopin leur écrit tout son

(1) Carlsbad.

bonheur : « *Mieux vaut ne pas penser aujourd'hui et jouir du bonheur qu'il m'est donné de vivre...* » Il chasse aussitôt la tristesse qui l'envahit et assombrit ses meilleurs moments : « *Ce que le présent m'apporte est unique* ». Il retrouve tout son passé... « *Ce sont les mêmes habitudes, les mêmes mouvements qui accompagnèrent toute mon enfance, la même main que je n'avais pas baisée depuis si longtemps* ».

L'amour de ses parents lui était si cher, et quel réconfort, ceux-ci ont dû recevoir de leur fils bien-aimé!

Il donne le bras à sa mère. Il parle gravement avec son père. Puis ils s'embrassent. Le soir ils s'embrassent encore avant d'aller dormir. Et le matin, oh! ce n'était qu'un rêve affreux, Chopin étend la main, il ouvre les yeux, oui, il est dans une chambre, à Karlove-Vary, tout à l'heure sa mère va entrer, comme autrefois elle l'embrassera sur son front et elle écartera les mèches douces de ses cheveux... Tout ce que l'on peut raconter de Varsovie et de Paris, on se le raconte. Chopin en oublie sa musique. Mais eux veulent entendre le récit de ses concerts, des brillantes soirées musicales où Frédéric joue ses œuvres. Les journaux parlent de lui, mais de sa vie personnelle, les parents n'en savent pas grand'chose : Chopin écrit rarement et personne ne sait très bien ce qu'il pense.

Mais qu'importe, ici, près de ses parents, il est tout à eux, à leur joie, à leur émotion. Maman décrit Louise et Isabelle. Le jour du mariage d'Isabelle, ce fut une grande fête, et l'une et l'autre ne manquent pas de venir chaque jour passer quelques instants près de leurs parents, malgré les occupations de leur nouveau foyer.

— Oh! quel bonheur, pense Chopin les yeux pleins de larmes. Revenir dans ma patrie, et fonder à mon tour un foyer...

Tout un cortège de jeunes filles revient à sa mémoire. Elles jouaient autrefois la comédie avec lui, elles chantaient, elles dansaient, elles riaient avec ses sœurs. Depuis lors, la plupart d'entre elles s'étaient mariées. Isabelle et Louise, ses sœurs, puis Constance, celle qui s'est liée à un autre, et les sœurs aussi de ses camarades d'enfance, Marie Wodzinska, la sœur de Félix qu'il ne l'a plus revue.

Comment est-elle à présent! Un véritable vertige s'empare de son esprit. Il se souvient des vacances de son adolescence où il allait en compagnie de son ami Félix passer quelques jours chez les parents de celui-ci, à Zluzewo. Le vieux château gothique mirait ses tours dans un lac profond et vert. De l'autre côté la ville s'étendait, que dominaient l'église, crénelée comme une citadelle, et les ailes des moulins qui le soir cessaient leurs douces chansons dans le vent. Marie courait dans les allées, elle le prenait par la main, petite fille heureuse de l'arrivée des jeunes garçons, et elle l'emmenait s'asseoir sous un cèdre qui répandait une ombre bleue sur leurs visages d'enfants. Le soir, dans le grand salon rouge aux six fenêtres, Frédéric jouait, improvisait des mazurkas et Marie chantait les chants qu'elle avait entendus dans la bouche des paysannes. Ils avaient rêvé ensemble d'être de grands musiciens, de composer des chants magnifiques. Félix a raconté à sa sœur Marie que Frédéric est maintenant un homme célèbre, un artiste réputé, applaudi à Paris, estimé par les musiciens les plus illustres, et que la gloire couronne son front. Marie elle-même est devenue une belle jeune fille qui ne passe plus ses vacances dans le monotone Zluzewo. Elle voyage aux côtés de sa mère qui est une femme belle et brillante. Elles cherchent toutes deux une vie moins étouffante que celle qui oppresse Varsovie enfouie sous son régime d'occupation. Le printemps et l'été elles vont aux eaux, à Dresde, à Mariankié-Laznié, elles vont à Karlove-Vary, elles vont même jusqu'à Genève où Félix Wodzinski a déjà suggéré à Chopin de leur rendre visite sur les bords du lac au printemps de 1834. Elles sont riches, mais elles savent être d'une simplicité délicieuse. Marie est musicienne, les voyages lui ont ouvert l'esprit. Elle aimerait, sa mère aussi, revoir de près ce jeune Polonais devenu célèbre et qu'elles ont autrefois reçu chez elles. Alors, ses cheveux étaient presque blonds, ils tombaient en mèches un peu folles et inégales sur son front et ses oreilles. Les yeux étaient beaux, tendres, et vivement éclairés, la bouche très bien dessinée et ce grand nez charpenté au milieu du visage qui amenuisait brusquement le menton et le

cou glissant dans les plis de l'écharpe blanche et la veste de velours qui rappelait la douceur des yeux.

Cette douceur, il a dû la perdre, il ne doit rester que cette ironie qui l'intimidait tant. La gloire enfin a dû apporter de nouveaux traits sur cette figure mouvante. Mais peut-être, après tout, a-t-il gardé un peu de cette douceur pour elle, un regard qui se souvient des chants, le soir, sous les cèdres... Elle lui envoie un morceau de musique de sa composition accompagné d'une invitation de sa mère.

Touché, un peu surpris, puis saisi par la gentillesse de l'avance si amicale, Chopin rêve à cette Marie Wodzinska et il écrit à son vieil ami Félix :

« *Si ce n'était que je suis à peine revenu des bords du Rhin et que j'ai des occupations que je ne peux laisser en ce moment, je serais parti pour Genève afin de remercier ta digne maman et d'accepter son invitation. Mais les destins sont durs, et il n'en sera rien. Ta sœur a eu l'extrême amabilité de m'envoyer sa composition. Cela m'a fait un plaisir inexprimable, et le soir même j'ai fait une improvisation, dans un des salons que je fréquente, sur le joli thème de cette Marie, avec qui on jouait naguère à s'attraper dans la maison de Pszenny. Aujourd'hui! Je prend la liberté d'envoyer à mon estimable collègue Mademoiselle Marie une petite valse que je viens de publier. Qu'elle lui fasse, ne fut-ce que la centième partie du plaisir que j'éprouvais à recevoir ses variations. Je termine en remerciant encore une fois très sincèrement ta maman pour le souvenir bienveillant qu'elle a bien voulu témoigner à son fidèle serviteur, qui se trouve aussi avoir dans ses veines un peu de sang de Cujawie* ».

... Quant à Mademoiselle Marie, salue-la avec respect et beaucoup d'élégance. Etonne-toi et dis tout bas : « Mon Dieu, comme cela a poussé... »

Oui, Marie Wodzinska avait dû grandir, embellir. Elancée, brune, enjouée et facilement enthousiaste, il semble que son cœur se prenne à des souvenirs qu'il croyait oubliés. Chopin s'étonne. Lui est toujours aussi beau. Ses traits ont touvé la tranquilité paisible qui approche la perfection. Sa mise soignée met en valeur toute sa personne. Il arrange ses cheveux de façon à ce qu'ils bouclent, parfois même il les frise, c'est la mode.

Sa parole est moins exhubérante et ses mains se déplacent quand il parle avec calme et une certaine désinvolture. Cependant, une lueur a traversé ses yeux qui s'éclaircissent, une tendresse timide se fait jour. Puis l'amour éclate, il grandit.

Cette petite valse que Chopin venait d'envoyer à Marie était sans doute la *Grande Valse brillante en mi bémol majeur*. Il vient de pressentir l'audace du bonheur, la tendresse comprise et récompensée. La valse part à la conquête de ce bonheur et chante sa mélodie à douce voix. Elégante et racée, elle parvient sur les rives enchantées du lac où elle achève de séduire Mme et Mlle Wodzinska.

— Quel dommage que Frédéric porte un nom étranger, Chopin n'a rien de polonais, murmure la comtesse.

— Mais son âme et son cœur sont polonais, explique Marie, n'a-t-il pas dit qu'il a du sang de Cujawie dans les veines ?

Mais Chopin le disant, a simplement souligné la patrie chère à son cœur, le pays auquel vont toutes ses pensées. Mais il n'oublie pas dans le secret de ce même cœur, ce nom français, cette maison du village français où ses aïeux paysans l'ont porté dans leurs veines.

Le nom de Wodzinski est un nom de seigneurs de vieille noblesse et de richesses nombreuses. Mais Chopin n'a-t-il pas son talent pour répondre à tant de biens terrestres ?

Chopin, auprès de ses parents, en cet été de 1835, songe à cette Marie dont il fait connaître l'existence dans son cœur à son père et à sa mère. L'air est doux sous les tilleuls de la Promenade. Nicolas et Justine Chopin se sont assis sous les arbres, leur fils Frédéric près d'eux. Une musique légère s'envole d'un kiosque comme un essaim d'abeilles aux ailes sucrées. Les blanches crinolines, les capelines fleuries des jeunes femmes passent dans un murmure soyeux, et Chopin se laisse aller à la douceur du temps. Il semble faire halte sur la route blanche.

Il décrit Marie Wodzinska. Il dit son âge, 19 ans.

— Elle est grande, fine, une taille légère qui donne la souplesse à sa marche. Oui, c'est cela ses mouvements sont gracieux, sans gaucherie.

— Oui, évidemment, dit Nicolas Chopin qui écoute attentivement, elle n'a pas la manière empruntée d'une paysanne, mais cela ne veut pas dire non plus qu'elle en ait la franchise de caractère.

— Oh! dit Frédéric, elle est très gaie, très enjouée, et elle a ce sourire ravissant, cette douceur qui fait pâlir celui qui la regarde.

— Elle est bonne sans doute, dit Justine Chopin, si elle a le sourire que tu dis.

— Elle est délicate, une grâce enfantine et une gravité de jeune fille, elle voudrait que rien ne puisse faire mal, elle sait parler à chacun, à moi-même elle sait faire vaincre ma timidité.

— Est-elle brune ou blonde ?

— Ses cheveux sont noirs, soyeux, d'une longueur extraordinaire, comme les tiens, maman, mais elle les natte, elle les remonte autour de son front blanc, ou bien elle les défait, alors ils tombent comme un manteau sur ses épaules. Et ses yeux brillent avec une très douce lumière au bord des prunelles noires.

— Tout cela ne dit pas si elle est jolie, vraiment, dit Nicolas Chopin.

— Ses traits ne sont pas ceux d'une beauté classique, non, mais de son visage émane un charme indéfinissable.

— Après tout, ce qui compte, dit Justine Chopin, c'est de savoir si elle te rendra heureux... Est-elle musicienne ? A-t-elle une jolie voix, est-ce qu'elle chante nos airs polonais ?

— Oh! dit Chopin, elle chante à ravir, sa voix a le son d'une clochette d'argent, ajoute-t-il avec extase.

— Enfin, dit le père au bout de quelques minutes, peut-être as-tu raison, vous vous connaissez depuis longtemps... Tu as du talent, un bel avenir devant toi...

— J'aimerais voir Mlle Marie, dit doucement Justine Chopin.

L'entrevue désirée de part et d'autre eut lieu le lendemain. Elle fut cordiale. La mère de Marie qui avait

désiré voir les parents de Frédéric, les reçut avec beaucoup de bonne grâce, Justine Chopin fit une profonde révérence devant la comtesse Wodzinska. Nicolas Chopin, professeur de français, digne et simple, eut le langage poli sur la pluie et le beau temps qui tient généralement une assez grande place dans ce genre d'entrevue, il sut être courtois parfaitement, mais sans abandon.

Après avoir quitté la résidence de Mme Wodzinska, il fut question du départ, de la séparation.

— Oh! ne plus vous quitter, mes parents chéris, s'écrie Frédéric en baisant leurs mains.

— Non, mon fils, répond fermement Nicolas Chopin, ce n'est pas possible, tu as ta destinée d'artiste à suivre, tu dois toutes tes forces à ton art — que Dieu te donne la santé! — tu dois écrire ce que tu as à écrire, la renommée couronnera tes efforts, n'en suspends pas les promesses aussi tôt. Va, mon fils, nous saurons attendre ton retour...

— Peut-être même viendras-tu jusqu'à Varsovie? demande timidement sa mère.

— Oh! maman, j'aime Marie, alors je rentrerai vers vous, avec elle... un jour...

Ils ne peuvent se séparer au milieu du tapage mondain d'une ville d'eau. Ils reculent de chaque heure, de chaque minute et ils décident de quitter Karlove-Vary ensemble.

Ils montent tous trois dans la même diligence, et ne perdant rien de ces minutes si précieuses, ils font route jusqu'à Dzciezyn.

La Silésie s'étend devant Chopin, toute pareille aux jours d'autrefois, ses horizons immenses entraînent son œil plein de tristesse vers un ciel qui de bleu devient gris, et les bouleaux frémissants annoncent bientôt la frontière de la patrie. Chez le comte de Thun où ses parents et lui reçoivent une bonne hospitalité, chacun encore fait des projets, caresse des espoirs. Nul ne sait jamais quand sonne la séparation dernière...

La calèche, où sont seuls maintenant les parents de Chopin, s'enfonce dans cet horizon bleu. Frédéric n'est

plus derrière eux qu'un point noir, fragile, si plein d'espoir peut-être.

Mais une larme tombe dans la poussière de la route.

Une seconde calèche, à son tour, s'ébranle lourdement. Tournant le dos à la route de la Pologne, Chopin se dirige vers Leipzig. Ses amis l'attendent, ils vivront ensemble de musique et de chants. A cette idée, la tristesse s'efface du visage de Chopin et il rêve à l'avenir.

En cours de route, et jusqu'à Varsovie, Nicolas et Justine Chopin réfléchissent beaucoup sur la situation. Ayant balancé le pour et le contre, ils considérèrent les fiançailles de leur fils avec sang-froid. Ils avaient vu leur Frédéric si heureux que son visage illuminé demeurait seul dans leur souvenir. Nicolas Chopin écrivit donc dès leur arrivée le 14 septembre :

« *Nous sommes tranquilles, parce que tu es aimé et que tu as des amis* ».

C'était bien la première chose que pouvaient demander pour leur enfant des parents aussi tendres. Cependant Justine Chopin demeurait impressionnée par le grand nom de la comtesse Wodzinska, elle ajoute à la lettre de son mari :

« *Excuse-nous auprès de Madame la comtesse d'être partis aussi vite...* »

Mais le père, sans se laisser entraîner par des rêves prématurés, enchaînait aussitôt et terminait en disant :

« *Nous apprendrons avec plaisir par ta lettre, que nous attendons de Leipzig, comment tu as passé le temps après notre séparation.*

Sans doute Chopin rendit-il visite à Clara Wieck à son passage à Leipzig, nous savons par une lettre de Térésa Wodzinska, en février 1836, qu'il avait pleuré en écoutant la charmante musicienne. Elle devait devenir la fiancée de Robert Schumann l'année suivante et la lettre de Térésa démontre que la comtesse tenait déjà beaucoup à Chopin pour gendre, car cette lettre marque à la fois une secrète jalousie et le soin de montrer à Chopin qu'on connaît bien et ses faits et ses gestes et ses paroles. Cette lettre est un petit chef-d'œuvre.

« *Quand pourrons-nous donc nous voir ? Si au moins*

vous écriviez deux mots pour me dire que c'est vrai que vous allez venir cet été ! Clara Wieck (et surtout) le Chevalier Kungel l'ont dit et affirmé, Kungel a même dit que vous avez pleuré en écoutant Mlle Wieck à Leipzig ; pour moi, j'ai honte de n'avoir pas pleuré aussi à son concert, quoi que son jeu m'ait plu énormément, puis sa personne si aimable, si intéressante ! (1) La jalousie est mal contenue. Chopin sourit. Il avait laissé en effet à Leipzig de charmants et bon amis et cette amitié entre musiciens qui lui était si précieuse.

En rentrant de voyage à la fin du mois de septembre 1835, il apprend à Paris la mort du musicien Bellini qu'il admirait profondément. Le jeune et gracieux artiste avait donné à la musique de son pays un opéra qui faisait honneur à l'Italie. « Norma » ou « Les Puritains » était une œuvre où résonnaient des accents plus graves et plus pathétiques que la musique italienne était accoutumée d'en produire. On dit que Chopin pleura en l'écoutant.

Heine, qui rencontrait fréquemment Bellini chez Christine de Belgiojoso, lui raconte la mort subite du grand compositeur à la suite du choléra. Cette terrible maladie continuait à faire des ravages dans le pays pendant que se déroulait de l'autre côté de la mer, la conquête de l'Algérie.

Cette mort affecte Chopin. Heine et lui, rappelèrent les blonds cheveux et les yeux bleus de celui qui leur avait donné une si belle amitié. Il avait 34 ans et il laissait des œuvres qui promettaient encore beaucoup de son talent.

Puis Chopin reprend ses leçons, il écrit son *Scherzo en fa mineur* et il rêve à Marie. Mais à Varsovie le roman de Frédéric ne trouve pas un accueil aussi délirant. Nicolas et Justine Chopin sont perplexes, inquiets même, sans l'avouer trop à leur fils. Cette union avec cette jeune personne d'un rang aussi élevé ne peut convenir à Frédéric. Revenus dans leur pays, ils s'aperçoivent que la noblesse polonaise, malgré les épreuves communes, n'a

(1) Dresde, 5 février 1836.

pas changé lorsqu'il s'agit de la fortune et du titre. Ils connaissent les caprices de la noblesse, même lorsque celle-ci voyage et professe un esprit cosmopolite, ils connaissent aussi la simplicité native de Frédéric, sa sensibilité profonde qui n'aime les marques extérieures de la richesse que pour mieux cacher les secrets d'un cœur aimant. Ce projet de mariage ne leur dit rien qui vaille. Quant à Louise et Isabelle, elles écrivent violemment leur avis, comme d'habitude. Elles se sont moquées souvent de l'oisiveté des grands seigneurs polonais, de leurs amusements parfois enfantins, mais elles ne veulent pas que leur frère en fasse les frais. Louise écrit sans ambages les avis qu'elle entend autour d'elle et qui ressemblent au sien :

« *Quand j'ai dit à Mme de Linde que peut-être l'année prochaine tu viendrais à Dresde, elle m'a répondu : « Oui, si certaines personnes y sont. Oh! Marie Wodzinska a attrapé son cœur, mais vous madame, et moi, qui l'avons connu...* »

C'est aussi que Mme Wodzinska l'accaparait comme elle pouvait, elle le faisait toujours asseoir entre elle et Marie; cette jeune personne, qui est extrêmement bien, le gênait » (1).

En recevant cette lettre, Chopin eut un choc bien désagréable, il tomba malade et ses parents s'inquiétèrent. Mais sa pensée vers Marie fut la plus forte, il retrouva sa grande espérance.

Puis avec le printemps, cette espérance grandit chaque jour. Son ami, Félix Wodzinski, le frère de Marie, vient souvent le voir, accompagné de quelques Polonais, et il retrouve aussi chez Chopin, leur vieux camarade d'enfance Jean Matuzynski qui est arrivé récemment à Paris pour occuper un poste de professeur à l'Ecole de Médecine.

Tous trois font des projets.

— Veux-tu entendre la Valse que j'envoie à ta sœur ? dit Chopin à Wodzinski.

— Une musique pour jeune fille! C'est ravissant!

Matuzynski et Wodzinski écoutent en souriant les plaisants accords d'une danse tour à tour langoureuse et

15 déc. 1835, Karlowicz, Documents inédits.

brusquement mouvementée qu'accompagne dans le bruit confus d'un orchestre, une mélodie très tendre.

— Voici notre Frycek amoureux ! Combien de valses as-tu déjà envoyé à mon estimable sœur ?

— Trois, répond Chopin.

— Par le temps qui court, la poste n'est pas sûre, tu devrais aller à Dresde les porter toi-même. N'as-tu pas la passion des voyages en ce moment ? Souviens-toi des princesses de Saxe!!

— Comme tout cela est loin déjà, murmure Chopin, mais j'irai à Dresde, oui, en vérité j'irai à Dresde!

Le jour s'achève, Wodzinski est parti depuis longtemps que Chopin et Matuzynski devisent encore, tous deux, doucement, à mots épars puis avec des élans de joie qu'emporte une émotion qu'ils ne peuvent plus cacher.

— De Dresde, Frédéric, y penses-tu, il n'y a qu'un pas jusqu'à Varsovie, tu sais... par la longue route à travers la plaine polonaise, le houblon et l'œillette.....

— Oh! tais-toi, Jeannot, je t'en prie. C'est si beau! Mais pourquoi pas.....

Oh! que ce rêve est merveilleux! j'annoncerai peut-être une bonne nouvelle à mes parents et peut-être Marie et moi nous nous installerons à Varsovie, ou plutôt dans une province tranquille, où nous serons heureux.

Est-ce à haute voix, est-ce dans la voix de sa musique que les rêves de Chopin expriment leur désir de bonheur qui éclipsent toute sa gloire. Sa pensée, son cœur sont pleins de ce voyage en perspective. Il aime Marie, l'avenir enfin s'ouvre devant lui avec une douceur qu'il ne cesse de chérir.

Le lendemain matin, Antoine Barcinski arrive à Paris et tout aussitôt il écrit à Isabelle sa femme qu'il est bien portant. Jean Matuzynski ne pouvant contenir le secret qu'il a dessiné la veille avec Chopin, ajoute à la lettre : « *une autre nouvelle vole vers Varsovie : Fryc dans un an ira voir les enfants...* »

Dans l'été de 1836, Chopin se mit en route pour Marianskié-Laznié rendre visite à M. et Mme Wodzinski et demander la main de leur fille Marie.

C'est l'heure grise. Mais elle tombe du ciel, à Paris, un soir de printemps 1837. Il fait une chaleur étouffante. Chopin respire mal. Il a ouvert sa fenêtre après le départ de sa dernière élève, à qui il vient de donner une longue leçon, et des parfums de violettes et de giroflées montent vers lui, portés par l'air à travers les toits et les rues, venus on ne sait d'où, mais qui sont la présence des beaux jours et du soleil. Ce bonheur si léger que chacun peut recueillir, et que chacun attend, transperce le cœur de Chopin qui tient dans sa main tout un paquet de lettres.

Elles sont pliées, il les déplie. L'encre est encore fraîche, elles ont été écrites, durant deux ans, depuis le voyage à Dresde. Et maintenant, elles gisent près de lui, avec un petit air triste de choses qui ne servent plus à rien, elles exhalent déjà un parfum de pauvre papier, plus léger que le premier souffle qui les emportera.

Moia Bieda... c'est en effet le pauvre amour de Chopin qui se tient dans sa main tremblante, tout prêt à disparaître pour toujours de sa vie. Marie Wodzinska ne sera pas sa femme. Le Comte Wodzinski ne l'a pas voulu. La Comtesse Térésa cependant a tout fait, tout dit, pour le faire revenir sur sa décision. L'immense talent de Chopin, son génie qui fait de lui sans doute le plus grand compositeur de son temps, vaut bien les arpents de terre du comte Wodzinski, fussent-ils même mesurés en kilomètres de terre polonaise ? Marie a pleuré. Marie et lui se sont considérés comme fiancés pendant deux ans. Ils ont passé des heures délicieuses à Marianskié-Laznié, puis à Dresde. Térésa Wodzinska l'aime et l'estime et n'écoutait-elle pas avec émotion les improvisations interminables que Chopin exécutait sur le thème des valses qu'il envoyait à Marie. Elle s'est inquiétée de lui souvent dans ses lettres,

après le retour de Dresde en 1836; elle sait bien que la santé de Chopin est délicate. Avec une sollicitude toute maternelle, afin qu'il soit toujours bien sûr au moins d'une affection sincère, elle lui recommande de se coucher tôt, de ne pas veiller et de mettre ses pantoufles aussitôt rentré à la maison... Elle a aussi des remords... elle lui avait écrit, et Chopin déplia la lettre, elle est datée du 15 septembre 1836 :

« *Je ne peux assez regretter de t'avoir laissé partir samedi; j'étais souffrante et ne sus mettre suffisamment à profit l'heure grise; nous en avons peu parlé. Le lendemain nous aurions eu plus de temps.* »

Chopin était donc reparti sans réponse définitive et Térésa Wodzinska craignait d'avoir donné à Frédéric plus de désespoir que d'espoir.

« *Ne crois pas que je rétracte ce que j'ai dit, non; mais il fallait délibérer sur la voie à suivre. Je te prie seulement de garder le secret; porte-toi bien, tout dépend de cela.* »

Mais la sensibilité de Chopin était si vive et si fine qu'il attend la réponse du père sans s'épancher à quiconque de son sentiment.

« *Remarquez*, avait encore écrit Térésa à propos des pantoufles, *remarquez que c'est un temps d'épreuve!* »

Beau temps des fiançailles secrètes!

Une correspondance s'était alors engagée entre Chopin et Marie Wodzinska qui aimait à signer parfois « *votre très fidèle secrétaire, Marie* », car au moment du séjour de Chopin à Dresde, elle copiait la musique de Chopin et elle aimait aussi à être près de lui soumise, affectionnée et un peu ironique. Il attendait, en tremblant que, de son côté, la jeune fille manifestât avec plus d'autorité à son père son désir de l'épouser.

Cette heure grise donc si semblable à ce soir d'été où il a demandé la main de Marie, il lui semble respirer les mêmes parfums, plus pénétrants parce que la chaleur était plus forte et que son désir d'être heureux était plus grand.

A ce souvenir, le cœur de Chopin se serre, sa respiration devient courte, une moiteur subite couvre son front. Mais les images de Marie reviennent hallucinantes et réelles, il entend sa voix, il revoit son visage ému lui

demandant d'écrire son nom sur un album qu'elle lui présente, alors qu'ils étaient à Marianskié-Laznié, et Chopin regarde l'album. Il y trouve des noms d'amis qu'il a connus autrefois à Varsovie, il y trouve des dessins, il lit enfin sur la page où s'arrêtent les signatures, un poème et un nom : Slovaski. Ce poème est étrange et beau :

Nous irons ensemble sur une couronne de neige
Nous irons ensemble au-dessus des forêts de sapins
Nous irons ensemble où les sonnettes des troupeaux gémissent
Où la Jungfrau se revêt de couleurs d'arc-en-ciel
Un soleil d'or au-dessus d'elle
Où vole, à travers le brouillard, le cerf
Où les aigles, du deuil de leurs ailes étendues
Jettent une ombre sur le nuage qui file
Oh! ma bien-aimée j'irai là-bas avec toi
Et si nous ne rentrons pas de cette montagne
Les gens penseront que les esprits se sont emparés de nous
Et qu'ils nous ont emportés dans l'azur du ciel
Que nous nous sommes agrippés aux chaînes des étoiles
Emportés par la foule des pléiades
Alors seulement le torrent s'abattera, sourd
Et s'éparpillera en cascades de larmes brillantes (1).

Chopin hésite, longtemps silencieux. Enfin, il se décide à écrire et à tracer son nom : Frédéric Chopin, ce nom seul qui donnera à celui de Marie Wodzinska le don de vivre aussi longtemps que celui du tendre génie. Lui est assis, il regarde Marie. Il l'aime de toutes ses forces, il voudrait qu'elle fut ainsi, toute la vie, à côté de lui, mère de ses enfants...

Mais il est pauvre. Il n'est pas noble. Il pense soudain à la pauvre maison de son grand-père paternel au lointain village de France, aux chants des paysans de la Mazovie, qui bercèrent son enfance, à ces fêtes villageoises qu'il aimait, à la plaine polonaise, à ces bois, à ces champs qu'il parcourait dans la britchka seigneuriale de ses amis, et où il pénétrait avec tant d'amour; il n'en possédait pas les

(1) Chant VIII du poème *En Suisse*. Traduction originale d'Antonine Vallentin.

arpents, mais il en possédait la douce chanson des saisons qui les fleurissaient et les reverdissaient sans cesse. Leur âme était la sienne et en la chantant il était le révolutionnaire — il en fallait si peu à l'époque! — qui fait corps avec sa patrie et la fait vivre au loin. Le Comte Wodzinski ne pouvait se permettre un gendre qui rachetât des origines, aussi modestes à ses yeux, par un talent dont il ne soupçonnait pas la noblesse autrement plus importante que la sienne. Non certes, un de ses fils jouait au loin au révolutionnaire, Antoine, en effet, combattait en Espagne aux côtés des libéraux. C'était assez comme cela dans la famille...

Oui, c'était bien un pauvre amour, aucune richesse de talent ni de cœur ne le réchaufferait plus.

Cependant, Marie avait écrit elle aussi quelques lignes qui appelaient autant l'amitié qu'un sentiment plus tendre mais qui ne pouvait librement s'exprimer.

« *Regrettez-vous un peu vos amis? Oui, je réponds pour vous. Je pense que je ne me trompe pas, du moins j'ai besoin de le croire. Je me dis que ce oui vient de vous (car, n'est-ce pas, vous l'auriez dit?)... Dans quinze jours, nous partirons pour la Pologne. Je verrai vos parents, quel bonheur pour moi, et cette bonne Louise me reconnaîtra-t-elle? Adieu, mio carissimo maestro n'oubliez pas maintenant Dresde, et dans peu, la Pologne. Adieu! au-revoir! Oh! si cela pouvait être plus tôt!* »

Quels rêves avaient-ils faits tous deux, sous les ombrages de Marianskié-Laznié! Le père de Marie donnerait bientôt son assentiment, Marie écrirait, et Chopin, volant sur les routes, arriverait à Varsovie recevoir la main de sa fiancée...

Le 10 septembre 1836, il avait quitté Marie et la veille lui avait donné l'*Étude*. Marie, elle, lui avait donné cette rose dont les pétales desséchés gisent à présent, collés de jaune, au milieu des lettres. Ils s'étaient quittés comme des fiancés heureux, qu'une courte absence sépare de quelques jours. Et Chopin s'était dirigé sur Leipzig où l'attendaient Robert Shumann et Clara Wieck. L'impatience de Schumann était grande. Il avait expédié à Chopin un mot très aimable qui avait dû, à l'époque, confirmer

chez Térésa Wodzinska et les valeurs de son possible gendre et les réticences de son mari. « *Écrivez ce seul mot, disait Schumann, « oui », ou faites-le écrire, si vous êtes réellement à Dresde comme je l'entends dire. Comme je dois précisément passer par Dresde pour me rendre dans ma contrée natale, je ne me pardonuerais jamais d'avoir été dans le voisinage d'une célébrité sans lui exprimer mon admiration et mon amour. Je vous prie donc iustamment encore une fois d'envoyer ce oui ainsi que votre adresse* (1).

Il retrouve chez les Schumann, avec leur amitié, le souvenir des jours où il a composé ses œuvres de jeunesse. Schumann et Chopin, cet après-midi du 12 septembre, attirés par la douceur de l'automne, ont quitté la ville. Ils ont le même âge tous deux et ils marchent légèrement dans la campagne qu'ils viennent d'atteindre. Ils croisent de paisibles paysans saxons qui vont aux champs. Les gardiennes de troupeaux leur sourient.

— Ainsi était notre Pologne, murmure Chopin.

— Ne prenez pas ce calme pour de la tranquillité, dit Schumann. Le peuple allemand, bien qu'abêti par une vie de résignation que contentent de petites joies, de petits intérêts matériels, ne désirent pas moins la fin de ces duchés monarchiques qui divisent le pays et séparent les populations.

— Notre rôle est dur, dit Chopin, nous ne pouvons pas participer à ces grandes marches vers la liberté. Je ne peux assister que de loin à la lutte de mon peuple, ajoute-t-il avec tristesse.

— Oh, Chopin! dit Schumann, à vous est donnée la part la plus belle! Notre art doit vaincre autant que les armes. Et en recueillant ces chants populaires, en créant vos marzurkas et vos polonaises qui sont tellement le rythme de vos paysans polonais, vous leur donnez le sens de la force et de l'avenir!

— Regardez ces champs gras et noirs, ces ruisseaux abondants, ces saisons dorées qui célèbrent chaque fête et chaque fleur comme un chant... Les chants de ma patrie ne sont plus...

(1) Leipzig, 8 septembre 1836.

— Chopin, écoutez-moi, répond alors doucement Schumann, vos hymnes sont des canons cachés sous des fleurs.

Une rougeur subite monte au visage de Chopin. Son bonheur est si grand qu'il serre longuement les mains de Schumann.

Et hochant la tête en souriant, le musicien ajoute :

— Et si l'autocrate du Nord savait quel ennemi le menace dans les mélodies si simples des mazurkas, il interdirait cette musique!

Rentré à Paris, Chopin avait repris ses leçons, il avait reçu de nouveau ses amis qui se pressaient chez lui, paré du prestige de l'artiste, du voyageur et du Polonais, fiancé de la jeune fille demeurée dans la patrie lointaine... De cette patrie, il avait reçu quelques nouvelles par Brzowski, un compositeur polonais, qui lui était envoyé par la comtesse Wodzinska et auquel il semble qu'il ait réservé un accueil plutôt hautain. Les nouvelles que Brzowski portait de la part de Marie, sans doute, n'étaient guère plus précises que durant l'été, elles ne durent pas apaiser beaucoup Chopin sur les doutes qui parfois avaient frôlé son esprit.

Cependant, il invite chez lui ce M. Brzowski un soir qu'il recevait « *Mme Sand entre autres; en outre Liszt jouera, et Nourrit chantera. Si cela peut être agréable à M. Brzowski, je l'attendrai ce soir.* » (13 décembre 1836.)

Il le reçut en effet, mais avec une certaine distance. Le compositeur polonais demeurait ébloui de cette assemblée que dominait ce soir-là une nouvelle invitée, amenée par Liszt et la comtesse d'Agout, George Sand. La romancière lui avait été présentée ce soir-là. Chopin et Liszt rivalisaient de tout leur talent.

Chopin était rêveur, fatigué peut-être, oui, il se souvient, il toussait parfois, «*avec une grâce infinie*», disait Marie d'Agout. George Sand fixait Chopin de ses yeux très noirs et l'écoutait en silence.

Puis l'hiver avait passé, il écrivait toujours longuement à Zluzewo, Térésa répondait plus longuement encore,

Marie ajoutait quelques lignes. Térésa était enchantée de distraire par cette correspondance ses longues journées à Zluzewo où toute la famille Wodzinski résidait pendant leur séjour en Pologne, et Chopin pour satisfaire aux goûts de la comtesse Wodzinska envoyait des autographes de gens célèbres qui l'entouraient. « *Le post-scriptum de Heine m'a fait beaucoup de plaisir ainsi que le billet de Custine* (25 janv. 1837), « *car, Marie et moi, nous menons une vie solitaire au château où l'horloge sonne plus fort que jamais pour nous rappeler le moment des repas ou celui du repos, car nous ne pouvons avoir d'autre occupation à défaut de piano, crayons, livres, etc.* » Sur ces plaintes discrètes, Chopin finit par envoyer un piano qui arrive, par mer, à Dantzig.

« La brune Euterpe » comme l'appelait Slowaski, ajoutait quelques mots, de plus en plus rares, puis il se fit un grand vide. Il n'y eut plus de Marie Wodzinska dans la vie de Chopin, elle fondit ses cheveux noirs, sa taille mince et sa voix argentine sous les sombres cèdres de Zluzewo. Le comte Wodzinski avait dit non.

Alors Chopin prend les lettres éparses, il les plie une dernière fois, et il se lève. Dans un coffret, il cherche, dans un autre enfin il trouve, un ruban, un ruban rose qui attachait peut-être une boîte de bonbons polonais envoyée par sa mère et qu'il gardait précieusement comme un souvenir des siens. Il déroule le ruban, et prenant les lettres, il les lie lentement, il glisse entre elles quelques pétales d'une rose embaumée qui étaient tombés des feuillets. Et sous le ruban noué, il met le cachet douloureux de son cœur, il écrit : Moia Bieda. Il murmure encore une fois

— Moia Bieda....

Et il tombe à terre, sans connaissance.

Lorsqu'il se réveille une fièvre étrange consume ses forces. Une petite toux secoue sa poitrine, un médecin mandé par Jeannot qui avait déjà établi son diagnostic, confirme chez Chopin l'apparition de la phtisie, une apparition bénigne, qui demande toutefois de grands soins, une parfaite tranquillité.

Dans sa fièvre, il réclame son piano, il veut qu'on

lui joue toute sorte d'airs polonais, que la Pologne bien-aimée veille près de lui et lui donne santé et forces.

Ses amis lui prodiguent de grands soins. George Sand, ayant appris sa maladie, l'invite une première fois à venir passer quelques jours à Nohant où il se rendit peut-être au mois de juin. En juillet, il partit avec Camille Pleyel pour Londres où il donna un concert. Mais ni le voyage, ni le concert ne rétablirent complètement Chopin. Sa maladie n'était qu'enrayée. Il resta désormais délicat, et son tempérament, définitivement maladif, suivit la courbe d'un caractère moral porté davantage à la tristesse qu'aux joies du monde.

Cependant rentré à Paris, dès la fin juillet il trouve des amis qui lui sont chers. Il joue le soir chez lui devant quelques-uns parmi les plus choisis et qui semblent être les plus fidèles.

D'abord des Polonais, Julien Fontana, Grzymala, Gutmann qui seront maintenant liés très intimement à sa vie. Jeannot à son tour n'est pas très bien portant. Il tousse. Il se ressent brusquement des souffrances qu'il a endurées pendant l'insurrection de Varsovie en 1830. Il entoure encore cependant Chopin de soins fraternels. Mais il semble que Chopin ne soit plus très sensible à l'amitié d'enfance, aux solides affections. Il reprend ses visites chez la Comtesse Potocka, chez la Comtesse Marliani et, chez cette dernière, il rencontre fréquemment George Sand, Liszt, et la Comtesse Marie d'Agoult. Soirées charmantes et délicieuses où Chopin improvise inlassablement. Son œuvre s'est considérablement augmentée durant ces dernières années et il a donné forme à ses improvisations successives, il a beaucoup travaillé à les écrire parfaitement jusqu'à ce que ses idées soient solides et bien construites. Chopin est un travailleur honnête, il ne laisse aucun morceau inachevé sous le prétexte d'une inspiration capricieuse et vagabonde. Il modèle et cisèle ses poèmes musicaux avec une profonde conscience d'artiste. *La Grande Polonaise Brillante*, *les Polonaises en la bémol* sont venues enrichir son œuvre d'un souffle épique qui prouve bien que Chopin, pas un instant, n'arrête de songer à sa patrie, et le caractère de passion héroïque qu'elles contiennent n'a pu naître que dans l'amour fervent voué à la vie de cette patrie. Les accents prodigieux de la *Polonaise* éveillent une somptueuse marche d'armées jamais vaincues et tout le passé

glorieux de la Pologne ressuscite avec un fracas où Chopin donne toutes ses forces.

Elles sont minces, pourtant, et fragiles, mais son génie qui cherche sans cesse à exprimer sa profonde douleur, sa nostalgie, comme ses joies les plus secrètes dans l'espérance tenace du bonheur, lui donne une énergie surhumaine.

Les émigrés polonais se réunissent chez lui de plus en plus fréquemment, cherchant auprès de lui ce calme, cet apaisement qu'une heure de musique apporte au milieu des pires difficultés et des pires combats. Ils retrouvent courage et persévérance et les poètes polonais chantent leur patrie avec lui.

Eugène Witwicki, un ami d'enfance de Chopin, fit un jour son entrée. Il apporte sous son bras des chants que chacun appelle tout de suite les *Chants de Witwicki* et qui resteront célèbres sous ce nom. Chopin tout de suite les aime. Chacun s'en empare et ces chants font le tour des salons parisiens. Chopin aussitôt les accompagne d'une belle musique, et chant et poème s'élèvent à la gloire de la Pologne.

Chopin, si désemparé, brisé et sans force, retrouve quelque ardeur et compose la musique des œuvres des poètes de son pays. Les soirées qu'il passe avec Witwicki, sont des heures polonaises qui lui sont chères et lorsque Zaleski, un autre poète compatriote, lui apporte ses poèmes, il écrit encore les belles compositions qui s'accordent avec eux.

Chopin est entouré ainsi de perpétuelles évocations de la Pologne, il est plongé profondément dans une atmosphère où battent sans cesse les souvenirs de sa patrie, et sans être lui-même exilé ni conspirateur, Chopin accorde sur son piano des chants si sublimes que tous ses amis, pénétrant chez lui, sont saisis des souffles qu'on y respire. Les compatriotes polonais, dans un coin, chuchotent entre eux, et Chopin les nomme de mots gracieux et enjoués. Sur un guéridon traîne un courrier vers la Pologne...

Il reste en relation épistolaire avec Térésa Wodzinska pendant quelque temps encore, à cause

d'Antoine le fils de Térésa qui d'Espagne envoyait des nouvelles à sa famille par l'intermédiaire de Chopin et à qui, par la même occasion, il emprunte de l'argent. Il n'est plus question d'épanchements, de doux sous-entendus, Chopin se contente de transmettre aimablement lettres et messages d'Antoine qui se soucie davantage de faire part à sa famille des victoires et des luttes que mènent, à Huesca, les libéraux espagnols. Puis tout s'efface. Le vieux château de Zluzewo s'estompe dans sa brume aristocratique et vieillote, perdu dans ses bois de sapins, et Chopin oublie. Il valait tout de même mieux qu'un château.

Sa réputation comme patriote dévoué à la cause de sa patrie semble acquise et même s'affirmer chez ses contemporains, dès cette époque.

Moscheles, un compositeur, que de son côté Chopin ne prisait que médiocrement, écrit dans ses Mémoires, en parlant d'un de ses amis qui se rend à Paris : « *Il y va prendre des leçons de musique républicaine chez Chopin, le même Chopin qui, dans ses Ballades et ses Mazurkas, pleure sur l'indépendance perdue de sa patrie. Je crois qu'il est capable d'emprunter au jeu de ce patriote ce qu'il y pourra trouver de bon, mais les pensées heureuses se rencontrent rarement dans la composition de Chopin, il ne sait leur donner ni l'ordre ni l'ensemble voulus...* »

Un jour, on rapporta ces paroles à Chopin. Il éclata de rire.

— Ah! dit-il, il ne me pardonnera sans doute jamais mon indifférence à l'égard de Louis-Philippe, lorsque nous jouâmes chacun, à Versailles, un morceau de notre composition.

— Jouer devant un roi ne lui était jamais arrivé.

— Un roi si ridicule! s'exclame Chopin. J'ai toujours préféré les princesses d'ailleurs, elles sont toujours charmantes, bien vêtues et leur grâce remplace l'intelligence. Mais tout cela est sans importance.

— Le roi vous a-t-il fait un cadeau à tous les deux?

— Oui, dit Chopin, il me donna une coupe d'argent ciselé.

— Et à Moscheles?

— Une trousse de voyage, sans doute pour se débarrasser plus vite de lui!

Les élèves arrivent toujours plus nombreuses chez lui, il donne des leçons, jusqu'à cinq par jour. Il compose la musique sur les poèmes, il la fredonne en polonais, puis il se lève, sa dernière élève partie. Il lisse ses cheveux devant la glace. Il s'asseoit dans un fauteuil et tire une lettre de sa poche.

— Une surprise m'attend? Gzymala, tu n'es pas malin, je sais déjà que George Sand doit arriver ces jours-ci à Paris.

Un sourire erre sur ses lèvres. Il s'approche de son secrétaire et il écrit :

« *Je ne peux être surpris, puisque j'ai vu hier Marliani qui m'a annoncé son arrivée. Je reste jusqu'à 5 heures à la maison et ne cesse de donner des leçons (je termine la deuxième). Qu'en adviendra-t-il, Dieu seul le sait. Moi je ne me sens vraiment pas bien. Je suis allé tous ces jours chez toi pour t'embrasser. Allons dîner quelque part ensemble.* »

Chez la comtesse Marliani, femme du consul d'Espagne à Paris, une grande quantité de gens se pressent et se bousculent, dont l'histoire n'a point retenu les noms; sauf ceux de ces trois personnages, trois Polonais qui, la démarche légère, enveloppés de leur pelisse de fourrure, montent allègrement les marches d'un solennel escalier. Il fait froid au dehors. Pour venir chez la comtesse Marliani, nos Polonais ont marché à pied, l'air sec fouettant leurs visages, après le repas et la vodka qu'ils ont absorbé chez Chopin rapidement. Ils ont levé leurs verres à la santé de la Pologne, de leurs parents, de la Krascovie Preczmicie.

— Sto lat! sto lat! Puissiez-vous vivre cent ans!

Chopin a présenté ses amis à Mme Marliani, Il salue les personnes de sa connaissance, puis, brusquement, il s'installe, seul, un peu à l'écart. Le bruit l'étourdit, la chaleur le suffoque après le froid vif du dehors, il écoute d'un air distrait la conversation bruyante qui l'entoure, il y a trop de gens, mais bientôt il ne les entend plus, il ne les voit plus. Cette foule lui est soudainement étrangère, les silhouettes confuses se couvrent de vêtements différents, d'uniformes pour les hommes, de pèlerines et de châles pour les femmes dont les yeux débordent de larmes et qui retiennent un jeune garçon dans leurs bras. Un appel de tambour, de chants retentissent dans le souvenir de Chopin. Alors entraîné par son inspiration, blanc comme un marbre, les yeux fixés devant lui, la fièvre agitant ses mains qu'il tend en avant, il se lève, marche vers le piano, et dans la stupéfaction générale qui succède à la surprise, Chopin s'asseoit et se met à jouer. Comme une marche irrépressible de porte-tambour ou de porte-douleur, de la vie ou de l'audace, les notes ébranlent le piano en vagues mugissantes, puis soudainement calme, un chant se détache clair. Non loin de lui, Gryzmala, les larmes aux yeux, murmure à ceux qui sont debout, émus :

— Il improvise sur un air national, « *Les adieux du lancier* »...

Lorsqu'il sort de son rêve, Chopin est étourdi, tremblant, mais son émotion, au lieu de s'aggraver s'apaise aussitôt. Comme une force de vie et de courage, George Sand debout près de lui le regarde, et le remercie.

La Dame de Nohant

LA DAME DE MONSOREAU



LE SOIR du 27 mai 1839, une lourde diligence s'arrête sur la place d'un petit village du Berry. Pendant que le conducteur épanche sa soif à l'auberge, quatre personnages descendent de voiture : une femme, vêtue d'un châle des Indes qui recouvre ses épaules sur une large robe, donne la main à un garçon et à une fille. Un jeune homme pâle, enveloppé d'un manteau couleur de poussière, met à son tour pied à terre. Ce dernier est Chopin qui revient d'un long voyage accompli avec George Sand et ses deux enfants.

Près de deux ans se sont écoulés depuis le jour où Chopin, brisé et sans force essayait de reprendre goût à la vie, au printemps 1837. Une nouvelle attaque de la maladie, celle-ci foudroyante, n'avait laissé plus aucun doute sur sa nature. Chopin devait quitter Paris, son appartement étouffé, ses visites et ses obligations, abandonner ses leçons si fatiguantes et se contraindre à de longs mois de repos à la campagne.

C'est alors que George Sand qui portait à Chopin des sentiments de la plus sincère admiration, l'invite de nouveau à se reposer dans sa propriété de Nohant. Chopin déjà était venu passer quelques jours en 1837 où il avait peut-être retrouvé Liszt et Marie d'Agoult, alors amis intimes de George Sand. L'année suivante il y vint se rétablir longuement de sa maladie. Il se dirigeait vers un état de santé meilleur, mais la perspective de l'automne et de l'hiver qui approchaient si humides en pays berrichon, incitèrent George Sand et Chopin à envisager un voyage dans le Midi. Le fils de George Sand, Maurice, n'était pas non plus en bonne santé, elle encou-

ragea vivement Chopin à faire partie du voyage. Il fut décidé que tout le monde se retrouverait à Perpignan. En effet, au dernier terme des projets, le Midi parut peu original, pourquoi ne pousserait-on pas plus loin, dans une île, par exemple, que personne ne connaissait et dont le nom même enchantait déjà les enfants, les îles Baléares et la ville principale de l'une d'elle qui n'était à quelque chose près qu'un village, Palma di Majorque.

Ce fut une expédition et une installation laborieuses dans une sorte de maison, « la Maison du Vent », qui appartenait à un certain M. Gomez lequel manifesta au bout de très peu de temps une animosité grandissante à l'égard de nos hivernants.

Cependant, le pays était merveilleux, le ciel enchanteur, la mer idéale. Toutes sortes de plantes quasi-tropicales, poussaient sur les rochers et dans les jardins suspendus au-dessus des grottes. Les aigles planaient avec majesté sur les montagnes, et les essences les plus diverses embaumaient l'air. Chopin était enthousiasmé et il décrivait ce pays avec une poésie qui laissait entendre une vérité précise, mais sans exagération :

« *Je suis à Palma, parmi les palmiers, les cèdres, les cactus, les oliviers, les orangers, les citronniers, les aloès, les figuiers, les grenadiers, etc... tout ce que le Jardin des Plantes possède dans ses serres* ».

« *Le ciel est de turquoise, la mer d'azur, les montagnes d'émeraude et l'air paradisiaque...* »

La description, un peu lapidaire, de Chopin, ne ressemblait en rien à celle que George Sand se mit derechef à écrire de son côté et qu'elle devait publier plus tard dans « Un hiver à Majorque », elle se transforma bientôt, quinze jours après l'arrivée de Chopin à Palma, en un tableau où l'irritation s'attaquait à la nature même du pays. Le climat devint soudainement pluvieux et morose, les feux étincelants des fleurs africaines s'éteignirent sous une pluie et un vent qui rappelaient plus le Berry que l'Afrique, et Chopin tomba de nouveau malade.

Mais l'énergie de Mme Sand n'avait d'égale que sa puissance littéraire. Elle avait décidé de guérir Chopin, de rétablir complètement sa santé et de lui procurer cette

tranquillité nécessaire dont le compositeur tant admiré avait besoin pour écrire les œuvres qu'il portait en lui.

Elle se mit à la recherche, traînant avec elle ses enfants qui trottaient dans les petites rues caillouteuses de l'île, d'une habitation plus éloignée du village et de ses habitants, plus vaste, où tous deux pourraient enfin se livrer à leurs travaux respectifs. George Sand découvrit la Chartreuse de Valdemosa et le 15 décembre ils s'y installèrent tous. Le beau temps était revenu et la vue qu'ils découvrirent enfin les consolèrent de toutes leurs peines. C'était un pays magnifique mais il n'y avait pas d'eau, ni feu, « *ni âne, ni domestique, ni moyen sûr d'envoyer les manuscrits* » écrit George Sand; et, dans la pièce à côté, Chopin écrivait, « *ni piano* »...

Mais Sand était de fort bonne humeur, elle savait mêler les travaux domestiques à ses travaux littéraires qu'elle continuait lorsque les enfants étaient soignés, Chopin pourvu de ses médecines, le repas en train de cuire dans un âtre sans doute immense où tous les sarments d'oliviers brûlaient comme allumettes.

Le 14 décembre, le 28 décembre, le piano promis par Pleyel n'était toujours pas arrivé à Palma et Chopin commence à exercer son ironie acerbe et à peine contenue sur le cadre de son séjour, penché sur un « *intouchable, sorte de pupitre de forme carrée qui peut à peine me servir pour écrire et sur lequel se trouwe posé un bougeoir de plomb avec une bougie (ce qui est un grand luxe pour ici* »). Il écrit, il compose, il relit Bach pour se soutenir dans une sérénité vacillante, il conclut encore : « *C'est une belle chose que la nature, mais lorsqu'on a déjà plus rien à faire avec les hommes.* » Enfin le piano arrive le 22 janvier, mais le 2 mars, Chopin et Sand étaient à Marseille. Entre temps, Chopin avait été encore gravement malade, immobilisé dans sa cellule de moine, il ne se levait que pour improviser sur son piano. La pluie tombait, plus triste ici qu'ailleurs, sur ces pierres blanches faites pour le soleil, et les orages d'une violence inouïe déchiraient les rochers d'échos dramatiques. Dans sa cellule, Chopin qui détestait la solitude, attendait, dans l'angoisse, le retour de George Sand partie en excursion avec ses enfants, et son inquétude devint

telle qu'il se mit à l'exprimer dans un Prélude qui devait devenir célèbre par l'évocation saisissante de ce moment, celui-ci ou un autre d'ailleurs, car il est peu probable que Chopin fût, à cette époque, en état d'écrire une œuvre définitive. Il se préoccupait essentiellement de l'état de ses affaires à Paris, de l'édition de ses œuvres, de ses revenus, ce qui semblait beaucoup l'inquiéter. Enfin l'ennui s'empara définitivement de lui, et George Sand, dès que le temps le permit, décida une fois de plus une distraction aux angoisses de Chopin : elle organisa le départ de l'île. Il était encore très souffrant et d'une irritation maladive. Il ne savait au juste comment ses amis prendraient son retour après une si longue absence au bout de laquelle d'ailleurs il ne voyait pas une situation très claire pour lui. Il voulait en tout cas changer d'appartement et il donnait par lettre des ordres en conséquence. A Marseille, une triste nouvelle attendait George Sand et Chopin. Leur ami, le chanteur Nourrit, qui venait si souvent rue de la Chaussée-d'Antin, était mort à Naples et son corps était ramené à Marseille lorsque Chopin parvint dans cette ville. Il tint l'orgue le jour du service funèbre, au mois d'avril 1839, dans une petite église de la ville. A cette époque, sa santé était meilleure. Il n'aimait pas Marseille naturellement. Il ne se plaisait vraiment nulle part; mais George Sand qui l'avait soigné avec tant de sollicitude, profitait de l'accalmie pour reprendre son roman, « *Gabriel* » et le terminer.

Maintenant Chopin n'attend plus qu'une chose, rejoindre Nohant, cette calme campagne qui lui apparaît comme un refuge verdoyant, où chacun prendra sa place, où il retrouvera ses amis qu'il se promet d'entourer à son tour d'une vigilance affectueuse. «... *J'ai appris ce que c'était que soigner quelqu'un*, écrit-il à Grzymala, et il sent son cœur plein d'amitié pour son fidèle compatriote.

Il est éperdûment reconnaissant du dévouement que George Sand n'a cessé de lui manifester. Cahin-Caha, chacun a trouvé dans cet étrange voyage un aliment à ses propres rêves, à son œuvre propre. Maintenant, sur le chemin du retour, Chopin voit venir vers lui les toits moussus et les maisons basses des villages berrichons.

Le soir de ce mois où fleurissent les accacias des bois et les seringas des jardins, nos quatre voyageurs secouent la poussière du long voyage. Un instant silencieux, ils écoutent les murmures parfumés des foins qui mûrissent. Puis ils sonnent à un porche de lierre. Un tintement de cloche répond au loin, des chiens aboient, une servante accourt, la porte s'ouvre, et la dame de Nohant, suivie de ses enfants, de Chopin, et des bagages, entre dans son domaine.

Décidément, la maladie de Chopin ne régresse pas. Son état de santé demeure en apparence stationnaire. Il ne se trouve bien qu'à Nohant où l'amitié et le dévouement de George Sand le retiennent de longs mois durant les beaux jours. Il adore George Sand à qui il a voué à son tour une vive admiration. Il l'entoure de prévenances et de gentillesses. Mais il continue plus que jamais à garder en son cœur son mystère. S'il est enjoué, personne ne devine sa tristesse, et s'il est triste, personne n'en devine la cause.

Il est faible. Il est sans force physique. Il a été déjà brisé trop de fois pour prendre une attitude énergique devant les circonstances que, d'autre part, George Sand s'ingénie à lui éviter. Si elle avait peu de ce que l'on appelle des scrupules moraux, elle donne cependant, à cette époque, le meilleur de son cœur à Chopin. La maison de Nohant est agréable. Divers fidèles domestiques assument un service qui laisse chacun libre de se livrer à ses travaux. La vie champêtre est doublée de plaisirs artistiques qu'apportent tour à tour, ou plus souvent tous ensemble, les nombreux visiteurs de marque en séjour chez George Sand. Mais celle-ci semble s'inquiéter de donner plus souvent à Chopin des soins uniques. Elle est occupée durant cette période à écrire de nombreux ouvrages et son premier roman social « *Le Compagnon du Tour de France* » vient de paraître. De son côté, Chopin, au moins pendant les étés successifs — il devait en passer sept — compose ses œuvres qui compteront parmi les plus importantes. Il aime Nohant, il retrouve sa chambre et il se moque du qu'en-dira-t-on que sa présence si longue dans le Berri soulève dans les milieux parisiens. « *Toutes les histoires qu'on raconte ne me surprennent pas du tout. Tu te*

rends compte que je savais fort bien que je m'y exposais. Toutefois, ceci aussi passera, nos langues pourriront, mais ils ne toucheront pas à l'âme. »

Cette âme, c'est cette qualité humaine qu'il a si fine, cette sensibilité exaspérée qui demande toujours plus d'amour et d'affection, c'est aussi cette ardente musique qui entraîne Chopin dans des créations toujours plus belles. Et c'est elle qui demeure. C'est elle aussi qui lui permettra de vivre dans l'agitation de Nohant, les arrivées perpétuelles, et bientôt les querelles de famille qui vont survenir, grandissantes.

La vie de Chopin à Nohant s'écoule dans la solitude de sa chambre où il se retire dès qu'il le peut, et s'il participe aux jeux de société que Maurice et Solange organisent avec beaucoup d'entrain, il s'éloigne peu à peu dans sa poignante faiblesse.

Le déroulement de son existence passe inaperçu, confondue avec celle de la maison et des visiteurs, mais la présence de George Sand, maîtresse de cette maison, lui apporte une sécurité dont il a besoin.

Aussi, on ne peut que l'imaginer, affable et de manières distinguées comme toujours, délicat et facilement froissé par le tapage d'autrui, debout parmi les nombreux amis de George Sand, comme une flamme qu'un souffle fait fatalement pencher. Il essaye de suivre le rythme vivant et impétueux de cette femme dont la générosité de sentiment est employée sous mille formes. Tout au moins au début de ces brillants étés, Chopin aime à trouver chez George cet enthousiasme qui enflamme la romancière, cette passion pour les idées libérales, cette force de vie qui lui semble être un gage de la sienne. Les libéraux de l'époque viennent à Nohant, Pierre Leroux avec qui George Sand fonde un journal de polémique, le physicien Arago, et le tumultueux avocat Michel de Bourges qui défendait ceux que condamnait le Gouvernement de M. Thiers. Que la musique de Chopin se trouvât souvent accordée aux réunions où chacun rêvait à des libertés sociales, à des améliorations, on peut le supposer. Les accents révolutionnaires du *Scherzo* ou de la *Polonaise* ranimaient les volontés et les courages défaillants. Puis

échappant aux réalités qui paraissaient trop brutales à quelques-uns des invités, Chopin improvisait ou jouait ses Préludes, ses œuvres dont le nombre augmentait et qu'il exécutait avec un art inégalable.

Et pour finir, Maurice et Solange donnaient un spectacle de marionnettes pour lesquelles leur mère apportait sa plume et Chopin des airs de danses qu'il improvisait avec drôlerie.

Mais son humeur devient plus changeante, ses mouvements plus saccadés et plus soudains; à la gaieté succède l'accablement, à la joie de vivre, l'angoisse. Ses nuits sont agitées, un poids énorme appuie sa masse de pensées douloureuses sur la poitrine de Chopin, hagard il se lève de son lit, la nuit si calme où luisent les étoiles pénètre dans sa chambre et fait éclater les murs, les meubles, dont il change sans cesse l'ordonnance, craquent; des murmures de campagne invisibles passent dans les souffles d'air chaud qui agitent les arbres.

— Que le matin est long à venir... soupire Chopin. A peine endormi sous la fatigue, que l'aurore l'éveille. George Sand entre dans sa chambre et devine que Chopin n'a pas dormi. Il a été la proie de ces luttes nocturnes qui l'épuisent. Elle écrira plus tard, songeant à lui, si faible :

« *Je l'arrachais alors, malgré lui, à cette angoisse. Je le menais au bord de la Creuse, et pendant deux ou trois jours, perdus au soleil ou à la pluie, dans des chemins affreux, nous arrivions riants et affamés à quelque site magnifique où il semblait renaître.* »

Il aime la nature, parce que George Sand l'adore et la décrit de toute son âme. Elle est poète et découvre le langage des ruisseaux et des arbres de son pays, les visages des laboureurs et de leur terre féconde, les parfums des matins d'été où, seule, elle part mouillant ses pieds dans la rosée tiède. Et lorsqu'elle rentre, une brassée de fleurs dans ses mains trempées d'eau, ses cheveux noirs emmêlés d'herbes, les yeux brillants d'aise, la force de vie qui émane d'elle ranime Chopin qui, aussitôt, se met au travail.

Delacroix est arrivé un soir de juin 1842. C'est un projet qui avait été tenté depuis longtemps, depuis le

jour du printemps de 1838, où George Sand avait invité Delacroix à venir entendre Chopin chez elle.

« ... *Pour vous décider à venir ce soir, je vous dirai que Chopin nous joue du piano en petit comité, le coude sur le piano, c'est alors qu'il est vraiment sublime. Venez à minuit, si vous n'êtes pas trop dormeur, et si vous rencontrez des gens de ma connaissance ne le leur dites pas, car Chopin a une peur affreuse des Welsche.* »

Delacroix avait été séduit par le charme du visage de Chopin, sa beauté régulière, sa chevelure aux vagues soyeuses, le regard où glissaient les flammes montantes du génie, et il avait entrepris le portrait du grand musicien. Ce tableau, dont il ne reste à présent que le portrait de Chopin, devait le représenter assis devant un piano que Delacroix avait fait transporter dans son atelier, et George Sand devait être peinte près de lui, l'écoutant attentivement, comme elle le faisait habituellement.

En cet avril 1838, où de nouveau les marronniers avaient fleuri dans Paris, le poète et le musicien s'en allaient poser chez Delacroix, riant et sonnant à la porte de l'atelier où le peintre, les faisant entrer, leur montrait cette grande toile de « Médée » qu'il était en train de peindre. Le tableau de George Sand et Chopin ne fut jamais terminé. Peut-être Delacroix fut-il absorbé par le travail considérable qu'il accomplissait et par les fresques qu'il venait de commencer à la Bibliothèque de la Chambre et qui avait pour thème la Guerre et la Paix. George Sand était pour Delacroix l'âme vaillante et courageuse qui luttait pour éviter les horreurs de la guerre en aidant à leur réveil la conscience et la force des peuples, et Chopin était avec son art sublime, les bienfaits de la Paix où tous les arts s'épanouissaient pour le bonheur de chacun.

Delacroix, au printemps put mettre enfin son projet à exécution et il annonce son arrivée dans une lettre du 30 mai 1842, en recommandant bien qu'on ne dérange rien de la calme vie de Nohant pour lui :

« ... *Dites à mon cher petit Chopin que les parties que j'aime, c'est la flânerie dans les allées en parlant de musique, et le soir sur un canapé à en entendre quand le Dieu descend sur ses doigts divins. Et, chère bonne, ceci à la lettre : je ne suis ni*

chasseur, ni marcheur, ni voisineur. J'ai par dessus tout en horreur le bruit, le mouvement et que l'on s'occupe de moi. Vous et les vôtres, vous voir et vous entendre, végéter près de vous, c'est mon rêve... »

Delacroix est, à Nohant, l'invité de George Sand que Chopin préfère. Le peintre devait devenir, en effet, pour lui, dès leur première rencontre, un ami dont la fidélité dura jusqu'à la mort.

Delacroix aime son art. Delacroix aime à travailler et à étudier, sans cesse à crayonner quelque esquisse et à parler de ce qu'il aime le plus au monde après la peinture, la musique. Mais une musique, comme une peinture qui répond à une pensée profonde, qui s'attache à un sentiment précis et qui de là confirme le grand rôle de l'art.

Delacroix aime sincèrement la musique de Chopin, et lui qui admirait tant Mozart, détestait tout autant la musique du nouveau mouvement, appelé romantique, lequel était en retard sur la littérature romantique, elle-même, à cette époque, en régression. Chez Chopin, au contraire, il découvre ce que lui-même cherche : une expression passionnée d'un art qui ne se nourrit pas de rêveries pures, mais de sentiments communs à tous depuis les plus secrets, les plus douloureux jusqu'aux plus tendres et que les artistes sont seuls à pouvoir exprimer et ensuite à offrir en don magnifique au peuple. « *Chopin m'a joué du Beethoven, divinement bien, cela vaut bien de l'esthétique* », écrivait-il sur ce ton de boutade qui lui était cher (1).

Il aime la vie simple. Au bout de quelques jours, cette vie de château lui pèse. Il a, lui aussi, laissé partir tout le monde en excursion et il est venu s'asseoir seul sous l'ombrage. Agé à cette époque d'une quarantaine d'années, le peintre des « *Massacres de Scio* » possède un physique imposant. De grande taille, une chevelure noire abondante, une voix grave, un visage aux traits profondément accusés, il respire la force et la puissance. Il secoue sa tête embroussaillée pour chasser un essaim de parfums et d'ennui somnolent appesanti sur la douce campagne. Mais il tend l'oreille, de la maison jusqu'à lui

(1) Delacroix, Correspondance, 19 août 1846.

parviennent des bouffées de musique. Interrompues parfois au milieu d'une phrase, elles reprennent leur génial mouvement, leur poésie musicale qui dilate l'air, rompt le temps, le libère, et donne aux buissons de chèvrefeuilles, aux toits du village et aux sources du jardin une présence mystérieuse.

Mais cette musique s'arrête d'un temps plus long, qui ne reprend plus son rythme sonore, Delacroix s'étonne lorsque, au détour d'une allée, il voit s'avancer Frédéric Chopin.

— Ah! j'étais sûr de vous trouver là, mon cher Delacroix, s'écrie Chopin avec cordialité. N'y est-on pas à l'aise pour rêver ?

— Ou pour vous entendre, cher ami.

Delacroix se pousse sur le banc de pierre où Chopin à son tour s'asseoit. Il regarde Chopin, ce visage qui, creusé à peine encore, mêle aux traits de la jeunesse, une maturité de lignes déjà graves. Les mouvements, les battements de ce cœur mystérieux percent dans les paroles de Chopin, dans l'agitation de ses mains, et lorsqu'une idée avancée par Delacroix l'émeut et l'intéresse, les mains s'immobilisent et sur le visage, glissent des couleurs calmes.

« *J'ai des tête-à-tête à perte de vue avec Chopin que j'aime beaucoup, et qui est un homme d'une distinction rare, c'est le plus vrai artiste que j'ai rencontré. Il est de ceux en petit nombre qu'on peut admirer et estimer.* » De son côté, Chopin a du plaisir à parler avec lui. La personnalité franche et directe d'Eugène Delacroix l'attire. Ils sont assis tous les deux sous un ombrage de Nohant au parfum de buis taillé. Que se disent-ils ?

Leurs lèvres murmurent des paroles lentes. Ils se reposent et de leurs yeux habitués à percevoir les plus mystérieux paysages, ils regardent l'horizon lointain, le jardin qui les entoure de guirlandes de fleurs, et qui embaume sous le chaud soleil d'été. George Sand et ses enfants, aujourd'hui, accompagnés de quelques autres invités, neveux et cousins de campagne, ont entraîné tout le monde dans une nouvelle excursion.

La maison est tranquille. Le jardin possède ce calme

trop lourd des rosiers épanouis, du ciel bleu où voyagent de splendides nuages blancs, du chant des oiseaux qui pépient sur le bord des toits.

Chopin n'a pas cessé non plus d'être bavard. Il aime à parler à qui le comprend, à qui semble lui offrir cette sympathie qui le réconforte et qui lui est si nécessaire pour vivre.

Delacroix l'observe. Il sent une profonde émotion l'étreindre devant cet être d'un physique si fragile et qui porte en lui tant de passion. Il aime pour être aimé. Il sait mal l'exprimer en paroles, et dès qu'il y a trois personnes, c'est fini, il ne peut plus rien dire. Il attend qu'on lui demande de se mettre au piano. Alors là, personne n'entend vraiment qu'il supplie qu'on le comprenne. Son cœur trop lourd d'angoisse, que la maladie, et peut-être la mort, ont effleuré, se débat dans une inquiétude qu'il cache tout le long des jours.

Cet après-midi là, il se sent en confiance. La douce torpeur de l'été luxuriant, où tant de fleurs du jardin répandent leurs parfums, où dans les champs, les lourds bœufs berrichons dorment à l'ombre des pommiers et des saules, n'ôte rien cependant de l'activité créatrice de Chopin, de sa vivacité d'esprit. Il parle à voix presque basse, échangeant à bâtons rompus des propos qui suivent aussi la courbe des pensées de Delacroix.

— En vous voyant venir, dit celui-ci, j'ai pensé à Dante. Vous marchiez avec la lenteur d'un sage parvenu à la sérénité.

— N'est-ce pas ici un paradis ? dit doucement Chopin.

— Oui, il est trop doux comme le paradis, c'est le cercle de la béatitude.

— Après bien des combats, toujours présents aussi, nous n'en sommes pas encore à la félicité, vous et moi, mon cher ami, Dieu merci!

— Nous avons encore beaucoup à travailler. Votre musique est une création perpétuelle, Chopin, je vous envie de ne vous laisser interrompre par aucun des parfums de cette admirable nature. Mais vous le dirai-je, j'éprouve à présent le besoin de faire quelque chose.

Avez-vous vu les croquis que j'ai pris des paysannes, l'autre jour ?

— Non, montrez-les moi, demande Chopin. Il y en avait de charmantes lorsqu'elles dansaient au son des cornemuses sur la pelouse du château.

— Tenez, celle-ci, dit Delacroix en feuilletant son album, ne ferait-elle pas une Sainte Anne admirable ? Cet ovale tranquille, ces yeux où passent le calme d'une heureuse attente...

— En ferez-vous un tableau ?

— Certainement, et je voudrais le commencer tout de suite, je suis certain que George m'approuvera.

— Elle n'aime pas tellement les sujets religieux, mais elle vous en saura gré.

— Alors, nous donnerons la Sainte-Anne à la paroisse! s'écrie joyeusement Delacroix, et en attendant, pendant que vous êtes là, je veux faire un crayon de vous, en Dante.

— Avec une couronne de lauriers!

— Bien sûr, tenez, étendez la main, un buisson au langage glorieux n'est-il pas près de vous!

A ce moment des voix reprennent en chœur le vieux refrain au milieu des rires, au fond du jardin; les enfants gambadent autour de George Sand et ils ferment bientôt leur ronde sur Delacroix et Chopin.

— Voilà nos deux amoureux de la solitude! s'écrie George, pour qui ce dernier mot n'a jamais beaucoup de réalité. Chopin la regarde de son air doux. Ses yeux s'animent en voyant la « brune et olivâtre Lelia... » comme l'appelait Liszt.

Delacroix s'exclame :

— Il fait trop doux ici, Madame, pour parler de solitude... notre divin musicien l'a peuplée. Où retrouverai-je jamais mes têtes à têtes avec Chopin!

— Mais ici même, cher ami, dit George Sand. Vous nous reviendrez chaque été, j'espère. En attendant, poursuit-elle, nous aurons peut-être demain la visite de notre ami, Honoré de Balzac, s'il rentre assez tôt de son voyage à Genève chez la comtesse Hanska.

A ces mots, le visage de Delacroix s'allonge, celui de

Chopin aussi car il n'aime pas beaucoup les littérateurs et Stendhal même était mort sans qu'il le sût. Mais Balzac n'apparut pas et Delacroix écrivit : « *Balzac n'est pas venu et je n'en suis pas fâché. C'est un bavard qui eut rompu cet accord de nonchalance dans lequel je me berce avec grand plaisir...* » (22 juin 1842).

C'est ainsi que se passaient les étés qui furent une suite de beaux jours embaumés de parfums berrichons.

Mais Chopin est toujours souffrant, un peu plus triste, un peu plus angoissé, entouré des soins prévenants de George Sand lorsqu'elle n'est pas occupée à écrire les nombreuses pages de ses romans. Seul, il ne prend pas beaucoup le temps de regarder la campagne qui l'entoure. Il semble même ne pas la voir. Il dit simplement à ses amis polonais : « *Belle campagne, rossignols, alouettes... Tu descendras devant un jardin, au bord de la route... Le temps est beau.* »

Il travaille dans sa chambre, il met au point ses œuvres anciennes. Il en écrit de nouvelles. Il compose dans une sorte de fièvre méticuleuse qui s'attache à corriger ses manuscrits, à décompter les éditions, à se fâcher avec ses éditeurs, à suivre leurs paiements avec clairvoyance et intérêt.

Et le voici enfin qui songe de nouveau à s'installer dans un autre appartement à Paris. Il charge ses amis fidèles de recherches et de démarches insensées, de déménagements, de partages de meubles, de choix de rideaux et de tentures, de vêtements pour l'hiver.

Le voici qui se préoccupe de quantités invraisemblables de détails matériels, car George Sand désire habiter Paris et Chopin, ne sachant que faire pour lui témoigner sa reconnaissance, cherche et fait chercher pour elle, par Fontana, un logement qu'il désire être confortable. Tous deux font des plans d'appartement avec un luxe d'indications accablant. D'un autre côté, il doit rentrer, dès l'hiver 1839, les leçons l'attendent, il les reprendra, en moins grand nombre car il est vite oppressé et se fatigue rapidement. Il a le désir aussi d'un toit confortable où nul bruit ne parvienne. Il rassemble ses bibelots, ses porcelaines. Il se sent brusquement attaché à toutes sortes de biens qui lui paraissent précieux et il s'y adonne justement

au moment où George Sand se lance avec fougue dans la bataille politique.

Il recherche les fleurs, les parfums, il demande des savons parfumés, « *un flacon de patchouli et un flacon de bouquet de Chantilly* », une bouillote, un buste de lui fait par le sculpteur Dantan, un piano, une main d'ivoire, des épreuves de ses Préludes, des chapeaux, des pantalons, du vin de Tokay.

En somme, c'est la vie à la campagne où il manque toujours quelque chose, mais plus encore un sentiment d'insécurité, qui va s'exaspérant et qui le fait s'attacher aux objets, aux souvenirs qui l'entourent et qu'il contemple d'un œil tremblant. Comme il tremble aussi de perdre un jour l'amitié de George Sand qui l'entoure de soins maternels.

La vie, les forces physiques le fuient. Il le sent et dans ses lettres, qui ne sont plus à cette époque des étés à Nohant, qu'une longue nomenclature de sujets matériels, l'amertume perce sournoisement. Son ironie n'a plus la gaieté d'autrefois, l'entrain joyeux de l'adolescence, il ressent de l'aigreur et plus rien ne lui apporte de joie véritable, sauf cette admiration sans borne et cet attachement infini qu'il professe pour George Sand. On dirait même un attachement pour un fétiche, pour un personnage qui ne tenait plus une place d'être humain dans sa vie, mais quelque emblème de porte-bonheur.

En 1847, la veille de leur brouille, il la décrivait encore ainsi : « *Comme je le lui dis, elle a une bonne étoile qui la guide, je me console souvent de cette façon quand j'ai les idées noires. D'ailleurs, effectivement, les démêlés avec son mari ont tourné à son avantage, elle a gardé autour d'elle ses enfants qu'elle aime par dessus tout, elle les a élevés dans la santé et le bonheur, elle-même jouit d'une excellente santé et travaille énormément. Après avoir écrit tant de livres (plus de 90 ouvrages) ses yeux sont restés intacts. Tout le monde l'adore, elle n'est pas pauvre, elle est charitable — au lieu de faire une noce pour le mariage de sa fille, elle a donné mille francs pour les pauvres de sa paroisse, comme on dit chez nous. — Il lui arrive toutefois de ne pas toujours dire la vérité, mais c'est permis à un romancier.*

Cependant, chaque année, dès l'arrivée des beaux

jours, il part pour Nohant, l'âme en fête. Il y retrouve parfois son ami Franchomme avec qui il travaille cette sonate pour piano et violoncelle qu'il veut parfaite. A Nohant, il retrouve George Sand occupée à défendre la cause des idées libérales, à soutenir ses amis politiques, à préparer aussi les arrivées de ses hôtes dans ce Berri accueillant où elle reprend, chaque année, son rôle de châtelaine, à surveiller aussi ses enfants qui grandissent et qui commencent à parler de leur mariage.

Le gravier blanc et gris du Berri, sur les confins de la Sologne humide et douce, comme une jonchée d'herbes, crisse sous les pas irréguliers de Chopin. L'air, chargé des senteurs capiteuses de juin, baigne son front d'un calme auquel il rêve depuis longtemps. Il a hâte de s'installer dans sa retraite où l'attendent les bouquets de fleurs de la saison et par la fenêtre ouverte, les rires de Solange qui part à cheval dans la campagne, les bavardages des domestiques et la voix chaude de George, qui ranime ses forces.

Puis il ouvre son piano et sa musique s'envole que recueillent les échos, qui se sont tus, sur les prairies reverdies et sur les ruisseaux que bordent les iris blancs.

C'était à Paris que se plaçait en quelque sorte la vie publique de Chopin alors qu'à Nohant se déroulait sa vie privée. A Paris, les leçons qu'il donnait se succédaient l'une après l'autre. C'était là aussi qu'il paraissait dans les salons, au théâtre et à l'Opéra, suivi à présent d'une gloire dont il ne parlait jamais et qui semblait le laisser plutôt indifférent. Seule comptait l'appréciation de ses amis les plus proches, leur affection, leur fidèle dévouement.

On le vit au Collège de France au mois de janvier 1841, assistant avec George Sand au cours de Mickievicz. Mme d'Agoult, déjà fâchée avec George Sand et Chopin, se trouvant près d'eux, se plaignit ensuite à Liszt de leur froideur à son égard. L'amitié, en effet, qui avait été intime entre Chopin et Liszt, se transformait à présent en simple estime sur leurs talents réciproques, car les deux femmes, d'amies étaient devenues ennemies irréductibles, et la Comtesse d'Agoult ne s'estima vengée qu'au moment de la brouille entre George Sand et Chopin.

A cette époque, l'un et l'autre ne s'en soucient guère plus qu'il ne fallait. En outre Chopin est tout occupé de son concert qu'il doit donner le 26 avril.

Ceux qui ont le bonheur de l'entendre, en ce soir, ignorent l'état fragile de l'artiste qu'ils admirent, la santé de son corps et celle de son âme toujours en proie à une inquiétude. C'est la première fois que Chopin paraît de nouveau en public depuis beaucoup d'années et c'est un événement considérable dans les annales de la vie musicale. C'est le deuxième concert historique de Chopin. Et nous devons à Liszt la description de cette soirée. Bien que venant tout de suite après les intrigues que Mme d'Agoult avait menées auprès de Liszt, celui-ci n'en eut pas moins la grandeur de reconnaître la renommée qui

suivait Chopin à présent d'un cortège brillant d'admirateurs et d'admiratrices. Cette description consacre Chopin, dans sa vie publique, seul à seul avec son immense talent, accueilli et fêté comme le plus grand artiste de son temps. Écoutons le bruit des voitures qui roulent sur les pavés et approchent de la salle Pleyel. Chopin a quitté la rue Pigalle où il habite depuis peu. Vêtu de son habit, il a pris place dans un coupé et il arrive à son tour vers la salle de concert. Liszt est dans la salle, écoutant, regardant, l'œil un peu ironique. Mais il se souvient de l'arrivée du musicien à Paris, de leurs premières soirées devant le piano de Chopin où il entendit l'âme du pays lointain de Pologne couler comme un chant de source, sur les touches blanches et noires à peine effleurées...

Depuis lors, quel avait été le véritable moment de bonheur et de sécurité pour Chopin ? Quelle heure calme et pure entre toutes lui avait-elle été donnée ? Toujours souffrant, toujours inquiet, sans affection convenable qui puisse veiller sur lui et le guider.

Le plus mondain des deux, sans doute, était Liszt. Brillant causeur, brillant polémiste, de feu et de flamme, Liszt pouvait se réfugier derrière des plans où ne s'engageait que son esprit et jamais son cœur.

Chopin n'avait jamais su jouer deux personnages. Il était seul devant sa souffrance, devant son espoir. Il ne parlait qu'à l'aide des murmures et des pressentiments, des rêves et des presciences qui fracassaient son cœur.

Liszt écrivit quelques lignes d'une amabilité toute exacte :

« *Lundi dernier, à huit heures du soir, les salons de M. Pleyel étaient splendidement éclairés. De nombreux équipages amenaient incessamment au bas d'un escalier couvert de tapis et parfumé de fleurs, les femmes les plus élégantes, les jeunes gens les plus à la mode, les seigneurs les plus illustres, les financiers les plus riches, toute une élite de société, toute une aristocratie de naissance, de fortune de talent et de beauté.*

Un grand piano à queue était ouvert sur une estrade, on se pressait autour, on ambitionnait les places les plus voisines, à l'avance on prêtait l'oreille, on se recueillait, on se disait qu'il ne fallait pas perdre un accord, une note, une intention, une pensée

de celui qui allait venir s'asseoir là et on avait raison d'être ainsi, avide, attentif, religieusement ému, car celui que l'on voulait voir, entendre, admirer, applaudir, ce n'était pas seulement un virtuose habile, un pianiste expert dans l'art de faire des notes, ce n'était pas seulement un artiste de grand renom, c'était tout cela et plus que tout cela, c'était Chopin... Dans l'auditoire brillant qui accourait auprès du poète trop longtemps muet, il n'y avait pas une réticence, pas une restriction, toutes les bouches n'avaient qu'une louange. »

Lorsque Chopin eut terminé de jouer ses œuvres admirables, acclamé longuement et follement, il perdit connaissance. Il avait joué de toute son âme qui était plus forte que son corps. Son visage transparent marquait la fatigue extrême, mais nul ne devinait, dans ce public mondain et animé des rêveries dont il leur avait fait un don si merveilleux, nul ne devinait que des foules immenses allaient, dans l'avenir, se masser sur cette route. Il venait d'entrer tout vivant dans la gloire en ce soir du 26 février. Comblée de fleurs, entourée de lumières, qui pouvait deviner en effet que, franchissant les plantes vertes, les lampes de la salle Pleyel, cette œuvre aurait pour parterre un jour des ruines, et la mitraille victorieuse pour applaudissements ? Nul ne devinait non plus qu'une foule d'hommes, d'enfants, de femmes joueraient les tendres mélodies sur les pianos les plus désacordés, que les infirmes s'en iraient rêver dans leur monde si noir avec des ritournelles de danses lointaines, que les jeunes gens prendraient ses poèmes comme témoin de leur cœur et que les soldats marcheraient au combat avec lui pour sauver leur pays, et que des peuples libres enfin, accrocheraient leurs bouquets de fleurs aux sommets des toits reconstruits.

Oiseau fidèle, oiseau merveilleux, échappé des mains blanches de Chopin. Il n'appartient plus à Chopin de retenir cette destinée qui ouvre ses ailes, qui prend son vol, oiseau du ciel bleu, oiseau du printemps, oiseau de la vie, les hommes de la terre le suive du regard et lui les entraîne. Le pain est blanc, le sang ne tache plus les mains, les petits enfants n'ont plus peur, leurs mères ont les bras chargés de fleurs, ô oiseau mélodieux, disent-ils, protège-

nous. Tu as été un homme faible, mais un homme qui n'était pas pareil aux autres. Ses sentiments étaient beaux; il n'a jamais fait de méchancetés même lorsque son cœur était troublé de douleurs et de ressentiments, écrasé par les luttes qui se nouaient autour de lui. Il allait son chemin, tout droit, tout occupé de son œuvre, de donner ses leçons avec conscience.

« ... *Ses œuvres ont eu une portée plus vaste que celle de sa vie privée. Ses œuvres n'ont-elles pas consolé, rasséréné, édifié plus d'âmes, que les fluctuations de sa triste existence n'en ont abattu? L'art est plus puissant que l'artiste; ses créations ont une vie indépendante de son vacillant pouvoir, car elles sont une des manifestations d'immuable beauté, plus durable que lui, elles passent de génération en génération, intactes et immarcescibles, enfermant une virtuelle faculté de rédemption pour leur auteur...* » (1).

En écrivant ces lignes, Liszt n'était dans la vérité que dans ses jugements sur les vertus de l'art, mais c'était accabler Chopin de fautes qui, en réalité, étaient plutôt celles de Liszt... Il plaidait pour ses propres errements.

Chopin le fréquente peu, du reste, depuis qu'il habite un des pavillons que George Sand lui a sous-loué à la fin de 1841, 16, rue Pigalle. Il avait écrit, de Nohant, à Fontana de chercher de ce côté : « *autant qu'il me semble, quelque petit hôtel dans les rues nouvelles près de la rue de Clichy, de la rue Blanche ou Notre-Dame-de-Lorette... jusqu'à la rue des Martyrs, ferait l'affaire.* »

C'est le temps de sa vie où Chopin semble le mieux portant. Il monte allègrement cette rue neuve et moderne à l'époque, accompagné de son fidèle élève Gutmann.

La butte Montmartre se couvre de constructions aux belles façades ornées de légers balcons de fer, de terrasses sous les toits de cheminées casquées de girouettes ailées. D'étroites fenêtres sont surmontées de frontons et de moulures à la grecque. Des marchands de musique et de livres tiennent d'élégantes boutiques. Le quartier est silencieux et bien habité. Si la rue est étroite, des jardins la bordent et l'accompagnent jusqu'à Montmartre où des

(1) *Liszt*, Chopin.

enfants jouent sous les arbres. Chopin lentement suit la courbe de la rue Pigalle. Combien de fois l'a-t-il montée lorsque George Sand venait à Paris passer quelques semaines, ou, lorsque absente, il venait cependant entretenir son souvenir. De la rue Tronchet où il habitait, il montait cette rue Pigalle, il apportait des fleurs ou des rouleaux de sa musique qu'il corrigeait près de George. Il venait aussi lui demander conseil pour les dédicaces à ses œuvres qu'il offrait aux belles princesses Czatoryska, Beauveau ou Czernicheff, ses élèves, à Mlle Élisa Gavard, ou à Mlle de Caraman.

A George Sand ne lui avait-il pas dédié toute sa vie ?

Le 22 février 1842 Chopin donna un second concert, que Berlioz, à son tour décrivit le 15 avril dans son feuilleton musical du « Journal des Débats ».

Peu de temps après Chopin habite square d'Orléans, où on le trouve installé en novembre de la même année. A mi-pente de la colline Montmartre, plus tranquille, ce square d'Orléans est un jardin de lierres et d'oiseaux qu'entourent des pavillons à deux étages. Il y règne un grand silence, malgré les allées et venues qui amènent de nombreux visiteurs dans l'un ou l'autre des pavillons. Mais dès que quelqu'un pénètre sous le porche de bronze, les pas se ralentissent, les voix s'abaissent.

Une étude de Bach déroule ses notes argentines avec régularité. Puis timidement un Nocturne ou un Prélude de Chopin engagent leurs accords sublimes. Un silence se fait. Si le visiteur à ce moment-là tendait l'oreille, il pourrait peut-être entendre une voix étouffée qui murmure aux côtés d'un élève préféré, le petit Karl Fischer, les conseils et les exemples.

— Tempo rubato, dit Chopin, et ses mains blanches appuient à peine le piano, nerveuses soudain elles frappent les touches, elles amènent le son de la violence à la douceur, égratignure d'une épine de rose lavée dans l'eau fraîche, ou battements sourds d'un cœur qui résiste aux larmes.

L'enfant écoute : c'est la dernière leçon qu'il reçoit

de Chopin qui l'aime à cause de ses yeux vifs de tzigane amoureux de musique, et de son génie précoce qui devait connaître une si courte existence. Le petit Karl Fischer mourut en effet le 29 novembre 1844, emportant dans la tombe un talent qui rappelait à Chopin celui de sa jeunesse.

Souvent, il décrit sa patrie, et de cet être si fragile, émane subitement une force singulière, une puissance qui révèle des présences que chacun comprend. Il n'y a plus de problème. Tout est une simple pureté.

De cet être inquiet s'échappent des accents qui effacent toute inquiétude. Le vent des plaines de la Mazovie frémit, inclinant les herbes. Aux chants d'alouettes se mêlent des chants de souffrance, les paysans engrangent les blés dont les carrés d'or sont à présent moins nombreux que les champs d'herbes tristes qui s'étendent à perte de vue.

Puis la neige est venue sur la plaine.

Varsovie a retrouvé son blanc costume d'hiver.

Square d'Orléans, à Paris, Chopin regarde par la fenêtre de son pavillon. Franchomme est venu passer un moment chez Chopin :

— Ce temps ne te vaut rien, Frédéric, je viens te voir, car j'ai peur qu'hier tu aies pris froid en sortant de chez nous.

La lueur de la neige éclaire son visage. Ses yeux se posent sur le jardin minuscule. Ce dimanche est calme, la neige s'est arrêtée de tomber. Quelques flocons encore flottent dans l'air où tout souffle est suspendu, où bat le cœur de Chopin aux souvenirs du temps présent.

George Sand va quitter le Berri et revenir passer l'hiver dans son pavillon du square d'Orléans. D'un œil attendri, Chopin contemple le jardin de celle qu'il va revoir bientôt. Les fleurs de l'automne, les oignons et les bulbes, Chopin a donné ordre à son valet de chambre de les rentrer dans le pavillon de la romancière.

Les pots sont alignés devant une fenêtre. Les fleurs craignent le froid, la chaleur de la maison leur rendra la

vie comme à Chopin qui avec elles, regardent le paysage silencieux. Le lendemain, il écrit (1) à George Sand :

« *Jean a mis vos fleurs dans la cuisine. Votre jardinet est tout en boule de neige, en sucre, en cygne, en hermine, en fromage à la crème, en mains de Solange, en dents de Maurice..... Ne vous fatiguez pas trop avec vos paquets. A demain, une nouvelle lettre si vous permettez!* »

Puis il s'interrompt d'écrire, il regarde le ciel noir d'où tombent à présent les blancs flocons. Il se revoit soulevant les rideaux de mousseline de la maison du faubourg de Cracovie, marchant sur la Krakowskie Przymescie. Alors, se souvenant de son enfance dans la neige brillante et pure de la Pologne, il signe : « *Votre toujours plus vieux que jamais, et beaucoup, extrêmement, incroyablement vieux, Chopin.*

Et il ajoute ce curieux post-scriptum : « *et puis voilà* ».

Oui, et puis voilà. Il n'en pouvait dire ni écrire davantage. Son cœur était plein de cette douceur que fait naître la neige et les hivers où les souvenirs d'enfance reviennent si déchirants et si tendres à la fois, la maison chaude au cœur, l'affection qui enveloppe les épaules comme un parfum de gâteau, pendant qu'au dehors la neige tombe sur les plaines froides. Un bruit de soie et de cartons venait du salon où la couturière de ses sœurs étalait les galons et les rubans. A présent, Chopin écrit encore qu'il a suivi les recommandations de George Sand au sujet d'une robe à commander pour son arrivée à Paris.

Elle sera vêtue durant cet hiver d'une robe de levantine noire que Chopin a choisie.

Puis Chopin s'habille à son tour. Il ne peut résister de sortir dans la neige encore blanche. Il descend le perron, fait quelques pas, monte le perron à côté du sien et pénètre chez Mme Marliani qui l'attend, secouant, au passage, la neige sur les lierres sombres du jardinet.

. . . . . .

Durant ces hivers, Chopin retrouvait ses amis qui,

(1) 2 décembre 1844.

tous, travaillaient à leur œuvre. Il n'était personne qui ne prît part au progrès de la connaissance humaine, et de tous les pays d'Europe s'élevaient des échos qui franchissaient les frontières. L'art, la politique, la philosophie ouvraient les esprits à un internationalisme qui aidait à la compréhension des peuples entre eux.

La pensée humaine en ébullition secouait l'obscurantisme des foules, les esprits attardés, les traditions séculaires. D'aucuns voulaient rompre toute règle classique, comme Berlioz et Weber, d'autres désiraient les rajeunir tout en conservant ce que leur leçon avait de meilleur, mais en s'attachant surtout à trouver des expressions qui répondissent plus clairement à cette époque d'immenses bouleversements, comme le désiraient Schumann et Chopin dont les œuvres étaient toutes empreintes de renouveau. Les plus grands génies s'étaient faits jour et Chopin était leur contemporain, et la guirlande de leurs noms ont fait plus pour la gloire de l'humanité que les conquêtes et les guerres. Que seraient la terre et le monde s'ils n'avaient donné naissance à tous ceux-là : Goethe, planant au sommet de la philosophie comme un aigle, Heine, esprit universaliste qui frappait sans peur ses coups d'ironie et de cynisme, Pouchkine, persécuté dans son art par le Tzar, Gogol, qui fustigeait de ses sarcasmes la société ridicule qui trafiquait des âmes mortes des moujiks, Balzac, qui dénonçait les faux privilèges, Victor Hugo, dont le peuple lisait les œuvres en pleurant, Alexandre Dumas qui parlait d'épopées populaires, Chopin enfin, dont Schumann disait encore que « les œuvres ont un caractère d'âpre nationalité ».

Le grand artiste ne passait donc pas, de son temps même, pour un romantique, déjà le sentiment de ses œuvres était reconnu, son art ne prenait pas naissance dans une abstraction, dans une théorie esthétique, il puisait d'abord sa vie dans la lointaine terre polonaise, il participait à son insu à la fièvre de ces années qui étaient créatrices et bouleversantes, entre toutes. La Pologne avait tout perdu de ses droits nationaux, mais elle n'avait pas perdu ses enfants. Si Chopin poursuivait sa brillante carrière, tous ceux qui l'entendaient pressentaient bien

que sa musique était une clameur nouvelle dans le concert spirituel de l'Europe.

Il est bien difficile de l'en dissocier, en tout cas de faire de lui un être préoccupé uniquement des exigences de la mondanité parisienne.

Henri Heine, l'aimait lui et sa musique et cet être si terriblement ironique, d'une lucidité si vaste, ami du jeune Karl Marx alors professeur à Paris, poète de cet *Ata Throll* si tendre, qu'il venait d'écrire, Heine couronnait Chopin de fleurs, il englobait Chopin dans la cohorte des génies exceptionnels qui ont donné à l'humanité des monuments impérissables. Il conservait aussi des relations, mais assez lointaines, avec Mickiewicz dont il jugeait sévèrement la doctrine qui liait ce grand et magnifique poète à l'espèce de faux prophète qu'était Towianski. Cette philosophie illuminée de mysticisme et de philantropie collective ne lui disait rien de bon, il l'écrivait tristement au poète Witwicki. A la même époque il retrouva aussi un autre poète polonais, Zaleski, qui vint un jour de l'année 1845 lui rendre visite square d'Orléans.

Il aime aussi à murmurer les vers de Norwid, le grand poète polonais qui vit dans l'exil comme un arbre pour toujours arraché à sa patrie mais qui s'élève avec une puissance décuplée dans la grandeur des luttes où l'âme et le corps des peuples triomphent. Douloureux autant que Mickiewicz mais d'un esprit plus précis, aussi tendre que Slovaski, mais moins byronien, Norwid est à cette époque l'auteur de légendes. Grand, les cheveux blonds, le regard pénétrant, il a parcouru l'Europe, il a vu partout les peuples qui cherchent leur langage et parfois même encore leur vrai visage d'êtres humains.

Les relations, plus ou moins proches, de Chopin avec les sympathisants du libéralisme, éclairent sa vie d'une lumière tout autre que celle qui entoure un artiste de salon.

Il rendait visite par ailleurs au prince Czartoryski à dates fixes, « aux dits de Pâques » qui réunissaient les émigrés polonais dans les solennités des souvenirs de la patrie. Il avait même présenté Delacroix, auquel le prince

commanda la décoration de l'Hôtel Lambert qu'il venait, en 1844, d'acheter rue Saint-Louis-en-l'Isle. Delacroix avait été chargé de restaurer les belles peintutres de Lesueur qui décoraient l'Hôtel. Après la mort de Chopin le peintre continua de se rendre régulièrement chez la princesse Czartoryska qui conservait avec piété le souvenir de Chopin et de sa musique.

En tout état de cause, s'il fréquentait l'Hôtel Lambert et donnait asile dans le même temps aux patriotes libéraux polonais et étrangers, ses œuvres étaient comprises comme des actes de patriotisme et de libéralisme par ces derniers, qu'ils fussent combattants, poètes ou musiciens.

Mais l'amitié qui lui apporte le plus de satisfaction est sans contredit celle de Delacroix, et le peintre lui-même continue à éprouver de son côté un vrai plaisir à converser avec Chopin, à le consoler aussi, discrètement... à mesure que les années passent. Noël 1845 passe aussi. Chopin écrit de nouveau longuement à sa famille. Il a retrouvé cette vieille et chère habitude. Il a encore beaucoup composé cet hiver, la *Sonate en si mineur*, une *Polonaise*, la *Fantaisie en la bémol majeur*, une *Berceuse*, une *Barcarolle*.

Puis il se prépare à regagner le Berri, encore une fois. Il va faire quelques courses dans Paris. Chopin descend la rue Saint-Lazare. Sa silhouette est fine et élégante, mais sa démarche lente, sa tête est un peu penchée en avant sous le haut chapeau soyeux et il a relevé le col de sa redingote malgré la douceur du temps. Les cloches sonnent à l'église de la Trinité, les vendeurs de journaux crient : Le Bien Public, Le Diable. Une clarté nouvelle tombe du ciel sur les rues toutes pareilles, un printemps commence.

Printemps, étés, hivers, toutes saisons données à l'homme pour mûrir les fruits de sa vie.

Les années en effet avaient fui. Après les hivers venaient les étés et tandis que George Sand avait trouvé vingt intérêts nouveaux dans la vie, Chopin, lui, poursuivait la route qui le conduisait à l'exercice de son art, à la plénitude de son génie musical, avec un égal rythme qui mesurait pareillement à Nohant et à Paris, un égal attachement. George Sand régissait les lois de cet équilibre.

Au mois d'août 1844, sa sœur Louise était venue le voir à Nohant s'arrêtant à Paris à son arrivée de Varsovie. Chopin avait chargé Mlle de Rozière de la recevoir. Lorsque Louise arrive à Nohant, elle trouve en effet son frère installé à demeure dans le château de George Sand et menant près de l'attentive maîtresse de maison une vie calme et paisible. Entouré de soins et d'affection, il semblait heureux. Et de fait en l'été 1844, le bonheur était certain à Nohant, et George Sand, l'illustre romancière française, se répandait en grâce et en gentillesses auprès de la famille polonaise inquiète de Frédéric. Littérature, musique, acteur, chanteur, tout était présent à Nohant, en même temps que les réunions familiales, les petits déjeuners qui n'en finissent jamais, propices aux bavardages matinaux, ou le soir ces veillées où Louise et son mari ne se lassent pas d'entendre le frère bien-aimé dont le répertoire est une suite de chefs-d'œuvre. Il compose un soir une Berceuse pour le plus jeune enfant de Louise, aérienne et exquise qui joue comme la main de la mère dans les voiles d'un berceau blanc.

L'été suivant, le ciel se couvre de légers nuages. Chopin parle de sa vie à Nohant comme s'il y était absolument seul, retiré dans un coin de la maison et n'enten-

dant que de très loin l'agitation qui a gagné de nouveau cette résidence d'été. Ce n'est plus le temps où Delacroix qualifiait de vie de couvent l'existence qui se déroulait à Nohant, sans faits ni événements. Pauline Viardot et sa fille viendront seules quelques semaines chez George Sand. Surtout il semble que les enfants en grandissant tiennent une place de querelle et d'exigences qui irrite visiblement Chopin. Son domestique polonais les agace. Des disputes de domestiques aux disputes de famille il n'y a qu'un pas. Accommodant, Chopin renvoie Jean l'année suivante, « *je me sens bizarre ici cette année...* »

Il appelle George Sand la « *maîtresse de maison* » et il décrit les activités ménagères de la romancière avec un intérêt qui ne s'élève pas au-dessus de remarques courtoises. Comment elle commande de nouvelles plantations dans son jardin, comment elle fait de bonnes confitures avec des raisins d'Alexandrie. Il relate tous ces faits quotidiens par pure politesse. Mais il est ailleurs, il rêve, il parcourt ce qu'il appelle de nouveau « *ses espaces imaginaires* » où la vie journalière compte de moins en moins. En retrouvant Nohant en 1845, il a retrouvé le souvenir de Louise, les échos des conversations en polonais, les habitudes qu'à chaque geste ils rapportaient ensemble de leur enfance à Varsovie. Il va et vient dans la maison, d'une chambre à l'autre, « *... et pas du tout chez moi, mais comme d'habitude dans quelque espace étranger. Ce sont sûrement des espaces imaginaires...* » (1) Et les chants du pays natal surgissent de nouveau en lui, plus forts et plus proches. « *Et moi, je suis décidément un vrai Mazoure. C'est pourquoi sans aller plus loin, j'ai écrit trois nouvelles Mazurkas...* »

Lorsqu'il ne rêve pas aux chants polonais, il assiste d'un œil lucide et désabusé aux spectacles qui l'entourent. Il marche dans la campagne — le moins possible — mais en ce début de juin, il n'a été question que ce cette énorme inondation que des pluies orageuses ont amené dans le Berri et qui ont recouvert les prés d'eau et de boue. « *Il*

(1) Nohant 18 juillet 1845.

y eut beaucoup de dégâts dans les prés ». Les paysans étaient accablés devant ce spectacle, George Sand et ses enfants s'associaient à grand bruit à cette ruine qui demeurait cependant visible, « *mais ils ont déjà tout oublié* ». Il soulève les épaules. Cela ne l'étonne pas, cela ne l'étonne plus.

Les cœurs fidèles sont rares. Et ce ne sont pas les habitants de Nohant qui les possèdent. Chopin, peu à peu, s'est retiré de la vivante ronde passionnée que déploie la famille Sand. Ombrageux et malade, il préfére ne pas se joindre à la gaieté, aux discussions politiques, aux histoires quotidiennes de la maison. Il a cependant besoin de la présence de George, de se sentir sous ce toit qui est le sien depuis sept ans. Pour conserver cette amitié, cette ordonnance qui lui est si profondément chère et nécessaire, et dont l'arrêt brusque arrêterait sa vie, il accepte, mais il ne participe plus. Alors il se réfugie dans des lettres interminables qu'il envoie fréquemment à sa famille, sans une plainte. Mais il nomme ses hôtes « *ils* ». Lui s'éloigne. Il assiste, semble-t-il, les mains derrière le dos, au remue-ménage de la famille. Cependant, il aime Solange, la fille de George. Il jouait souvent avec elle, autrefois, et maintenant la jeune fille qu'elle est devenue arrête un instant sa turbulence pour monter dans la chambre de Chopin, bavarder avec lui, faire de la musique, il lui dit d'être plus sage et moins bavarde et de ne pas se quereller avec sa mère.

— Mais c'est la faute de Maurice.

— C'est un terrible garçon, il faut bien le dire.

— Et puis, maman veut que je me marie, ensuite que je ne me marie plus! Que faire?

C'est bien difficile de le savoir, Chopin lui-même ne sait plus rien, ne comprend plus rien.

George Sand a commencé un nouveau roman. L'automne vient du plus profond du hallier et répand sa brume bleue sur les labours.

« Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses que lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapote-

ment de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase...

— Je crois que nous sommes ensorcelés, dit Germain en s'arrêtant... »

« *La Mare au Diable* » commence à paraître dans le « *Courrier Français* », le 6 février 1846. Lorsqu'il est terminé, George Sand l'envoie à Eugène Delacroix, en l'invitant à venir passer quelque temps à Nohant où Chopin est arrivé depuis la Pentecôte.

« ... *C'est de vous accabler de mon admiration pour Germain, le fin laboureur, et l'adorable Marie. Voici un de vos chefs-d'œuvre, chère amie, et des plus raffinés, beau et simple! Que c'est beau! Je serais intarissable là-dessus si je m'y mets une fois. Vous avez eu une bonne idée de le dédier à Chopin* (1). »

C'était plutôt une drôle d'idée, elle fut du reste abandonnée. Leur entente se corrompant petit à petit, George Sand fut prise de remords devant cet attachement fidèle et patient que continuait à marquer Chopin envers elle, elle voulut un moment l'associer à son œuvre la plus pure et la plus parfaite dans sa sérénité.

Cet été paraît devoir passer comme les autres, George Sand écrit ce roman qui l'absorbe beaucoup, *Lucrezia Floriani*. Il s'agit d'un prince, le prince Karol, au caractère étrange. En même temps, elle poursuit ses romans champêtres avec *François le Champi*, où la poésie de la terre imprègne les descriptions détaillées. Plus lyrique dans *Lucrezia Floriani*, prenant le mieux et le pire dans le romantisme, elle épanche son imagination avec une volubilité qui dénonce, au lieu de la cacher, sa propre aventure. Elle décrit la richesse ou la misère avec cette même générosité ardente qu'elle met dans ses articles politiques et dans sa lutte pour le succès des revendications sociales avancées par ses amis Arago et Blanqui.

Chopin au contraire, dans son œuvre, ne décrit pas la campagne, ni la couleur du temps, son œuvre est plus immatérielle d'aspect et pourtant sa signification tout autant profonde. Il n'est pas un chêne aux ramures tourmentées sous les souffles éoliens, il est une flûte d'ivoire qui laisse passer la pensée et le sentiment de l'homme dans leur douleur que n'exprime aucun mot, aucune image, mais qui trouve chez Chopin une musique qui le comprend d'abord, le réconforte ensuite et le calme ou l'exalte aux grandes actions.

(1) Delacroix, Correspondance, 10 août 1846.

Sa santé n'est pas bonne. Il arrive à Nohant à bout de fatigue et d'épuisement physique. Il le dit lui-même : « *en hiver, je ne peux pas composer* ». Est-il plus malade ? Il écrit à Franchomme : « *Je fais tout mon possible pour travailler, mais cela ne va pas, et pourvu que cela continue, mes nouvelles productions ne pourront plus faire penser ni aux gazouillements des fauvettes, ni même à la porcelaine cassée. Il faut me résigner.* » (8 juillet 1846). George Sand déborde d'activité, elle envoie ses articles aux grands journaux parisiens.

George Sand est-elle plus impatientée que de coutume ? Elle n'est peut-être pas très satisfaite de la parution dans les *Débats* de *Lucrezia Floriani* où Chopin lui-même ne tardera pas à se reconnaître. Chopin l'ignore et veut l'ignorer, le prince Karol lui ressemble étrangement, mais telle est son admiration, son amitié pour George Sand, et si grande sa dignité personnelle, qu'il affecte ne s'apercevoir de rien. On ne trouve aucune trace de plainte dans ses lettres.

Comment deviner l'orage qui se lève dans ces cœurs et qui, comme le vent lourd de pluie, est en marche depuis des mois et fait rompre les nuages, soulève en sarabandes désordonnées et brûlantes le sable des allées où le bonheur autrefois passait comme un hôte invisible et léger ?

Il fait une chaleur épouvantable. Delacroix, s'épongeant le front, cherche un coin où l'ombre pourrait lui apporter quelque paix. Des éclats de voix parviennent de la maison. Des portes claquent avec violence, la poussière chaude voltige en l'air mêlée aux brins de foin, des voix montent, irritées, et Delacroix est oppressé. La vue de Chopin, qu'il aime et qu'il estime, lui fait mal. Combien de fois n'a-t-il pas dit à George « *prenez soin de lui* », et combien de fois a-t-il murmuré à Chopin, et lui a écrit aussi :

« *Quel malheur de passer la vie sans se voir! Je vous aime*

bien véritablement et vous respecte comme un de ceux qui honorent le plus notre triste espèce. »

Chopin est malade, faible de plus en plus, à la merci d'une émotion. Mais il rassemble ses forces pour ne rien laisser paraître et quoiqu'il en écrive à Franchomme, il crée, il compose une *Barcarolle* pour le piano et la *Polonaise-Fantaisie*, deux *Nocturnes* où son art atteint la perfection. Ses forces diminuent. Mais nous ne savons rien de ce qui se passe alors exactement. Si ce n'est que Delacroix, qui n'arrive pas à se mettre au travail dans cette atmosphère surchargée, prend sa plume et écrit :

« *L'air est orageux de toute manière, semble-t-il... Je tourne au mélodrame sans m'en apercevoir et je crois que cela tient à ce que les nuages s'amassent à l'horizon et nous ramènent encore de la pluie... Je crois enfin que le charme est rompu, à moins que nous ne soyons toujours vraiment destinés à mourir de combustion* (1). »

On n'est pas plus explicite. Hélas sous la périphrase romantique, c'est bien le vent d'orage qui tournoie, précurseur de la tempête qui rompt les plus beaux arbres.

Cependant, rien n'a éclaté, c'est comme une impression, un pressentiment, une gêne formulée par des amis sensibles qui, comme Delacroix, ont vu pendant plusieurs années des êtres vivre heureux et épanouir leur talent, et lentement se désunir. Cette inaction évidemment attachée à Nohant lui pèse encore et, ou bien à Delacroix était réservé un régime spécial, ou bien la réputation que l'on faisait du château de Nohant d'une agitation de visiteurs s'y succédant sans cesse, est fausse, ou pour le moins exagérée. Toujours est-il que Delacroix secouant sa torpeur, écrit avant de quitter Nohant et regagner Paris :

« *Je suis d'une paresse affreuse, je ne fais rien, à peine si je lis et les journées cependant ne coulent que trop vite, car malgré tout, il faut renoncer bientôt à cette vie de chanoine et retourner dans la fournaise où se battent les idées bonnes ou mauvaises. Car dans le Berri, on a très peu d'idées et on ne s'en porte pas plus mal. Chopin m'a joué du Beethoven divinement bien* (2). »

(1) Delacroix, Correspondance, 19 août 1846.
(2) Delacroix, Correspondance, 19 août 1846.

Enfin, Chopin est resté à l'écart, seul, pour travailler : « *L'été s'est passé tout entier en promenades et en excursions dans la région inconnue de la Vallée Noire. Je n'étais pas de la partie, car ces choses me fatiguent plus que cela n'en vaut la peine. Lorsque je suis fatigué je ne suis pas gai, cela déteint sur tout le monde et les jeunes ne s'amusent plus autant* (1). »

Cette Vallée Noire, George Sand la décrivait avec amour en cette même année; elle y découvrait la misère des paysans, leur résignation, leurs durs travaux et elle voulait par ses écrits les faire connaître et les faire aimer afin que leur situation sociale fût améliorée. Ce fut l'année de *La Petite Fadette*, puis du *Meunier d'Angibault*.

Delacroix hochait la tête, approuvait à ses plans généreux, applaudissait à ses découvertes. Mais sitôt rentré à Paris, les ferments politiques qui préparaient de nouveaux bouleversements, l'épouvantaient par leur brutalité. Il abandonnait aussi la voie généreuse où l'avait conduit jusqu'à présent George Sand qui marchait, avec sa tâche, vers l'avenir. Delacroix, la remerciant de son séjour à Nohant, lui écrivit :

« *Vous voulez très justement que tous les hommes aient leur part au pain commun que la terre veut bien accorder à leurs sueurs. Moi, je voudrais quelques fleurs par-dessus le marché pour contenter une autre partie de moi qui est très grande* (2). »

Le sort en est ainsi fait que c'étaient eux déjà — Delacroix ou Chopin — qui donnaient aux autres ces fleurs destinées par leur beauté à contenter les humains en même temps qu'ils recevaient le pain quotidien à leur faim.

« *... et je n'ai pas besoin de le dire à ce grand homme de Chopin que je n'ai pas trouvé ici l'équivalent du plaisir qu'il m'a fait si aimablement. C'est une de ces nourritures de l'âme qui sont des plus rares dans ce temps-ci et même dans tous les temps. Je l'embrasse donc tendrement...* »

L'œuvre d'un véritable créateur dépasse son propre temps. Cette nourriture de l'âme ainsi que l'appelait Delacroix, le peintre et Chopin lui-même ne se doutaient pas

(1) Chopin, Correspondance. 11 oct. 1846.
(2) Delacroix, Correspondance, 12 sept. 1846.

qu'elle descendrait un jour des sphères célestes, où Delacroix la plaçait, pour être la nourriture des hommes et des combattants.

A l'automne, Chopin regagne Paris avec le dernier invité de Nohant, Étienne Arago, qui entretenait de bonnes relations avec Chopin depuis de longues années. George Sand est restée à Nohant, tout occupée du mariage de sa fille Solange qui a rompu avec un premier fiancé. Puis George Sand a choisi le sculpteur Clésinger pour gendre, malgré les avis discrets de Chopin auquel ce deuxième fiancé ne plaît pas beaucoup, et il a dit sa pensée à George Sand « *qui n'en a tenu aucun compte* ».

Chopin est très occupé de sa rentrée, il donne beaucoup de leçons, assiste à l'Opéra, va parfois à une représentation du Vaudeville, fréquente chez ses amis, abrite des amis polonais. Le temps passe vite enfin entre les visites et les leçons. Il pose pour le peintre Ary Scheffer qui fait de lui un admirable portrait. « *Winterhalter a fait aussi de moi un petit portrait au crayon.* »

Le printemps s'engage sous des auspices plus calmes, tout au moins, moins redoutables. Delacroix monte vers la rue Saint-Lazare, le 12 mars, dans une « *neige affreuse. Le bon petit Chopin nous a fait un peu de musique. Quel charmant génie!* »

Chopin et George Sand lui rendent sa visite en allant admirer, au Luxembourg, les fresques de la Bibliothèque que Delacroix vient d'achever. « *Ils m'ont ramené dans leur voiture* ». L'air était doux, mais « *la chaleur excessive* » dès le lendemain, et Chopin se ressent vivement de la température.

Le 23 avril 1847, Chopin réunit plusieurs personnes chez lui en l'honneur de la comtesse Delphine Potocka qui part pour Nice et dont il voit le départ avec quelque mélancolie. Le prince et la princesse de Wurtemberg étaient présents ainsi que Mme Sand « *et il y avait une chaude atmosphère* ». Chopin joua avec Franchomme leur fameuse *Sonate pour piano et violoncelle* qui est sans doute sa dernière œuvre écrite, lorsque, une semaine après, il tombe malade, une crise d'asthme aiguë. « *Je n'ai su que*

par hasard qu'il avait été si compromis (1). » Chacun l'entoure, chacun le comble de cadeaux et de prévenances, et il reçoit des nouvelles du Berri. Solange s'est mariée pendant ce temps et deux mois après, excédée par le parti que prend Chopin de défendre courtoisement Solange contre elle, George Sand écrit à Chopin. C'est la rupture. Les termes, nous les ignorons mais voici encore Delacroix qui nous éclaire au moment de la douleur qui s'abat sur Chopin.

« *Reçu ce matin même (ou la veille) une lettre de Mme Sand qui me parle de sa querelle avec sa fille. Chopin, venu le matin, comme je déjeunais... Il m'a parlé de la lettre qu'il a reçue, mais il me l'a lue presque toute entière depuis mon retour. Il faut bien convenir qu'elle est atroce. Les cruelles passions, l'impatience longtemps comprimée s'y font jour; et par un contraste qui serait plaisant, s'il ne s'agissait d'un si triste sujet, l'auteur prend de temps en temps la place de la femme et se répand en tirades qui semblent empruntées à un roman ou à une homélie philosophique* » (2).

George Sand quitte le pavillon du Square d'Orléans pour aller habiter rue de Condé, chez son fils Maurice. Ils se rencontrent chez des amis communs, ils se sont beaucoup fait souffrir l'un et l'autre, mais ils ne se connaissent plus. Chopin transmet à Solange les quelques nouvelles de George Sand qu'il a pu recueillir, et lui, pense sans cesse à George, sans amertume, sans rancune, l'excusant encore parce qu'elle souffre à présent dans ses enfants, et qu'elle a brisé si brutalement des souvenirs qui leur étaient chers à tous les deux.

— *Les cyprès n'ont-ils pas aussi leurs caprices?* murmure-t-il.

Lui, la palme alanguie que fait frémir le moindre souffle, se penche à terre. Il tousse, il suffoque dans Paris sans air l'été, il étouffe et l'automne lui apporte des brouillards funestes.

Ses amis les supplient de donner un concert. Il fait peine à voir, il a maigri, affreusement. Son médecin sué-

(1) Delacroix, Correspondance, 12 mai 1847.
(2) Delacroix, Journal, 20 juillet 1847.

dois a essayé un nouveau traitement qui n'a pas donné beaucoup de résultats. Il donne des leçons, mais se contentant de parler à voix basse, de mesurer ses gestes. Pleyel insiste. Chopin finit par se laisser convaincre. Mais il n'est pas dupe. « *Un tel empressement me surprend et je dois jouer maintenant, ne fut-ce que par acquis de conscience* ». Pleyel prépare les fleurs, les tapis, les lumières qui doivent entourer Chopin d'un hommage précieux. Il jouera devant 300 personnes et il jouera comme il le voudra, les sonorités géniales valent plus que des cymbales d'orchestre, il jouera ces *Nocturnes* où palpitent l'âme secrète de sa patrie, la *Barcarolle*, la *Berceuse*, la *Valse* et la *Sonate en si mineur* avec Franchomme.

Le 22 février 1848, il paraît en public. La souffrance qu'en son âme il a toujours portée affleure à son corps, mais il a gardé toute sa distinction, toute son allure fine et légère. Il perd à demi connaissance. Il est applaudi. Il est à bout de forces.

Et quand il rentre chez lui, des barricades se sont élevées de la Madeleine à la porte Saint-Antoine. Des hommes en blouse déroulent des étendards dans la nuit, des coups de feu retentissent de loin en loin.

Le lendemain, l'émeute générale éclate. Le 22 février, un bataillon de Gardes Nationaux se joint au peuple qui se dirige vers les Tuileries. Le roi fuit. Étienne Arago à la tête des Républicains, et Louis Blanc, envahissent la Chambre. Lamartine et Émile de Girardin demandent la nomination d'un gouvernement provisoire et le cri de « Vive la République » s'élève, parmi les drapeaux et les fusils déchargés. Le soir, Paris est illuminé aux lampions par milliers.

Mais le 5 mars, le commerce n'a pas repris, un silence apeuré règne dans Paris chez les boutiquiers et les bourgeois, et plus grave, les royaumes de l'Europe songent déjà à une nouvelle coalition.

« *Et pourtant, cette France abâtardie, qui se déclarait en République avant d'avoir enfanté des Républicains, allait au contre-coup de sa Révolution, ébranler l'Europe, réveiller les peuples, épouvanter les souverains et jeter au loin, pour l'avenir,*

d'impérissables semences de liberté. Cette Révolution si prompte, si unanime, n'avait pas d'abord inspiré d'autre sentiment que l'admiration et l'envie (1). » De Cracovie à Milan, de Prague à Vienne, de Budapest à Berlin, les peuples encouragés par l'audace du peuple français, se soulèvent et organisent une unité nationale.

Chopin assiste d'un œil assez froid à ces bouleversements qui remuent Paris, mais leur portée, qui a tôt fait de dépasser les frontières de France, lui ouvre en même temps des horizons polonais. Le régime républicain lui apparaît certes plein de dangers, mais il voit plus spécialement cette levée en masse des peuples de l'Europe Centrale qui peut conduire la Pologne à se libérer du régime tzariste. « *Les paysans galiciens ont donné l'exemple à ceux de Wolhynie et de Podolie, et cela ne se passera pas sans de terribles choses, mais au bout de tout cela est une Pologne prestigieuse, grande, en un mot : la Pologne* (2) ».

Aussi bien, désabusé de tout, malade, les affaires politiques françaises ne l'intéressent plus. Que peut-il dire et faire ? N'a-t-il pas vécu avec George Sand les heures les plus exaltantes de sa vie lorsqu'elle travaillait à l'avènement d'une vie plus heureuse, à ces espoirs qui aboutissent maintenant à la Révolution et dont elle recueille les premiers fruits, malgré le succès incomplet du mouvement. George Sand n'est plus dans sa vie que ce douloureux souvenir qu'il ne peut effacer de sa mémoire et qui n'est plus qu'une cendre froide. Quel intérêt peut-il y prendre ? Tout cela vient trop tard. Il n'en peut plus.

Alors il se sent redevenir polonais et comme il ne peut seul — ses amis sont partis en Pologne — s'associer par son art aux mouvements de sympathie qui entraînent le peuple français dans des pétitions au Gouvernement Républicain pour la Pologne, il préfère partir pour Londres où il décide de se rendre au plus tôt.

Il ne jouera là-bas que des œuvres de sentiment national marqué, des chants qui ranimeront la présence

(1) Histoire de France d'Anquetil, t. VI, par Paul Lacroix. Paris 1850, p. 517.
(2) Chopin, Correspondance, 4 août 1848.

de la Pologne chez les Anglais impassibles et flegmatiques.

Puis, l'idée de passer, loin de Nohant le printemps et l'été dans le souvenir de ceux qu'il vécut, si beaux, si pleins, lui perce le cœur. Il partira, il s'échappera. Son destin le conduit, qui le conduit doucement vers la mort...



L'aveugle d'Edimbourg

Un beau ciel bleu, calme et uniforme plane sur l'Angleterre et sur l'Ecosse. Des clochettes presbytérales sonnent argentines et modestes au milieu des maisons de brique où le lierre encadre de tranquilles fenêtres blanches. Des corneilles croisent leur vol dans la lumière un peu pâle du soleil. Des flèches et des tours s'élèvent, fines, dentelées et à leur pied des jardinets, bordés de buis, entourent les quelques tombes d'un cimetière silencieux.

Les rues sont propres, il semble que chaque maison soit un hôpital particulier, un presbytère ou une bibliothèque. Cependant, la gare, toute neuve, attend dans la fièvre des inventions récemment appliquées à l'industrie, un de ces nouveaux *express-train* qui, par Birmingham et Carlisle, mettent moins de douze heures, ce mois d'août 1848, pour parcourir les 407 milles qui séparent Londres d'Edimbourg.

Il stoppe enfin dans la gare et la portière qui s'ouvre donne passage à Chopin, à son domestique et à un compagnon de voyage M. Wood, que M. Broadwood, l'impresario de Chopin, a délégué aimablement auprès de lui. On l'emmène immédiatement au premier hôtel de la ville, le Douglas's Hotel et là Chopin, étendu, se repose jusqu'au soir de son voyage.

Tout l'hôtel est d'ailleurs empli de Londoniens qui se rendent en Ecosse, fusils, plaids et bagages pliés et prêts à partir pour les châteaux d'Ecosse. L'ouverture de la chasse est proche et l'aristocratie londonienne se rend dans les manoirs de famille sur les rives des lacs ou au fond de plates campagnes dont les bois épais cachent des tours et des fantômes à la Walter Scott.

Le lendemain de son arrivée, Chopin désire visiter la ville et nous le retrouvons assis dans une voiture, qui

fait le tour d'Edimbourg. Il franchit ponts et rivières, places tranquilles et regarde défiler les soldats écossais.

Au moment de rentrer, Chopin descend de voiture. Il fait quelques pas dans une des rues principales où se trouvent les boutiques et comme un marin se dirige vers la mer, ou un berger vers ses moutons, il s'arrête devant un magasin de musique. Des sons lui parviennent à travers la porte. Il écoute.

Le rythme d'une danse rompu par une mélodie, un chant clair à la fraîcheur de source, un accompagnement à la douceur de vent dans les bouleaux, un chant populaire né dans des plaines lointaines... une mazurka enfin, résonne. Chopin entr'ouvre légèrement la porte.

Un aveugle aux yeux blancs laisse parler ses mains sur un petit piano qu'il vient d'accorder, il joue une mazurka de Frédéric Chopin. Il n'entend pas que la porte s'est ouverte à peine, il continue à chanter, dans l'obscurité de ses yeux, des chants qui ont la couleur des lumières. Il a oublié sa misère. La mazurka n'était pas en vain choisie.

Chopin est arrivé en Angleterre depuis trois mois. Il est venu à Londres, le cœur plein d'amertume, le corps envahi par la maladie, pour essayer d'oublier ce qui jusqu'à ce jour lui donnait la vie. Il sait qu'il est malade et il sait que le climat de Londres l'achève. Dès qu'il arrive il crache du sang, il ne peut prendre que des glaces et des citrons. Il sait qu'il va mourir, quand ? il souhaite que cela soit le plus vite possible.

« *Souvent le matin je pense que je vais rendre l'âme à tousser ainsi. Mon âme est triste, mais je m'étourdis; j'évite même la solitude afin de ne pas penser, car on ne reste pas longtemps malade ici et je ne veux pas me laisser prendre par la fièvre* (1). »

Il allait d'une réception à l'autre, d'une visite à une démarche, traîné par ses deux amies écossaises, Mlles Erskine. Hier, il était chez la duchesse de Somerset, aujourd'hui il dîne chez lady Gainsborough. Le 15 mai il avait été invité chez la duchesse de Sutherland à jouer devant

(1) Londres, 8 juillet 1848.

la Reine, le prince Albert, le prince de Prusse, Wellington, toute la parenté royale.

Ce soir-là, cependant, il fut ébloui de la magnificence anglaise qui se déroula à Stafford-House. Et lorsque la Reine descendit l'immense escalier, dont la disposition avait beaucoup frappé Chopin, il eut devant les yeux un spectacle auquel il regretta qu'un Véronèse ne fût pas présent. Parée de diamants et de décorations, la Reine admirait au passage les tableaux et les objets d'art dont le palais de la duchesse de Sutherland était rempli et elle avançait lentement vers le salon où Chopin devait jouer Lorsqu'il eut terminé, elle lui adressa deux fois la parole et le prince Albert s'approcha du piano pour entendre de plus près des accents musicaux si nouveaux à une oreille anglaise.

Rentré chez lui, il crache le sang. Aussi bien que peuvent-elles lui être agréables ces brillantes soirées et les plus beaux noms. « *Je ne sais plus ni m'attrister, ni me réjouir, j'ai perdu toute faculté de sentir. Je végète seulement et j'attends que cela finisse au plus vite* » (1).

Tout effort que tentent les autres, ses amis, ou demeurés à Paris, ou partis rejoindre les forces polonaises qui se rassemblent en Italie, toute l'activité, la vie qui ne s'endort pas, les luttes toujours nécessaires, tout lui paraît inutile, stupide et grossier. « *Au nom de la culture, de la justice, de la solidarité!* » s'esclaffe-t-il.

Quelle amertume, quel dépit! Il se moque, il condamne, il raille, cet être douloureux qui attend la mort au plus vite. Sa maladie le ronge, il n'a plus d'espoir ni dans lui, ni dans les hommes. Il est déjà mort.

Mais son œuvre vivait déjà.

Non, la Mazurka de l'aveugle n'était pas, par hasard, choisie. Elle était cette joie printanière des danses qui éclate dans les villages lointains, elle était le soleil sur la prairie, la poussière des places, le piétinement joyeux, la soif et la chaleur des beaux dimanches d'été. Elle était le regret et l'espérance que le laboureur fredonne, que le pauvre murmure au plus creux de sa honte. Elle était

(1) Londres, fin juillet 1848.

ces fleurs qui poussent dans le ciel noir de l'aveugle, de tous les aveugles, de tous les ciels noirs de la souffrance, ces fleurs sauvages et pures, ou précieuses et rares comme ce que la terre produit de plus beau, les grenades, les seringas, les toisons d'agneaux, le pain, le rire, les yeux qui vous aiment, un petit enfant, les fleurs qui déchirent les colonnes.

Chez les humbles, ce qui s'éleva, ce jour-là bien au-dessus du pauvre maître, ce fut un chant populaire, naïf, une romance que nous avons autrefois cueilli comme un frais bouquet.

Chopin, dans la rue d'Edimbourg a fermé doucement la porte et s'éloigne. Quelques instants après il quitte la ville dans une voiture à plusieurs chevaux, qui efface rapidement la distance et Chopin arrive dans une magnifique demeure écossaise, le château de lord Torphichen. Calder-House le séduit et l'enchante, manoir historique, portraits d'ancêtres, silencieux et innombrables serviteurs, les rudes chants du pays le soir parmi les liqueurs ou les rafraîchissements.

Mme Erskine et sa sœur Mlle Stirling ont tout fait préparer chez leur beau-frère, le vieux lord Torphichen, afin que Chopin se repose et peut-être s'acclimate définitivement sous le ciel d'Angleterre. Il est bien soigné, il est un peu plus calme, au bout de quelques jours il écrit à ses amis, à sa famille, mais tout ce calme l'incite à la mélancolie.

« *Moi je souffle à peine : je suis tout prêt à crever. Toi* (il écrit à son vieil ami Julien Fontana) *tu deviendras complètement chauve et tu te pencheras sur ma tombe comme les saules de chez nous, te rappelles-tu, qui montrent leur crâne nu. Je ne sais pourquoi me viennent à l'esprit feu Jeannot, et Antoine; et aussi Witwicki, et Sobanski! Ceux avec lesquels je me trouvais en plus intime harmonie sont morts aussi pour moi...* » (1)

Il voisine beaucoup, dès qu'il va mieux, avec les parents et amis de ses hôtes. Le 29 du mois il se rend à Manchester pour donner deux concerts qui lui donnent

(1) Calder-House, 18 août 1848.

beaucoup de plaisir, malgré la fatigue, par les gens qui le reçoivent et par la présence d'un public, très nombreux cette fois, et qui dépasse largement l'aristocratie. Puis il revient en Ecosse, dans la région des Lacs.

Septembre amène ses pluies et le froid de son ciel gris, de ses brumes, de ses tempêtes; le souffle de Chopin s'épuise, diminue. Le soir, quand il a joué pour faire plaisir à ses hôtes, son domestique le porte dans les escaliers jusqu'à sa chambre, où il retrouve sa respiration avec une grande peine. Son avenir l'inquiète aussi, mais il sent toute l'ironie qu'il y a dans les projets qu'il peut faire. Il est invité à rester en Angleterre, de tous côtés, mais sa maladie empirant il ne veut pas que la mort, si elle survient, le surprenne si loin de ses amis, de ces Français qu'il considère à présent comme faisant partie des siens. S'il va mieux, peut-être reviendra-t-il ici?

« *Seulement, pourquoi reviendrais-je? Pourquoi Dieu arrange-t-il les choses de cette façon, au lieu de me tuer tout de suite, il me fait mourir à petit feu avec cette fièvre d'indécision* (1) ».

Oh! que ses plaintes sont déchirantes, que cette agonie morale qui a commencé est poignante. Chopin ne peut plus composer, ses mains transparentes tracent sur le piano des images musicales qui sont les souffles expirants d'une harpe.

« *Cependant, qu'est devenu mon art? Et mon cœur ou l'ai-je gaspillé? C'est à peine si je me souviens comment on chante au pays. Ce monde s'évanouit devant moi, je l'oublie, je n'ai plus de forces, je ne m'élève un peu que pour retomber plus bas* (2). »

Il se donne le 16 novembre comme dernière limite. Après quoi, il fera ses préparatifs pour rentrer à Paris. Le 16 en effet, dans le brouillard et dans le froid, enveloppé d'un épais cachemire, il quitte sa chambre pour aller jouer une heure au concert donné en faveur de ses compatriotes polonais. Le 23 il s'embarque. Derrière lui, disparaît un horizon qu'il regarde à peine. Il a les

(1) A. Woyciech Grzmala, Londres, 17-18 oct. 1848.
(2) A. Woyciech Grzmala, Londres, nov. 1848.

yeux fixés sur le square d'Orléans, sur Paris où les dernières barricades ont disparu. La Révolution, écrasée par Cavaignac, compte dans les prisons ses républicains qui vont partir en déportation aux îles Marquises. La légion polonaise rentrait sans victoire de l'Italie où elle était allée combattre, sous le commandement de Mickiewicz, dans les rangs de l'armée nationale contre les Autrichiens. Towianski est expulsé de France. La scission se fait parmi les émigrés polonais et Mickiewicz le poète au regard bleu qui voit plus loin que les querelles, essaye d'entraîner les aristocrates et les plus humbles combattants à tendre la main vers le peuple polonais qui, là-bas sur sa terre se lèvera un jour et se libérera.

Paris retrouve celui qui l'a quitté quelques mois. Chopin lentement pénètre square d'Orléans. Fidèles, exhalant leur parfum de mousse et de source, des violettes emplissent la maison. Elles sont disposées partout, de toutes part embaumantes. Elles cachent à peine, dans leur fraîcheur, l'odeur du camphre et des médicaments.

Sur les Champs-Elysées

Celui qui passe, assis au fond d'une voiture découverte qui monte sans secousse l'avenue des Champs-Elysées, est Frédéric Chopin. Son ami Eugène Delacroix a pris place auprès de lui pour l'accompagner dans cette promenade à la mode qu'empruntent volontiers les équipages parisiens.

La foule est égale, élégante; les boutiques ont retrouvé leur crédit, leurs acheteurs bien intentionnés. Avril 1849. Louis-Napoléon, prince-président de la République n'a pas encore grâcié beaucoup d'insurgés condamnés après les journées de Juin où la réaction a triomphé... De leur côté les Polonais sont dispersés, se déplacent, traversent Paris, se réfugient à la campagne, reviennent parmi eux, et les Czartoryski, entre une expédition ou deux proclamations à la Légion d'Italie, entourent Chopin d'une sollicitude qui lui est précieuse.

A l'autre bout de Paris, cependant, Mickiewicz, radié de son poste au Collège de France, lance feu, flammes, anathèmes sur les égoïstes. Dans la deuxième quinzaine de mars, le jugement de Barbès, Louis Blanc, Raspail et Blanqui se déroule dans des remous divers d'opinions. Blanqui n'a plus d'amis et les ardents défenseurs des libertés populaires ont perdu leurs journaux. George Sand s'est retirée à Nohant, dans le chagrin. Alors Delacroix a complètement perdu le flambeau qui éclairait ses idées où les sentiments frustes le disputent au bon sens et le jour de cette promenade aux Champs-Elysées, il arrive à 3 heures et demi chez Chopin, fatigué, la tête en feu mais le cœur lui aussi battant au souvenir de George.

Ils s'installent dans la voiture, Chopin s'asseoit, son domestique le borde de couvertures et Chopin lui re-

commande une bouteille de quinquina qui, dit-il, le réconfortera en route.

— Les médecins m'ont supprimé les médicaments, mais ordonné le vin fortifiant, dit-il en haussant les épaules, ils m'ont ordonné aussi le repos!

Le repos! Je l'aurai un jour sans eux!

— Courage, ami, dit Delacroix, ce soleil de printemps vous donne des forces.

La voiture se met enfin en route et les deux amis reprennent le cours de leurs pensées. Elles sont communes sur certains points.

Ils regardent un instant l'animation des rues de Paris.

Dans le trouble de l'époque, Paris, secoué par les événements qui se sont succédé si vite depuis l'an dernier et qui menacent à chaque instant d'allumer encore leurs brûlots révolutionnaires, Paris vit à mots couverts, aux échos des gardes mobiles armés qui traversent les rues en semant le silence sous le galop de leurs chevaux.

Au milieu de cet émoi contenu, de la peur et de l'avénement Louis-Napoléonien qui s'annonce triomphant pour les uns, incertain pour les autres, glorieux pour tous par les souvenirs des noms qu'il rappelle, deux hommes s'en vont, doucement cahotés dans cette voiture qui roule parmi les victorias, les calèches et les omnibus.

Delacroix s'en remet à l'ordre et à la loi du jour. Chopin est mourant et s'il pouvait respirer, il reprendrait peut-être goût à la vie. Mais il étouffe comme il étouffe sans espoir depuis des mois.

Et dans cet après-midi de juin, il cherche un peu d'air, un soleil plus brillant, un parfum d'arbres et de bourgeons. Tout naturellement ils en viennent à parler de George Sand avec laquelle Delacroix est encore en correspondance.

— Bizarre destinée que la sienne, dit Chopin en détournant la tête.

— Oui, dit Delacroix, c'est un mélange de qualités et de vices, une force qui s'en va maintenant oublier ce qu'elle a été.

— ... et ce qu'elle aurait pu être jusqu'au bout, ajoute Chopin.

— Mais allez parler raison à ces hordes d'illuminés, s'écrie avec colère Delacroix qui n'a pas suivi la pensée de Chopin mais la sienne. Hier soir, par exemple, j'étais chez Mme de Farget qui me lisait la réponse de Barbès à ses juges. Inouï, c'est inouï! On voit dans les discours de ces gens-là tout le faux et l'ampoulé qui sont dans leurs pauvres et coupables têtes. Oh! c'est bien toujours la même race écrivassière, l'affreuse peste moderne qui sacrifie tranquillement tout un peuple à des idées de cerveau malade.

Chopin le regarde avec étonnement. Delacroix n'a jamais véritablement compris la personnalité humaine de Chopin, le considérant comme un artiste sans aucun lien avec la vie, la tendresse ou les joies très simples ainsi que Chopin les choisissait à Nohant ou dans les souvenirs de sa famille. Et Delacroix baisse un peu son ton amer.

— La grande et simple vérité n'a pas besoin pour s'énoncer et pour frapper les esprits d'emprunter comme ce Blanqui le style de Victor Hugo qui n'a jamais approché de cent lieues de la vérité et de la simplicité! Voyez vous-même : vous ressemblez plus à Mozart que qui que ce soit, vous avez de ces motifs qui vont tout seuls, qu'il semble qu'on trouverait.

— La simplicité est un art difficile, murmure Chopin, qui pense à toutes les souffrances qui ont fait naître chacune de ses œuvres.

— N'est-ce pas votre art lui-même? demande Delacroix avec fougue, et, changeant de sujet. Chopin paraît heureux de lui voir emprunter ce nouveau chemin.

— Elle en est peut-être la logique, répond Chopin et ses yeux alors s'animent d'un étrange rayon. Il retrouve une voix plus forte.

Au même moment ils arrivent à l'Arc-de-Triomphe où les bas-reliefs éclatants de blancheur dessinent des apothéoses de drapeaux et d'étendards. Chopin et Delacroix en admirent les belles proportions, puis dès que la voiture roule vers le Bois de Boulogne et que le bruit des voitures s'apaisent, Delacroix reprend la conversation.

— La logique de la musique, disiez-vous, une logique semblable à la logique dans la philosophie?

— Mais oui, répond Chopin.

Delacroix le regarde. Il éprouve une tendresse infinie pour cet homme qui n'est plus qu'une image douloureuse, un visage aux joues si creuses, les lèvres pâles et qui, doucement, retrouve un éclat de paroles au mot de musique.

Delacroix est heureux d'avoir trouvé un divertissement à la souffrance de Chopin.

— Mais, dites-moi, j'entends bien qu'en philosophie la logique définit les éléments purs du raisonnement, mais en musique! La musique n'a pas besoin d'une raison pure!

— C'est ce qui vous trompe, mon cher ami. Si vous n'aviez en main que les principes de l'harmonie pure, comme en une seule succession de sons plus ou moins apparentés entre eux, ou tout au moins ne se heurtant pas, vous n'auriez qu'un ensemble...

— Ce serait l'inspiration toute vive...

— Non! non! ne confondez pas, l'inspiration est tout autre chose; nous en parlerons tout à l'heure. Non, cher ami, l'harmonie c'est bien, après elle le contrepoint déjà est mieux, les points, les traits mélodiques se répondent, mais la perfection même, la logique du système autrement dit, c'est la fugue.

— La fugue est donc la logique pure en musique! s'exclame Delacroix.

— Oui, dit Chopin, et être savant dans la fugue, c'est connaître l'élément de toute raison et de toute conséquence en musique.

— La musique n'est donc pas une vague rêverie où les sons se succèdent et s'emmêlent au gré d'une inspiration supérieure, murmure Delacroix pensivement. C'est une science. Que les savants doivent trouver du plaisir dans leur science qui se meut à travers la raison pure!

— La science et l'art ne sont pas différents entre eux, comme on le croit généralement, dit Chopin.

— Et l'art est donc aussi une science, si je vous ai bien compris, mon cher ami.

— C'est une définition qui explique aussi l'inutilité de l'inspiration si elle ne s'appuie pas sur la logique, la fugue en musique ou la connaissance dans la science, ou le rythme rigoureux des mots dans la poésie.

— Ce n'est donc pas une sorte d'imagination qui vient je ne sais d'où, qui marche au hasard et ne présente que l'expérience pittoresque des choses? C'est la raison elle-même ornée par le génie, mais suivant une marche nécessaire et contenue par des lois supérieures... Pourtant, Mozart et Beethoven ne sont-ils pas égaux, quoique sous un aspect différent.

— Pas du tout, répond Chopin qui possède sur les choses une vue moins simpliste que Delacroix. Là, reprend-il, où ce dernier est obscur et paraît manquer d'unité, ce n'est pas une prétendue originalité, un peu sauvage, dont on lui fait honneur, qui en est cause, c'est qu'il tourne le dos à des principes éternels. Mozart, jamais. Chacune des parties a sa marche, qui tout en s'accordant avec les autres, forme un tout et le suit parfaitement, c'est là le contrepoint, questa contrapunto...

Le souvenir de Bellini perce Chopin. Celui-là aussi est mort...

Tout en parlant, la voiture avait fait du chemin et nos deux amis se retrouvent à l'entrée du Bois de Boulogne où s'élève la Barrière de la régie. La voiture s'arrête, l'employé plonge un regard inquisiteur et aperçoit la bouteille de quinquina. La discussion s'engage, payer, pas payer. Chopin exaspéré s'écrie :

— Eh bien! nous la boirons ici-même. Et à votre santé, messieurs! Les imbéciles! murmurent-ils tandis que la voiture s'éloigne. Mais Delacroix a encore quelque chose à demander à Chopin, il veut s'instruire. Et devine-t-il aussi que les conversations avec Chopin deviendront de plus en plus rares?

— A quel moment, continue-t-il encore, à quel moment apprend-on le contrepoint dont vous parliez tout à l'heure?

— On a l'habitude, répond Chopin, d'apprendre les accords avant le contrepoint, c'est-à-dire la succession des notes justement qui mène aux accords. C'est une

grande faute. La sonorité n'est pas une source légitime de sensation. Voyez Berlioz, il plaque des accords et il remplit comme il peut les intervalles.

— Ah! ne me parlez pas de ce Berlioz, c'est un héroïque gâchis!

— C'est ce qu'on appelle le style romantique.

— Oh! avec leur style, ils n'ont que ce mot dans la bouche, s'écrie Delacroix, ces hommes épris à toute force de style, qui aiment mieux être bêtes que ne pas pas avoir l'air grave.

Et Delacroix ajoute, ce qu'il note encore dans son Journal en rentrant chez lui : appliquer ceci à Ingres et à son école.

Alors, lui l'amoureux de la vérité et de la simplicité, du vrai, qui reprochait par exemple à Hugo de ne pas être simple, de ne pas être vrai, qui refusait ces qualités aux romantiques, hésita un instant sur les classiques comme Ingres. Du meilleur et du pire chez les romantiques, il vit passer, comme un bref souvenir, la parcelle de vie jaillissante qui conduit l'attelage de l'avenir. Il n'y a pas d'imagination, il n'y a qu'un retour aux sources : le chant allait l'emporter aux rythmes d'une raison conquérante.

Plus tard, bien plus tard.

Il se mit à penser, avec mélancolie, à ses anciennes amitiés, à Georges Sand, aux soirées lointaines où Chopin jouait les airs populaires de la Pologne que son art portait à de nouvelles créations sublimes, à la logique.

Mais vouloir arranger l'horloge en même temps que sonne l'heure, c'est bien difficile. Delacroix combattait le romantisme sous toutes ses formes, en quoi il avait raison sans le savoir et il lui opposait la beauté calme des classiques. Mais de ce classicisme — l'ancien comme il l'appelait — il n'en considérait que la valeur figée et parfaite des œuvres qui sont, pour toujours, dégagées des luttes. Aussi était-il profondément déconcerté devant l'œuvre de Chopin qui s'appuyait à la fois sur les principes de la science musicale en même temps qu'elle prenait sa forme, sa poésie, son génie dans les torrents même des révolutions de toutes sortes qui secouaient l'Europe.

Lorsque cette évolution des peuples vers leurs libertés nationales survint à son heure, que l'œuvre de Chopin en eut amené le déroulement par sa passion et son amour de la patrie, le corps de Chopin à cette heure n'était plus vivant, il se consumait. Mais son œuvre, au-dessus de lui, grandissait éperdûment.

Son attitude, qui n'encouragea pas toujours les propos libéraux de ses amis, fut cependant celle d'un ardent patriote. Il a conduit sa vie non en se désintéressant des questions sociales, mais en les ressentant d'une façon qui était la sienne, c'est-à-dire celle de son âme d'artiste. Sa sensibilité s'est emparée non des bruits mais des souffles secrets d'un grand mouvement révolutionnaire. Ceci était sa tâche. Il l'a parfaitement remplie.

Les peuples entendent son ardente musique, ce mélange de douleur profonde, de gaieté tenace, de rythmes vivants, semblable à la précipitation du sang dans les veines, qui on fait des chants de Chopin de véritables hymnes. Ces hymnes ont enflammé la volonté humaine dans son élévation vers plus de grandeur et de dignité.

Les dernières violettes

Chopin a été transporté depuis le mois de septembre, dans le nouvel appartement place Vendôme. Il est étendu sur son lit, plus blanc, plus faible. La nature suit son cours, ont dit les cinq médecins appelés en consultation autour de lui, alors qu'il habitait encore rue de Chaillot. La nature sait qu'aux chagrins, aux cœurs brisés, il n'est pas de remède, sauf le temps. Or, Chopin n'a plus le temps devant lui, c'est fini, le temps va s'arrêter sans remplir sa douce mission. Il n'a plus que ces présences qui se sont réunies, comme à dessein, pour lui rappeler sa vie et ses étapes, les feuilles de ce livre dont il va écrire la dernière page.

D'abord, Louise Jedrzejewicz, qui est venue de Varsovie, appelée par son frère, et qui est à son chevet. Elle ne le quitte que pour arrêter les visiteurs qui se pressent aux nouvelles dans l'antichambre. Chopin la regarde et la main de Louise réchauffe la sienne. Ainsi se donnaient-ils la main dans leur enfance.

Wojciech Grzymala, son ami, qui fut aussi l'ami de celle dont on ne prononce pas le nom, songe la tête penchée. Il revoit devant ses yeux le visage si beau de Frédéric dans la lumière des années passées, et l'espérance qui les berçait parfois tous les deux. Il est le témoin de Nohant, du square d'Orléans déjà abandonné à son souvenir.

Assise non loin est la princesse Marcelline Czartoryska, qui, depuis quelques jours ne quitte pas la chambre de Chopin; souvent elle s'approche du lit et Chopin la remercie. Elle a été une amie fidèle, et lui a été pour elle l'âme de la Patrie. Elle a dominé l'émigration avec le visage d'un temps révolu, celui des palais, des fêtes brillantes dans les parcs illuminés, des danses, les Krakowiaks et des Varsoviennes en costumes de soie dans des salons

blancs et dorés, elle aimait d'entendre les chants des paysans ses sujets, ou les chants de courage des soldats combattant dans les légions polonaises. Mais elle a dû deviner que l'être exquis qu'en toutes manières est Chopin sera bientôt plus fort qu'eux tous. Ses œuvres rouleront sur la terre entière comme un cri d'amour compris de tous les hommes.

Jane Stirling, l'amie anglaise, est arrivée ces jours-ci, inventant pour Chopin mille prévenances, soutenant Louise dans cette douleur qui croît à mesure que s'écoulent les jours, bientôt les heures. Elle est le souvenir récent de l'oubli cherché parmi les grands de ce monde, loin de la France.

Enfin, le plus humble, celui qui s'efface en toute occasion, celui qui copie la musique, qui brûle les papiers et détruit les documents imparfaits d'une œuvre que Chopin veut achevée et tissée dans sa plus fine trame, Gutmann, va et vient; il apporte un verre d'eau, un bouquet de violettes, qu'il contemple tristement.

Tout à coup, un faible remue-ménage se fait entendre dans l'antichambre, la porte du salon s'ouvre devant un pas léger, recueilli. Chopin à ce bruit lève les yeux et il voit devant lui la comtesse Delphine Potocka. « *L'enchanteresse* », vêtue de blanc, grande, fine, ses cheveux noirs encadrant son visage merveilleux, avance dans la chambre. Il règne « *ce demi-jour complet* » où Chopin a si souvent improvisé, où ses amis l'ont tant de fois écouté, enveloppé de cette pâle obscurité qui ne laissait visible de Chopin que ses mains, blanches et aériennes. Tout s'effaçait et tous n'étaient plus envahis alors que par des sons déchirants, d'une incomparable beauté. Peut-être revoit-il à cet instant ce soir du 11 avril où Delphine Potocka a chanté pour la dernière fois, square d'Orléans, ou peut-être se croit-il à son piano choisissant ce *Nocturne*, puis cet autre, et debout près de lui, svelte et ravissante dans sa longue robe de soie blanche, Delphine Potocka qui le regarde en souriant doucement. Les invités sont assis tout autour de la pièce, dans la pénombre. Chopin ne peut plus jouer que des *Nocturnes*, des nostalgies qui sont plus des pleurs que des mots, des ressouvenances

des nuits calmes d'été, des chants d'oiseaux le soir quand tout est silencieux et que rôde la vie ou la mort... La voix de Delphine Potocka, chaude et grave, s'accordait à la musique de Chopin et c'était le bonheur du grand artiste. La voix admirable et la musique si déchirante s'élevaient ensemble et les larmes coulaient de tous les yeux. Puis Delphine chantait le gracieux « *Matin de Nohant* » qu'elle arrangeait aussi pour « *O salutaris* ». Elle chanta la *Romance du Saule* dans l'Othello de Verdi, et des airs napolitains qu'elle disait avec grâce. Elle essaya aussi ce soir-là, dit Delacroix « *Le Lac* » *de Lamartine avec l'air si commun et si prétentieux de Niedermeyer* (1). Mais de l'avis de tous, c'était beaucoup moins bien, et Delphine Potocka reprit la musique de Chopin. Et voici que dans ce jour qui s'achève, dans cette pénombre qui est celle de la mort, Chopin entend comme en un rêve les divins accents des chants de Delphine; il la voit près de lui, ses mains qui tiennent elles aussi des violettes, ses yeux qui lui sourient encore, mais ses lèvres qui tremblent. Alors il fait un signe, Gutmann s'approche et Chopin murmure quelques mots. Gutmann ouvre la porte du salon, il roule le piano jusqu'à l'entrée de la chambre et Chopin dans un souffle, demande à Delphine de chanter.

Contenant, par quelle volonté, ses larmes, Delphine Potocka s'assied devant le piano, ses mains ont perdu leur poids, et leurs précieux bijoux, elle chante. Elle ferme les yeux afin que les paroles de l'hymne de *Stradello* à la Vierge puissent venir sans trembler du cœur à ses lèvres. La voix perce l'obscurité grandissante où bleuissent les blanches étoffes, Chopin écoute, il s'est soulevé sur ses oreillers et il murmure :

— Que c'est beau!...

Brisée d'émotion et de larmes qui coulent à présent sur son visage et ses mains, la comtesse Potocka achève son chant. Tous les assistants sont secoués de sanglots, mais Chopin, le visage transfiguré, sourit comme un enfant sous la berceuse maternelle. Afin de ne pas l'éveiller de son rêve, elle chante encore un *Psaume* de *Marcello*,

(1) Delacroix, Journal, mercredi 11 avril 1849.

elle ne peut l'achever. Chopin s'est agité, retombant, exsangue, sur ses oreillers. Tous se précipitent et l'entourent, ils écoutent, dans le silence, le souffle qui se précipite, s'éloigne. Puis Chopin ouvre les yeux, il n'y a plus de chant, ni de blanche robe dans la chambre. Il reconnaît ses amis, il parle de nouveau, et c'est pour prier que l'on prévient de suite l'abbé Alexandre Jelowicki. Celui-ci arrive peu d'instants après, et sitôt que les dernières prières sont prononcées, ayant serré la main délicatement, de ses forces extrêmes, à tous ceux qui l'entouraient, il semble dormir d'un sommeil plus calme qui dure jusqu'à la tombée de la nuit. Lentement, les heures passent. Onze heures sonnent. Chopin ouvre les yeux, il voit près de lui l'abbé Jelowicki et lui demande de commencer la prière des agonisants. Il récite les paroles en latin, à voix presque haute. Puis il fait signe encore à Gutmann. Gutmann sait où se trouvent le carnet de notes, le crayon. Il prend Chopin dans ses bras, Chopin a la force d'arracher une feuille et d'écrire... « *Comme cette terre m'étouffera, je vous conjure de faire ouvrir mon corps pour que je sois pas enterré vif.* »

Puis il tourne un regard suppliant vers son ami.

— « Oui, oui, dit Gutmann, en bougeant la tête, la voix brisée, les larmes qui coulent, portant le poids du corps de Chopin qui s'alourdit comme un marbre.

Minuit franchit le jour dernier, le 17 octobre 1849. Chopin n'a pas cessé de tenir sa tête appuyée contre l'épaule de Gutmann. Une sueur froide commence à couler de ce front qui garda pendant trente-neuf ans tant d'harmonies.

— Ma Mère! ma mère!...

L'agonie délivre peu à peu le corps de sa lente souffrance.

— Qui est près de moi...

Puis un voile noir a froissé la flamme de la cire qui brûle au chevet.

La tête se penche sur la main amie et les lèvres, entrouvertes dans ce souffle d'amour, exhalent un long soupir.

Le trajet est court qui sépare la place Vendôme de la Madeleine. Cependant, tous ceux qui ne peuvent entrer dans l'église pour entendre le *Requiem* de Mozart — que Chopin avait demandé qu'il fut exécuté à ses funérailles — sont massés sur le boulevard. Ils n'entendront pas non plus ses *Préludes* et la *Marche funèbre* du grand Polonais. Mais ils sont là, tous, à regarder passer le char couvert de fleurs et des dernières violettes. Meyerbeer et le prince Adam Czartoryski conduisent le deuil. Les cordons du poêle sont tenus par le prince Alexandre Czartoryski, Delacroix, Franchomme et Gutmann. La foule ne voit que cet amas de fleurs, ces équipages qui suivent le cortège, l'aristocratie étrangère, quelques grands noms français qui passent, frappés eux-mêmes de l'imposante cérémonie à laquelle ils participent et se préparant à entendre le concert qui va se dérouler à la Madeleine. Et les portes se ferment. Emprisonnée dans le temple, l'œuvre s'élève, magnifique et déchirante. La patrie que Chopin avait, un jour de 1831, portée en terre, son œuvre est maintenant cette patrie et elle le porte et le donne à toutes les patries malheureuses, à toutes les morts. Une harmonie lugubre s'élevait en moi... Toute sa vie, elle a résonné dans son cœur et aujourd'hui elle s'échappe du temple!

Elle roule dans les bras de la foule qui attend et qui espère. Plusieurs groupes se dirigent déjà vers le Père-Lachaise où dans les allées que jaunit l'automne, tout un peuple essaie de parvenir à la tombe creusée. La marche funèbre arrête ses pas, lourds d'un deuil écrasant et le chant d'espérance s'élève qui rompt avec la mort, avec la douleur des hommes. Cette phrase si claire, si transparente, c'est le chant de la terre polonaise, qu'une main dont nous ignorons le nom, d'un vase d'argent, verse lentement sur Frédéric Chopin.

La terre de France a recouvert la terre polonaise.

Depuis cent ans, elle la préserve, elle protège cette terre et ce corps mêlés, elle l'a sauvé de la fureur des hommes. Pourtant ce chant d'avenir, ce chant de vie qui naît de chaque mort, résonne en nous. Il est le chant de tous les martyrs, de tous les fusillés, de tous les torturés, de tous les pendus, de tous les hommes qui sont tombés, sous la barbarie nazie, pour la libération de la Pologne. Ce chant n'est pas mort, il ne mourra jamais.

Ne mourront jamais les sources, les ruisseaux, ne mourront jamais les bouleaux qui renaissent sur les cendres des mondes et des hommes.

Ne mourra jamais, toi ô vert gazon, toi cœur dans l'urne qui attend ton corps, toi qui fus, toi qui es, toi, l'horizon clair, le sans cesse présent, le renouvelé.

INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA NARODOWY BIBLIOTEKA
Zbiory Stowarzyszenia I. F. C.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE MARS MIL NEUF CENT CINQUANTE A PUTEAUX, I, RUE ARAGO (SEINE)

zakup od Sydova



PORTRAITS
de
CHOPIN

Texte
de
SUZANNE TENAND

Couverture et
de
MARC CHA

COMITÉ NATIONAL D